

L'ULTIME
ATOME

THEORIE ET
PRATIQUE

L'ULTIME
ATOME

Where ?



CYBORG STATION - 35, rue Dupont des Loges - 35000 RENNES
 RENNES MUSIQUE - 4, rue Maréchal Joffre - 35000 RENNES
 MINIMIX - 11, place Hoche - 35000 RENNES
 SONIC FLOOR - 30, rue Bugeaud - 29200 BREST
 KELTIK RECORDS - 18, rue du Frou - 29000 QUIMPER
 NEW WORLD RECORDS - Galerie Kereon - 29000 QUIMPER
 U-BAHN - 12/14, rue du Parlement St Pierre - 33000 BORDEAUX
 OBSOLETE - 71, rue Aiguillerie - 34000 MONTPELLIER
 WOOL MUSIC - 4, rue en Gondeau - 34000 MONTPELLIER
 BLACK & NOIR - 9, rue Clavurerie - 44000 NANTES
 BLACK & NOIR - 77, rue Baudrière - 49000 ANGERS
 PALACE RECORDS - Galerie du Palace - 49100 ANGERS

WAVE - 38, rue des Soeurs Macarons - BP 236 - 54000 NANCY
 HOKUS POKUS - 32, bd Richard Lenoir - 75011 PARIS
 KIOSK EKLEKTIC - 1, rue de Belleville - 75019 PARIS
 LADY LONG SOLO - 38, rue Keller - 75011 PARIS
 SPHENOÏDE - 64, rue Jean-Pierre Timbaud - 75011 PARIS
 WAVE - 36, rue Keller - 75011 PARIS

HORS DE NOS FRONTIERES

ARLEQUIN - 7, rue de l'Achénee - 1050 BRUXELLES
 DISCOMANIA - 3, bd Lemonnier - 1000 BRUXELLES
 MEDIATHEQUE - Passage 44 - 1000 BRUXELLES
 STEREOPHONICS - Kammenstraat 70 - 2000 ANVERS

What ?



Les anciens numéros sont toujours disponibles !!!

1 Arnaud l'Aquarium, Cover, Elektroplasma, Micro Atoll	Octobre 95
2 Nikollaps, Feel, Rom, Guy l'Eclair, Missile Records	Mars 96
3 Acid Kirk, Adolphe, P. Moore, Miss Kittin, Joker, Sähkö Records	Juillet 96
4 Delta Plan, XMF, Transfund, Cheap Records	Novembre 96
5 Projet Alpha, Axis, Celluloid Mata, DKP, Rephlex, Seal Phüric, Aphex Twin	Mars 97
6 Plastikman, Seal Phüric, Touch-Ash, Olivier Moreau, YannDub, Ab Ovo, Projet Bêta, Da'Natur, Presse techno	Juillet 97
7 Passarani, D'Arcangelo, Somatic Responses, Mick Harris (1 ^{re} partie), Viva Las Vegas	Novembre 97
8 Laurent H6, Andrea Benedetti, Autechre, A.N.T.I., Mick Harris (2 ^{me} partie)	Avril 98
9 Panacea, Dither, Phagz, Ultra Milkmaids, Elf Cut, Yuri, Bochum Welt, Nuits magnétiques, Lis tes ratures	Décembre 98
10 Bofa, Fragile, Non, Mils, Payola, Vvm, Patrick Bouvet, Nuits magnétiques	Juillet 99

Les News Letter sont également comestibles, et gratuites !!!

95	Janvier 99
105	Octobre 99

How ?



Commander ⇒ Pour les heureux ruraux et les heureux autistes et les heureux monstrolantes terrés dans des abris anti-atomiques, il est aussi possible d'obtenir cet Ultime Atome, ou tout autre numéro plus vieux... En le commandant par voie postale à cette adresse :

L'Ultime Atome - 31, rue Glais Bizoin - 35000 RENNES - 02.99.50.36.54
 Pour renseignements : ultime.atome@wanadoo.fr
 (15,00 F + 11,50 F de port par exemplaire)
 Par chèque, à l'ordre de L'Ultime Atome

Abonnement ⇒ Il est aussi possible, et oui, de s'abonner à cette chose informelle (un toutes les années bissextiles, à peu près) qu'est l'Ultime Atome.

Il vous en coûtera 60,00 F (port compris) pour 3 numéros.

Internet ⇒ Virée, la cuti, c'est comme ça. Le site de l'Ultime Atome existe. Un peu d'instantanéité ne saurait nous faire du mal. Pas encore de musique (prévue courant 2000 en version MP3) mais du propos. Des news. Des playlists. Des liens pour moins vous perdre au cœur du gros ogre qu'est le web...
 L'adresse ? <http://www.zone51.com/ultime-atome>
 Et pour nous contacter vite fait bien [...] fait, au choix :
 ultime-atome@zone51.com (n'essayez plus chez caramail, c'est tout kaputt !!!).
 Mr Opless : guenaman@hotmail.com
 (adresse perso. : Guénaël Boutouillet - 49, rue Paul Doumer - 85000 La Roche Sur Yon - France)

And Else ?



Brothers and sisters - Morgane, Nils, Thierry, Le Petit Cochon, Emmanuel Grynspan, Bernard Summer (parce que), Alex « Lexaunculpt » Graham, Marco & Roland @ Shitkatapult, Boris @ Cavage, Gabriel & Marc (eus à l'usure), John « haine ? » Sellekaers, Stephan Alt, (ant-zen), Fat Cat, Jean-Michel Bl@ & Jérémy & Mata (webmaestros), Aphasia & Deedoon, Sandwich, sphex (Radioboy), Mr L6, Olivier Moreau, Elvira, Thomas @ Hobby Industries, Bernd @ Heimelektro, Aron @ Pitchcadet, Laurent Diouf, Yacine @ Cyborg.World, Mange disque, Kiosk Eklektic, VVM, Payola, Good 4 You. Et puis les rédacteurs harshcool, SYD et Mister Opless, dès qu'ils auront fini de claquer tout l'oiseille au golf.

L'ULTIME
ATOME

N° 2000

JOHN SELLEKAERS
 SILK SAW
 CAVAGE
 E. GRYNSZPAN
 SHITKATAPULT - NANOSPEED
 LEXAUNCULPT
 POIN POIN



EDITO (ou tard)

L'Ultime Atome 11 qui déboule en même temps que le troisième millénaire. Chouette. Sauf que, précision en passant, l'an 2000 on s'en tape. S'en carre, s'en tamponne, n'y accorde pas la plus petite importance. Vous échapperez donc aux mille et un classements et best of séculaires des fins d'années - multipliés ô combien par l'effet millénariste. Ni top ten de l'année - c'est déjà tellement ardu, à s'arracher les cheveux à chaque fois - ni de la décennie. Quant au siècle, pensez donc...

Chercher dans nos souvenirs confus pour mettre la main sur les meilleurs disques des années 1990 aurait été le garant de palabres à n'en plus finir : à nous prendre pour protagonistes d'un roman de Nick Hornby. Pour de rire donc, énumérons les cerises les plus confites du gâteau auquel vous avez échappé... ainsi :

- Les 10 tracks d'électropop débile les plus débiles.
- Les 10 tracks de pop évanescence et éthérée les plus évanescences et les plus éthérées.
- Les 10 plus méchants blitzkriegs d'indus velu.
- Les 10 plus ressemblants clones d'Autechre.
- Les 10 plus mauvais disques de Big Beat (sauf que là, trop de travail, trop).
- Nos 10 haines musicales - de pure mauvaise fois - les plus jouissives.
- Les 10 meilleurs plateaux de soirées imaginaires (et nos dix meilleurs soirées passées à les imaginer).
- Les 10 meilleurs plaques jetées par la fenêtre / Les 10 meilleurs livres à jeter aux canards.
- Nos 10 meilleurs twists sur du hardcore.
- Les 10 meilleurs endroits, occasions, moments, piscines, pour écouter chaque morceau de New Order (un numéro spécial rien que pour ça, déjà...).

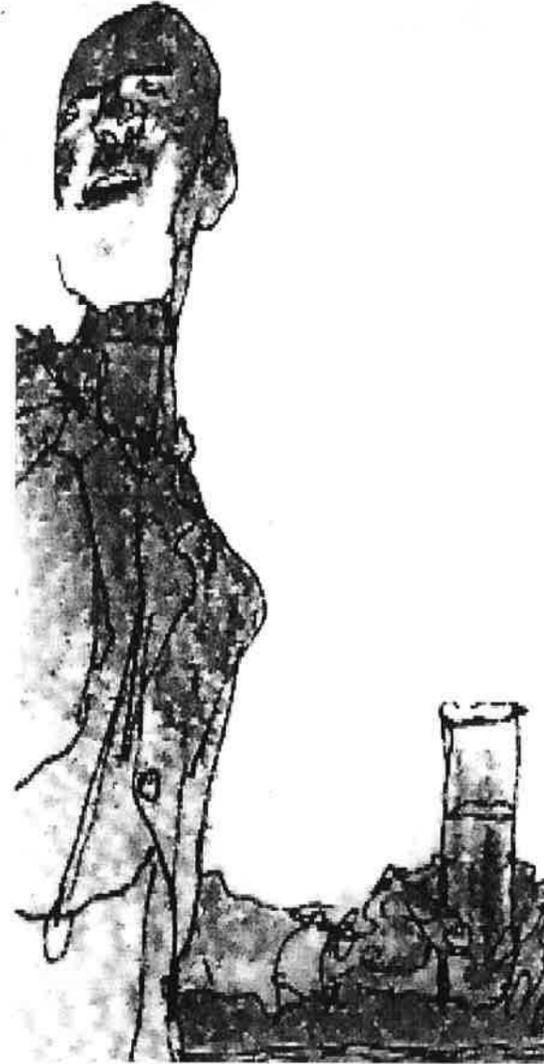
En résumé, il y aurait eu de quoi assurer à cette présente édition de l'Atome un bon millénaire de retard. Contentons-nous plutôt de nos deux mois coutumiers. Nous vous souhaitons pour l'occasion un joyeux 29 février. (On n'en a pas tous les ans l'occasion).

Mister Øpless et tout le tim at home.

(BERNARD) SOMMAIRE

- Page 1 Bébé Boum !
- Page 2 On va déguster...
- Page 3 Réaction-nerf ?
- Page 5 Sorties de secours
- Page 8 Emmanuel Grynszpan
- Page 12 Lexaunculpt
- Page 14 Shitkatapult
- Page 15 Nanospeed

- Page 17 Poin Poin
- Page 18 Cavage
- Page 22 Silk Saw
- Page 27 Xingu Hill
- Page 31 Fatcat reviews
- Page 33 Ant-zen / Hymen reviews
- Page 36 Les disques durent...
- Page 44 Fiche pratique



Tiré de : « Cafés moulus » de Nicolas de Crécy (Editions Du Léopard)

Tandis que le temps est sur le point de se suspendre autour de cette question, le track le plus sauvage du maxi débarque enfin en B2. Du bruit, du vrai, avec ses soli dérisoire de drumbox survolté, ses hurlements vibratoires comme autant de coups de tête dans les enceintes et ses séances d'électrocore qu'on qualifiera simplement d'"ultimes". c'est ce dernier mot qu'il faut retenir. Ça s'appelle "chamber" et c'est par Bombardier.

Pour terminer "Special cleanse" par Naize Creator se fait encore sobre- avec la disto en veillesse- mais appuyé, toute rythmique dehors. Nouvelle mutation d'un style qu'on dénomme électro sans plus trop savoir pourquoi, ce titre se fraye un sillon entre speedcore et heavybreaks, comme un juste milieu entre kilo de plume et kilo de plomb. Frappé et secoué, léger mais lesté, il ricoche sur les mots mais accroche sur dancefloor, preuve que le bruit se vit plus facilement qu'il ne se dit.

Voilà peut-être la meilleure définition des Hangars Liquides...un label irréductible et précieux, et hélas en voie d'extinction.

S.Y.D.

V/Vm
« AuralOffalWaffleTenPintsOfBitter
AndABagOfPorkScratchings »
(Offal 01 - 2 cd fluorescent green + pink)

Rien que le titre suffirait à démasquer nos salopiaux préférés, autrement dit le V/Vm redshift team au grand complet. Si l'on rajout à cela que cette double compilation en rose et vert fluo - pour ce qui est des ronds centraux, au moins - constitue leur « celebration of the best of the worst of the worst of the best by the worst of the best of the best of the worst », et ce après à peine dix 12" ou 7" parus, on aura compris avant même de lancer la lecture que tout ceci promet une sacré rigolade. Et ça ne loupe pas, dès le premier track par le V/Vm Allstar Marching Band : nous voici téléportés illico en pleine fête du village, traversant au pas cadencé la grand'rue avec le rougeot de service derrière sa grosse caisse, l'hélicon qui fait pimpon, et les cuivres rudimentaires précédés de quelques majorettes velléitaires (en option, selon les régions).

Mais ne nous arrêtons pas en si bon chemin car voici en track 12 le remix electro par Cokernut Pigeon (on vous a reconnus) : plus cheap tu meurs ! Avec en prime une orchestration du genre "pire que le pire des 70's" (rappelez-vous le clip à la con avec la grenouille hippie...). Bref, j'en pleure encore de rire rien que d'y songer.

On reprend son souffle car c'est loin d'être terminé. Sur le second cd, on tombe sur une vraie expérience, à vivre jusqu'au bout (quelques très longues minutes) : Ducky, un infâme clone d'oncle Donald se lance dans une pleurnicherie invraisemblable sur le thème : « Mum, how are you today ». Entre hilarité et malaise...

Heureusement, les boys n'oublient pas de réenchaîner sur de vrais moments de détente, salopant tour à tour Wham (un track déjà présent sur leur christmas release) ou les Beatles avec un « Yellow Marina Sub » sacrément gondolé !

V/Vm excelle dans cet humour à froid, couvrant les bonnes vieilles valeurs british d'un épais ridicule, genre goudron et plumes. Effrontés, cyniques, on les imagine massacrer leur patrimoine national sans même le moindre sourire, tant cela relève à leurs yeux de la nécessité de subvertir la pop music dans son ensemble.

Le prolongement de cette volonté se situe alors dans la violence qui émane presque immédiatement de toutes leurs productions. Ce

fantasme « Best of the worst... » confirme en effet leur impressionnante capacité à composer avec le(s) bruit(s). Du harsh "traditionnel" n'ayant rien à envier aux cadors du (court) circuit (V/Vm : « A song for Europe ») à des pièces de machines de haute facture (« Machine components » en quatre 7" dont on retrouve quelques extraits ici), alliant le sens du drame (les cordes cinématographiques) et une densité d'inharmoniques tout à fait impressionnante, V/Vm et leurs multiples personnages se posent comme les tenants d'une musique industrielle pas moribonde pour deux sous. Ils prennent ainsi le relais d'un Vivaiza tout en utilisant les formes dynamiques issues de l'électro. On retrouve d'ailleurs ici quelques morceaux "première période" (V/Vm : « Symetric ») qui leur avait valu quelques rapprochements avec une école aux formes technoïdes très libertaires, de la planète Rome à Manchester, via leurs amis de Skam.

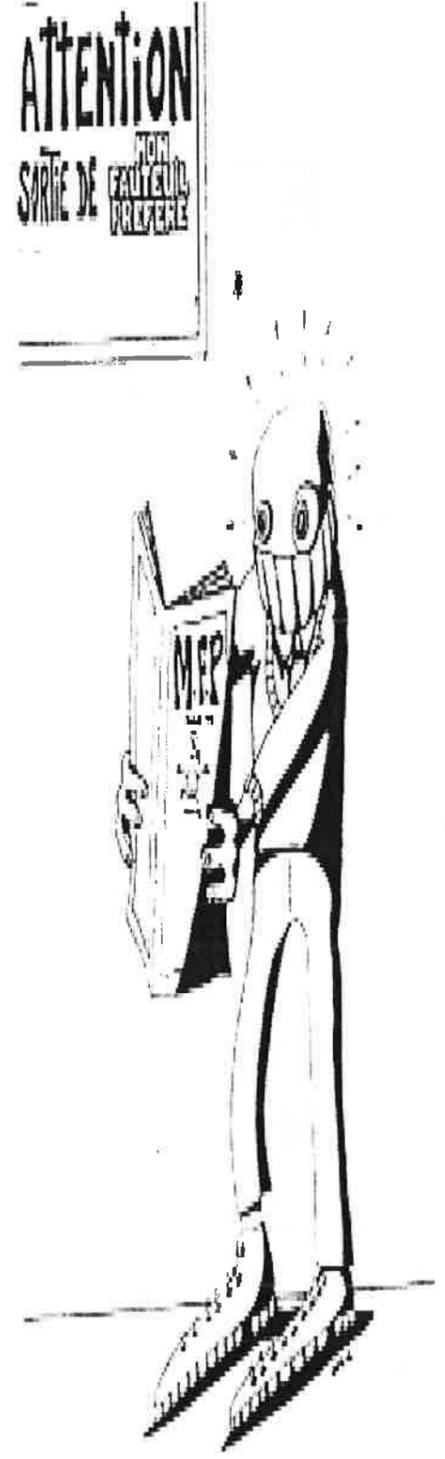
On peut rajouter enfin qu'il reste plaisant de pouvoir remettre la main sur quelques tracks issus des vinyles « Privileged frames for reference » et « Charts runners » comme ceux d'Alien Porno midgets et leur ballade hawaïenne frappée d'insolation ou de CV[EV], ce "programme" conçu pour appliquer des couches de béton et de ferraille presque moody sur d'antiques airs de music-hall à la ricaine. Sans oublier les invités comme Mild man Jan ou Kid 606, tout aussi portés sur les démembrement mécaniques et les abus de disto.

Pour conclure, j'oserais donc le mot d' "indispensable", voir même salvateur (V/Vm serait-il à déclarer d'utilité publique ?). Reste à savoir où se procurer cette joyeuse farce aux abats (offal en anglais) sous-culturels ! Allez donc du côté du brainwashed.com/vvm, ou à Rennes chez Cyborg, ce sera déjà un bon début dans vos investigations...

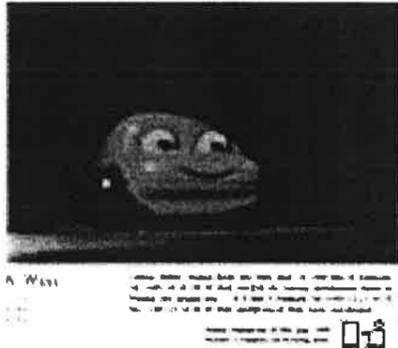
SUSUMU YOKOTA - "Image 83 - 98" (Leaf)

Parallèlement à ses productions techno/house pour le label Sublime, S. Yokota nous dévoile certains de ses travaux réalisés entre 83 et 98, moments magnifiques de mélancolie et d'intimité. Ces saynètes, immédiates et sensuelles, sur le schéma des instantanés Haiku japonais, sont autant de reflets d'une profonde réflexion sur le sens de la vie (plus Romer que Monty Python), sujet qui nous est révélé par Yokota lui-même dans le livret accompagnant le CD. Livret sur lequel on trouvera par ailleurs ses Art Works; série de polaroid (collages, photos, peintures) datant de 87/88 sur le corps et le travail du "grain". Images, films et philosophie font partie intégrante de cette recherche (mystique?) et contribuent à développer un univers musical qu'il associe au travail d'une poudre (Kona) instable et protéiforme "comme des mémoires floues". Alors il n'est pas très étonnant que sa musique révèle des états de tristesse et d'exaltation à la fois. La sensibilité exacerbée de Yokoya se trouve ainsi "plaquée" dans les accords d'une marche funèbre jouée à l'orgue en préambule, instrument qui lui a également inspiré des ritournelles "boîte à musique" enivrantes. Mais Yokota laisse aussi une grande place aux cordes, comme dans le morceau "Nisemano no uta" où un chœur féminin magnifiquement faussé, accompagne violon et guitare classique, dont il tire des résonances limpides. Tout est finesse, caresse dans les vapeurs d'un hammam, même quand des sons électroniques clairs et chatoyants nous entraînent vers des compositions plus enjouées, confrontant une forme de parodie des éléments répétitifs avec un esprit totalement zen. Du fait que l'album "Image" trouve également sa beauté dans la présentation de travaux quasi instantanés, souhaitons que Yokota nous fera prochainement l'honneur de rassembler d'autres esquisses.

Mo.Dereck



A CONSOMMER SANS MODERATION



Soyons stupides, donc. Hiver commence par "H". Pour arrondir les angles, on dira que le label de l'hiver portera un nom commençant par "H". Alors, Hobby Industries, ou bien Heimelektro ? Procédons au détail, pour y voir plus clair.

Au premier abord, Hobby industries ressemble à un club d'électrokids loufoques, comme on n'en connaît guère du côté de l'Europe du Nord. En effet, Goodiepal travaille du chapeau et fait la roue : ça commence par barouffer cordial, avant que de rapidement manger du coupe-circuit. Par la suite, il développe une électro perturbée et libertaire, qui ne perd pas ses idées en chemin. Les pianos savent s'y faire désirer comme ils savent s'y laisser savourer.

Mais ce n'est rien, en comparaison de l'état de béatitude en lequel Wass vous plongera. Ce projet mystère ne s'apparente qu'à lui-même (quel nom mis dans le mille, d'ailleurs, soit dit en passant). Fort nature, ce "quoi" a un sens mélodique indéniabie et bien campé. Il joue de la saturation, des ombrages et gradations sonores avec tant de classe qu'il en semble unir l'acuité de Autechre et la suavité des Boards of Canada.

Ainsi, Hobby industries se pose là. Et je ne hacherai pas mes mots, pour le coup : Wass se pose ailleurs, quelque part, bien au-dessus du lot.

Mister Opliss

VARIOUS ARTISTS

(Scarcubem, Urban soul research, Lupo Borax)

« Ulm Ip 1 » - (Heimelektro Ip 1)

Dans la grande guerre idiote du label de l'hiver, donc label en "h", j'ai dit plus haut qu'il pourrait bien s'agir du consortium de tapés danois HOBBY INDUSTRIES... sauf qu'il y a aussi HEIMELEKTRO... Eh. Et ces allemands semi latinos ; enfin, allemands du sud, enfin... à peu près Bavarois, quoi... ; s'en viennent malaxer nos oreilles avec force conviction. A l'image de SCARCUBEM (qui sortent simultanément un album sur un autre label : à guetter), dont le lyrisme tortueusement exotique rappelle les douces capiteuses de Amon Tobin. Un Amon Tobin qui aurait laissé ses drums et ses basses au frigo ; un frigo de surcroît endommagé ; quasiment asthmatique. C'est un parfum résolument différent que celui que distille URBAN SOUL.



RESEARCH : il s'agit là d'une musique énormément minimale que cette fanfare de micro-organismes. Les volutes analogiques qui le parsèment sont d'une grande douceur. Cet ambigu mélange fonctionne, c'est peu de le dire.

Quant à LUPO BORAX, outre un des plus chouettes patronymes de l'année, ils triment également un supplément de fraîcheur toute scandinave. Or que les scandinaves, dans notre affaire, ce sont pourtant les types de HOBBY INDUSTRIES... Que faire, vous dis-je, que faire, face à ce dilemme là ? Achetez ou faites-vous faire une parka aux couleurs de chaque, vous êtes sûrs d'en sortir gagnant.

Mister Opliss

VARIOUS ARTISTS : ADDICT 01

Un 12" avec quatre balles! Voilà une découverte dont on a du mal à se remettre, le genre de plaque avec laquelle on empoisonnerait bien toutes les soirées jusqu'à l'overdose et qui cristallise en elle une somme effarante d'excès, sonores et festifs, qu'on préfère taire pour ne pas y inciter les lecteurs influençables.

Pour ne pas finir sur les rotules dès la première écoute, il est conseillé de s'échauffer avec par exemple "Pressure" par ED CETERA situé en B2. On y retrouve la toujours impeccable basse du Clash-popularisée par Beats International- se dodelinant ici sur un hip-hop millésimé, dont les poussées hormonales interdisent toute monotonie. Un groove tranquille mais ferme, qui invite donc à l'expression corporelle, avec des samples de cuivre lascifs et un leitmotiv bien cocktail aux accents volontiers égrillards...voilà pour la mise en jambe, non dénuée de promesses, vous en conviendrez...

On retourne ensuite en A2 pour une séance d'électrofun(k) dispensée par PRESSBOARD. Si "Latrel" reste instrumentale, il se joint volontiers aux "14 zero-zero" chez Console et autres "Living in the 80's" chez Cylob pour revendiquer l'application d'un "Right to party" immédiat et sans condition. Comme il fait bon y croire, l'instant de ces quelques tours de sillons aussi toniques qu'insouciantes.

C'est alors qu'arrivent les deux poids lourds du maxi, avec dans un premier temps, DARVOS et son "Cum to daddy", sans aucun rapport avec la Bombe made in AFX, si ce n'est la puissance dégagée.

Les 8 minutes de ce track multipliant les incitations au mix, tendant de longues et massives passerelles entre hardbreak et hardbeat dans une atmosphère grave et poignante. Secousses électro-pneumatiques faisant écho aux fracas robotisés des italiens d'ADC, breaks stroboscopés et bouffées d'air liquide, samples ensorcelés, puis frappé métronomique et implacable, dessinant une sorte de fantasmagorie technoïde enivrante: "Cum to daddy" se décline en autant de tableaux passionnants, ouverts à toutes les manipulations, comme une véritable rampe de lancement multidirectionnelle, afin qu'un Dj set ne ressemble plus jamais à une partie de pousse-disque. N'hésitez d'ailleurs pas à aller découvrir l'une des multiples utilisations possibles sur le très beau Biomécanik 2 de Manu le Malin.

Tout ceci pourrait suffire pour faire du Addict 01 un maxi d'exception, mais le dernier track par DOORMOUSE, outre le fait qu'il agisse comme une énorme pompe à vide, propulse cette galette dans les hautes sphères du hardcore électronique.

Ce "Morning star" est une réaction en chaîne, ultra efficace à défaut d'être ultra violente, semblant fusionner Deadly Budda et Micropoint en une entité difficilement maîtrisable. Chaque kickdrum est une bonne claquette donnant l'impression d'avoir réservé la meilleure place entre le marteau et l'enclume, et la construction "par pallier" garantit un déboulonnage généralisé, façon rave finistérienne.

Autant dire qu'il serait idiot d'écouter ça sous sa couette avec une tisane...surtout qu'il n'y a pas de raison pour ne pas péter un câble!

A.Melon

VARIOUS ARTISTS - HANGARS LIQUIDES 09

Ce EP n'est pas né de la dernière fonte, d'autant que harshcore et electrocore cyclonique se succèdent sans mollir depuis l'automne; mais rien ne nous empêche de nous emballer après coup tant il est vrai que ce genre de plaque n'est pas soumise à une date limite de consommation. D'abord parce que les sons gravés ici n'existent pas- du point de vue populaire, s'entend- et parce qu'ils ne répondent à rien de définissable musicalement, surtout pas à un référencement temporel précis.

Au mieux peut-on dire que les Hangars Liquides constituent l'une de ces multiples étoiles bruyantes de la fin du vingtième siècle. Et si ce label ne semble concerner personne- toujours en terme de représentativité- le fait qu'il touche simplement quelques âmes, même isolées, constitue la seule preuve de la nécessité d'en parler. Voilà pour le cadre de cette chronique.

Cela étant dit, ce 9^{ème} Hangar est aussi le premier en forme de split EP, sur lequel le bruit vient jouer les caméléons et s'insinuer au cœur de l'univers sonore de chaque participant.

Bruit de la dissonance et des associations contre-nature avec le hardbeat atonal du duo La Peste/Al Zhaïmer où stridences, boucles de cordes à suspense, discrets mais inquiétants clapotis et pulsations écrasées forment une structure enlevée et expressive dont on aimerait volontiers voire la mise en mouvement, pourquoi pas chorégraphique.

Bruit de friture analogique avec le bien nommé Noize Creator dans un exercice inhabituel pour ce docteur-ès-spædcore. Son "Global harsh" se fait, contre toute attente, minimal et retenu- au sens où il ne s'égare pas dans des extrêmes sonores- mais s'agite en des variations qu'on imagine thermostatiques. Il offre là une pièce à la fois brute et évolutive, largement utilisable dans un collage sonore du genre "perturbé".

Bruit industriel, mais façon folk quand le Joker (aka Cyanide sur UW) semble rendre un bel hommage aux cultissimes minutes sidérurgiques de Cylob sur Rephlex. Son "Bubonik" fait danser des percussions métalliques, comme dans un rituel ne répondant à aucun code en vigueur. Toujours sous les meilleures influences, le joker construit sans imiter et son imaginaire magnifiquement cadencé trouve encore une fois un écho particulier sous nos charpentes de verre et d'acier.

Bruit basique et mécanisé jusqu'à l'effroi avec le beat répétitif et résonnant de "La valse terminale des clowns en blanc" par la Peste qui développe ici encore son concept de confrontation des champs musicaux. Face à ce métronome du néant, chaque élément superposé semble alors s'étirer ou se déhancher avec sérénité, donnant à ce titre une allure de dub superpersonique.

Un ou deux étiquetages farfelus suffisent- ils pour autant à définir le travail de La Peste? Ce n'est pas son dernier track sur ce maxi, "Flashback paranoia" qui pourrait nous mettre sur la voie, trop occupé qu'il est à se perdre dans de longs rebondissements, comme un potache- un peu tête de turc- dans les croche-pieds de ses petits camarades. Avec derrière, une clameur aux allures de rentrée des classes. Voilà donc une drôle d'idée, pour un drôle de son. Et si La Peste, loin du nihilisme dans lequel il serait trop facile de le cantonner (et loin de son nouveau label Labyrinth où ses essais techno sont franchement ratés), était en train de façonner les bases de l'après- hardcore?

Ombre Sonore (Strasbourg) ; Rough Trade (Paris) ; TMR (Nantes) ; Detroit & D3 (Clermont Ferrand) ; Asylum (Lyon)...La liste des fermetures s'allonge depuis quelques mois (même si certains continuent à faire un peu de VPC) : c'est clair, le marché Indépendant du disque se porte mal... déjà que le marché (tout court) du disque fait la gueule avec son Industrie se débattant comme une vieille mouche au milieu de la toile arachnéenne du réseau mondial. La diminution des ventes est plus qu'un fait conjoncturel : elle amorce sans aucun doute l'évolution radicale de l'offre et par suite, de la demande : de plus en plus de musique disponible immédiatement, tout juste pour le coût d'une communication (ou le prix d'une bière si on la veut gravée sur support plastique) et donc une demande qui se dispense d'«aller» acheter. Le constat est simple : les vendeurs de disque ayant pignon sur rue sont en passe de se faire court-circuiter.

On ne s'inquiète évidemment pas pour la grande distribution (genre FNAC / Printemps / La Redoute / TF1 / FNAC) qui saura toujours retomber sur ses dividendes, même dans une situation à priori critique comme celle-ci ; au pire faudra-t-il cybernétiser le personnel après l'avoir tranquillement dégraissé (vous comprenez, entre mondialisation et multi-médiatisation, le travail n'est plus guère qu'une variable d'ajustement...). Au passage, on vient de tomber sur le chiffre d'affaire de la FNAC en 98 : 14 Milliards de Francs dont 28 % de disques, c'est à dire une augmentation de 16,7 % par rapport à 97 (à relativiser en 99 avec l'entrée en puissance des graveurs de cd) : pas encore de souci à se faire !

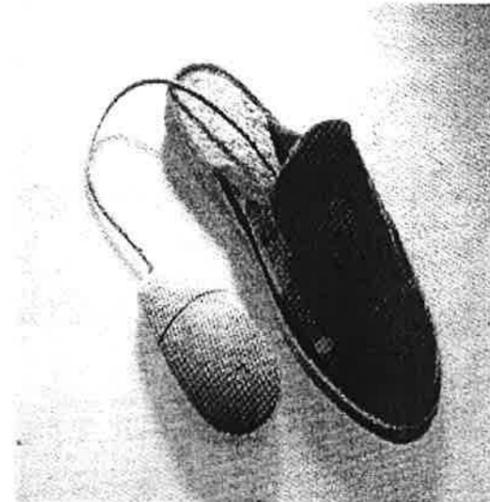
Il n'en est pas de même pour les structures Indépendantes, pourtant représentantes de la richesse et de la vivacité culturelle du moment. C'est clair qu'Internet change la donne. Il devient plus économique de commander ses Imports électroniques, même européens en direct chez un grossiste américain (ou carrément chez le label) que de tanner son disqualre favori pour finir par raquer quelques-unes de ces raretés au prix fort - la résultante des marges que s'octroie chaque maillon de la chaîne de distribution.

Un coût incroyablement bas, des facilités de choix (l'écoute devient possible) : la toile est l'eldorado du foulneur électronique. Il faut se rendre à l'évidence que l'amateur d'electronica, d'Indus ou de techno ne se soucie guère de savoir où il achète ses plaques- sauf cas exceptionnel, né d'une réflexion sur le sujet ou d'un sens moral inaltérable. Il cherche avant tout à les trouver au moins cher. En théorie, ça pourrait aussi bien être à la FNAC ou chez Leclerc, et ce sans aucun remords. Sauf que désormais, ça sera chez Bent Crayon - Cleveland, USA (c'est un exemple...) - par l'Internet.

Cette ouverture des consommateurs de musique (en commençant bien entendu par les plus avertis) aux opportunités du marché mondial a ceci d'intéressant qu'elle met indirectement en accusation la lourdeur des réseaux de distribution, mais aussi les disqualres eux-mêmes. Concernant le premier problème, c'est aux Indés, dans la mesure de leurs moyens d'investigation, de chercher les meilleures opportunités pour se passer des distributeurs. Ceci devient réalisable si l'on considère que, du côté de la production, de plus en plus de labels acceptent de travailler en direct, voire le préfèrent après avoir constaté les méfaits de certaines distributions qu'on qualifiera gentiment d'«aléatoires»... On ne peut donc que souhaiter la restauration du dialogue entre producteur et vendeur.

Les Indés n'ont pas d'autres choix que de mettre en valeur ce travail d'intermédiaire privilégié, guidant l'oreille des clients vers les projets les plus audacieux ou méconnus, mais sachant aussi être à leur écoute. Le magasin de disque, pour survivre, doit ainsi (re)devenir ce lieu unique (et essentiel ?) de l'échange autour du

son au sens large, où chacun vient s'enrichir intellectuellement et émotionnellement. Qu'y a-t-il en effet de plus agréable que d'arriver avec la ferme intention de choper les dernières nouveautés electro et de se laisser conduire, au fil de la conversation et des écoutes vers du post rock, de la musique concrète ou du free jazz, complètement conquis par ces sonorités nous sortant de nos habitudes ? Car c'est aussi et surtout l'accueil et le dialogue qui font l'envie d'acheter des disques, voire d'acheter plus de disques que prévu.



Si nous en venons à évoquer ce besoin de «convivialité», c'est certainement qu'il se fait ressentir dans de trop nombreuses échoppes, qui de ce fait n'en paraissent que moins sympathiques même si parfois excellentement achalandées : la richesse du rayonnement ne suffit pas, surtout face à la concurrence "en ligne". Souvenons-nous par exemple du défunt Rough Trade, avec ses bacs house, électro, post rock ou

drum n' bass plutôt cossus (malgré toutes les exclus sous le comptoir) ; cette qualité n'empêchait pas de sévères critiques à l'égard des vendeurs (jusque dans les colonnes de Libé ou Coda), fort justifiées puisque ces types affichaient pour le client lambda un mépris resté à ce jour quasiment inégalé. Du genre à vous donner envie de passer au shop suivant, sachant qu'il n'en manque pas à Bastille. Voilà pour le malaise.

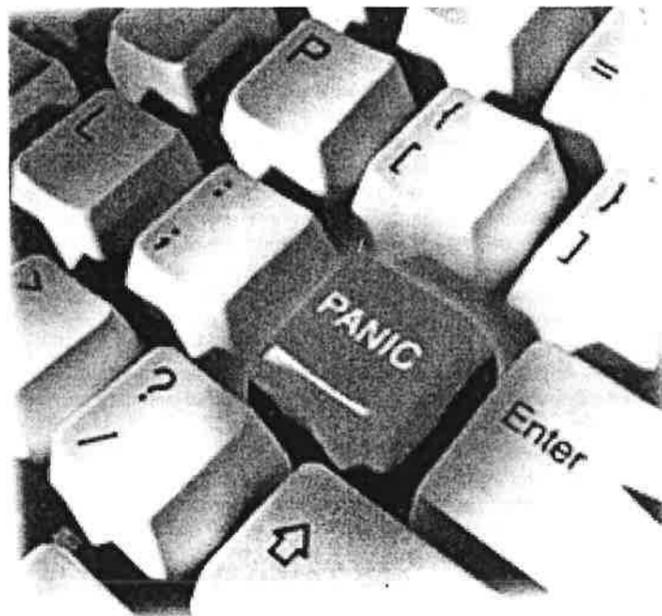
Autre chose encore : les Indés n'entretiennent pas tous un rapport très clair avec la presse spécialisée, et pas seulement l'Ultime Atome. Ce qui donne parfois à penser que toutes ces feuilles de chou, même avec couverture glacée, pourraient tout aussi bien ne pas exister. C'est du moins l'impression née de la manière dont sont accueillis et mis en valeur des fanzines qui tentent d'être distribués, en toute simplicité, dans les magasins.

Impression corroborée dans certains cas par la difficulté à mettre la main sur l'argent des ventes et publicités. Ainsi, entre les Impayés et les disparitions soudaines pour cause de dépôt de bilan de bon nombre de nos dépositaires (les fanzines passent alors systématiquement aux oubliettes) le manque à gagner de l'Ultime Atome se chiffre à plusieurs milliers de francs, ce qui est considérable pour une structure de ce type.

Que suggérer d'autre, désormais, qu'un partenariat entre fanzines et magasins, une vraie relation de soutien mutuel ? Rien de plus logique en fait, puisque nombre de labels, parmi les plus enthousiasmants musicalement parlant, trouvent au sein du fanzinate (et donc pas uniquement chez quelques titres nationaux) un appui très apprécié. Pourquoi le disqualifier s'en passerait-il alors, lui qui est au contact de l'auditeur - aspirant lecteur (et réciproquement) ?

De notre côté, les choses sont pourtant plus claires. Nous avons depuis longtemps choisi notre camp et posé le boycott des multinationales de la culture comme seule attitude recevable pour une promotion de la pluralité, à long terme. Nous soutenons et encourageons les indépendants de la musique et au delà, tous les non affiliés au système culturel dominant. Internet démontre combien la construction de réseaux est essentielle pour la diffusion des idées et plus largement des créations. Il faut donc aujourd'hui donner corps à ces connexions, en créant ou consolidant les réseaux de proximité regroupant musiciens, labels, fanzines et auditeurs autour du disquaire.

Bien sûr, tout ça n'est pas un schéma très novateur : les musiques indépendantes se sont toujours appuyées dessus pour se faire entendre. Sauf que là, c'est désormais une question de survie pour les magasins et au delà, une condition nécessaire à la cohésion et au dynamisme des scènes et autres viviers artistiques locaux.



La question de l'engagement vient donc d'être une nouvelle fois posée mais elle l'est aujourd'hui avec vigueur, dans un contexte alarmant. N'hésitez donc pas, quelle que soit votre position, créateur, vendeur ou simple acheteur à y réfléchir et pourquoi pas à y répondre par une implication personnelle, de manière responsable. De notre côté, comptez sur nous pour reparler de tout ça très régulièrement.

S.Y.D.



nécessite heureusement pas d'être médité pour pénétrer dans l'univers sonore à proprement parler. Et c'est sans doute ce qu'il y a de plus important à retenir. Après le cut up introductif autour d'un reportage consacré à la gay pride, le disque s'ouvre d'ailleurs sur de longues minutes de douces oscillations et légères perturbations électromagnétiques qui, pour des oreilles aussi peu averties que les nôtres, semblent bien loin des préoccupations qui agitent la conscience de Thaumitz.

A défaut de compréhension, on succombe finalement aux charmes de ces formes s'étirant, incertaines et irrégulières, parsemées d'erreurs, craquements et altérations, et créant des structures para-mélodiques, à l'instar des jeux de la beauté et du hasard qu'affectionnent Oval ou Rehberg et Bauer. Les bribes de piano - si furtives qu'on pourrait les avoir rêvées, les écoulements organiques, poussières hertziennes balayant l'espace sonore, mirages vocaux ou crissements subliminaux sont d'une souplesse telle que chaque instant peut être vécu et organisé avec l'état d'esprit du moment: détachement totalement zen, l'environnement ordinaire participant alors de l'"évasion"; appréhension sensorielle ou poétique conduisant pourquoi pas à des collages avec la folk avant-gardiste de Christian Fennesz, les énigmatiques et irrationnelles mélodies d'Autechre (revisitant Tortoise par exemple) ou l'onirisme d'un Star Of The Lid; léthargie appliquée avec tout l'art que nécessite la mise en œuvre d'une si noble activité, dans une fine perméabilité au développement sonore, guidant de plongeurs en sursauts (surtout lors d'invasives apparitions - la mélodie somptueusement muzak qui vient s'échouer sur un pylône à haute tension dans "Liberation Model", par exemple) une légitime descente dans ce que l'inconscient peut offrir de plus confortablement délirant.

"Love for sale" est un disque pop, au sens où personne ne l'entend encore, refusant de se laisser fredonner ou réduire à un "air dans la tête". Se révélant néanmoins par fragment ou par esquisse, il emplit l'imaginaire musical, le peuplant de formes et de sons non reproductibles; son écoute est aussi une douce suite d'apaisements, d'attentes et de jubilations, qu'on redécouvre ça ou là un simple jeu de fréquences enfoui dans la mémoire ou que se mette carrément en onde comme une petite part musicale de soi-même. Il importe alors peu de se sentir concerné ou non par l'objet politique de cet enregistrement, quand on ressent ainsi l'impression que la musique nous "parle" de nos vies. Un disque pop, disions-nous. Au sens où l'entendait Morrissey, qui plus est!

S.Y.D.

THE HORRORIST - "Run for your life" (Things to come)

Un CHESLER nouveau enfin dans les bacs, à ne pas confondre avec les rééditions sorties à la même période. Considéré comme l'un des piliers hardcore du "XXième siècle", ce new-yorkais d'Oliver n'a pas fini de nous surprendre. The Horrorist, comme il aime à se faire appeler aujourd'hui, reste fidèle au heavy hardcore, mais plus mid-tempo & encore plus mélodique que par le passé. Au "doomcore" du début des 90's, viennent s'ajouter reverbs cavernes et synthés gluants évoluant sur des cadences macabres.

Le décor est donc planté. Mais l'atmosphère ne serait pas tout à fait complète sans les vocaux chers à l'Oliver...avec ses textes, plus délirants et plus étouffés que jamais, The Horrorist semble faire ici le pari d'associer une "chanson-histoire" (l'intraduisible story-song) au flux non-narratif mais pourtant élégamment rythmé de sa techno. Des morceaux comme "into the moonbeam" ou le titre éponyme "run for your life" nous laissent

entrevoir la nouvelle branche dans laquelle CHESLER cherche à évoluer: la "gothic rave". Comme une sorte de grand-messe à la fois lancinante et ravageuse de cervelets où l'ex-"master of rave" se fait voler la vedette par le "doomsayer", le nouveau messie promettant bien des ravages au tout faneu XXIème siècle 'ricain: "a billion gothic ravers are falling from the sky- wearing big pants, and trying to suck your blood- lurking in secret record shops- sicking on amphetamines, and plotting their plots."

Mélange réussi donc entre vieux et nouveaux sons, entre mélodies et voix monocordes, entre percus assassines et kicks patateux...se permettrait-on de déplorer un certain manque de vitesse? Non; il n'y a que les désastreux DJ's débutants que ça gêne, les "controllers" de tout poil n'auront quant à eux aucun mal à le faire tonner...

Deedoon

THE REMOTE VIEWER - "S/T" - (555 lp 8)

Du groupe, des auteurs, je n'ai rien à vous écrire. Hormis qu'il s'agit d'un groupe. Ce qui, déjà, n'est pas si mal. Ils sont plusieurs, je le sais, et portent un nom au singulier. Paradoxe n'ayant rien d'inédit ni rien d'ébahissant, j'admets; mais qui en fait une sorte de double inverse de Kammerflimmer Kollektiv (collectif d'un gars tout seul). Je pourrais ainsi accumuler les remarques et digressions ineptes, tailler à la ligne, trouver des trucs à dire, bavasser absolument. Sauf qu'il n'est nul besoin, à l'atome-home, de tirer à la ligne, d'empiler les feuillets, puisqu'aucun des collaborateurs n'en sera rémunéré, avant (au moins) d'être décédé.

Des fois, tout est vite résolu. Car certains disques laissent sans voix. Sans voix, mais painard. Non que the Remote Viewer nous aient pondu là le disque de l'année, non qu'ils aient un son jamais ouï auparavant, non qu'ils me l'aient fait porter à domicile par Asia Argento, non, rien de tout ça, non, pas besoin. Cette electronica clarissime, mélodique, toute de ténuité tenace, a la discrétion pour destin. À l'instar de celle des français de Ab Ovo, cette limpidité sonore là ne se partage même pas; elle se rêve. Ou bien se fait offrir en cadeau avant une fuite éperdue vers la solitude. Très beau disque, quel qu'en soit le destin.

Mister Opliss

TOBIAS SCHMIDT « Dark of heartness » (LP Tresor/Pias)

Deuxième Lp de Tobias Schmidt après l'album paru chez Scandinavia cette année. Tout est très maîtrisé, très bien produit, comme beaucoup d'albums de Techno minimale. Le hic, c'est que ce genre n'a toujours pas évolué (du moins pas énormément) et Tobias Schmidt ne fait que continuer dans cette lignée. L'ambiance plutôt dark et groovy du disque est certainement plus appropriée à un mix qu'à un CD dont l'écoute domestique limitera forcément les possibilités sonores. Reste un très bon disque de techno qui en vaut beaucoup d'autres mais qui manque un peu d'originalité et de fraîcheur.

Sphex



TWO LONE SWORDSMEN

« A virus with shoes » - (Warp 126)

Traverser une décennie entière avec le même bonheur créatif. relève du tour de force. C'est pourtant ce que Warp vient de faire avec une simplicité déconcertante. Les trois compilations anniversaire dernièrement sorties l'ont confirmé magistralement, se permettant même d'ouvrir des pistes sonores pour les prochaines années. En tout cas, l'histoire continue dès maintenant avec entre autres le pilier mancunien Andy Weatherall en formation « Two lone swordsmen ». Déjà présent il y a dix ans avec Primal Scream puis au début des années 90 avec Sabres of Paradise et le fantastique Lp « Haunted dancehall » qui mine de rien fait toujours figure d'épouvantail aujourd'hui, c'est en duo qu'il travaille désormais, avec Ron Tenniswood. Ce « Virus with shoes » reste dans la lignée des productions de Sabres of Paradise dans le sens où il évolue en un long travellling sonore qui au final donne un disque très construit, et très onirique. En effet, Weatherall possède toujours ce sens des paysages sonores qui confèrent à ce disque une optique cinématographique. Évoluant dans un downtempo lancinant, le duo ce permet même un clin d'œil à l'électronique bleuesque des débuts sur « Kist ». Warp, définitivement le label de nos années 90.

URAWA - « Villa Vertigo » - (Foton 02)

À la Villa Vertigo souffle un grand vent de calme. Hors saison pour toujours. Les gens pressés n'aboutissent jamais là; ils vont ailleurs se gaver de tumulte. Tandis que là, sanglé dans un fauteuil tout confort, on tend l'oreille. Et on écoute. Tendre l'oreille, il faut, c'est même là tout l'intérêt de la Villa Vertigo: mettre nos doigts dans les interstices, pour nous forcer à élargir notre spectre sonore ordinaire. Comme dans la sombre grotte de Ambre (voir L'Ultime Atome newsletter 10.5), on erre en territoire inconnu. Du moins, inexploré. Un cran plus loin encore, pour le coup. Les compères Moreau et Seelekaers - assistés de Hervé Thomas, alias Fragile - poussent un cran plus loin la mise en plan du spectre sonore.

foton records

Chirurgie.

Point par point la matière prend forme.

Malgré son titre, la "Villa vertigo" compte bien moins de connotations cinématographiques que d'autres projets des auteurs (et notamment ceux d'il y a trois/quatre ans chez Reload Ambient). Tout juste sur "The stairs" (l'escalier), va-t-on vérifier par trois fois que la porte d'entrée est bien fermée, intimement persuadé que l'on est de voir surgir Anthony Perkins dans l'instant. (-Salut, euh... je me demandais: vous n'auriez pas du sel... et... une meule à aiguiser. C'est pour mōman. Elle est très joueuse.)

Foton, le label des hommes-oreilles. Un label à suivre, et à prendre en emblème de la lutte contre cette putain de société de l'image. Merde. C'est vrai, quoi.

VARIOUS ARTISTS (Goodiepal, Wass) "hobby industries 02" (Hobby industries 02)

Un jeu idiot, tiens, pour changer: Si on trouvait, histoire de lui décerner un splendide pompon, le label de...l'hiver? De quoi ravir jusqu'aux trainspotters les plus chroniques. Une chronique de trainspotter, donc; de celles qui ressemblent plus à des playlists, à des classements comparatifs, qu'à autre chose.

La réussite de ce dix titres reste à mon sens « So Many Ways », tant pour son originalité que pour l'émotion qui y transparait. Une belle pièce d'électronica qui va droit au cœur de celui qui s'y abandonne.

Il manque pourtant encore à ce compositeur un peu de maturité, celle qui donnerait à sa production une réelle unité quel que soit le terrain abordé. Néanmoins, c'est à sa portée car le potentiel est là. Qu'il se livre encore un peu plus aux replis de sa conscience, et il pourrait nous pondre un très bel objet.

Sand-Witch

MU-ZIQ – « Royal astronomy » (planet mu / virgin)

"Planet mu est distribué par Virgin. Serait-ce qu'on se mette à avoir du flair, chez messieurs dames les gros pontes ?". Voilà ce qui lui passe par la tête, l'aigri fanzineux croûte d'underground, en face de la chose. Car, c'est vrai, sans mentir... Même si elle a appris, sinon à la fermer, du moins à se faire discrète, cette soupe au lait antisystème qui baigne son cerveau ; il n'en reste que ça lui traverse l'esprit quand même, l'acrimonie. Au fanzineux croûteux.

Faut dire qu'elle retarde toujours d'une ou deux compagnies ferroviaires, la part croûte du fanzineux. Mu-ziq nonchalamment vautré au sommet des charts, quoi de plus inévitable, légitime, souhaitable, après tout ? Le génie, mélodique et rythmique, de Mike Paradinas nous est connu de longue date, autant que la douce perversité avec laquelle il sait mêler les deux. Au vu de leur renommée grandissante - et des ventes allant de pair - du faux jumeau Richard.D.James, il était évident que Paradinas n'allait plus rester longtemps connu que de son opticien.

L'album, alors. L'album qu'on nous passera certainement pour le premier de Mike Paradinas, d'ici quelques années. Il est tellement riche et varié qu'on eût pu le croire formaté ; on sait cependant que ce n'est pas le genre de la maison. Paradinas ne lésine ni sur le mauvais goût ni sur le poppisme le plus vulg' qui soit ; il en a toujours été ainsi, pour notre plus grand bonheur souvent. Mais il s'agit souvent de la mauvaise version du mauvais goût. Si j'ose dire. Il y a ainsi quelques tracks funky interminables, dégoulinantes, dénuées d'humour comme de sentiment. Un plan jungle, aussi, plus qu'évitable et tout à fait tâcheron.

En contrepartie, les "downtempop" sont les plus beaux qu'il ait jamais conçu , et les tourbillons mélodiques aux tendances filmiques conciliant fièvre et maturité, élégie et vertige. Comme rarement. Aphex lui-même est souvent battu sur son terrain.

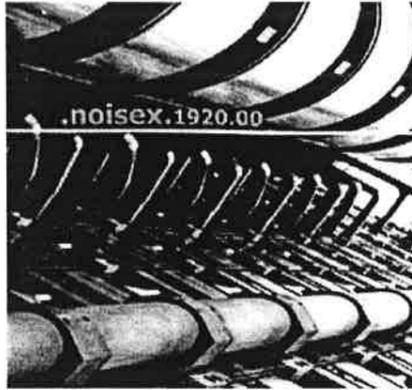
Terre de contrastes extrêmes, cet album méritera d'être acquis en format cd, pour éviter les ballonnements et autres encombrements gastriques. Cela dit, certains titres obligent le vinyl, si l'on mixe. Alors, l'acheter deux fois, il se doit, le mélomane moderne. Pas mal pour un album très inégal...

Mister Oplès

NOISEX '1920.00" (Flatline)

"1920.00 reminds us to 1900 and goes straight to 2000". C'est sur la base de ce crédo que les deux tatoués de Noisex ont décidé de fêter le non-événement d'un troisième millénaire trop pressé d'arriver ("Noisex against millenium-heretic").

En bons anarchistes de l'ère digitale, Raoul Rotation et phil Philter ont choisi comme arme un industriel de bonne facture mais dénué d'innovation notable. Ils ne s'inscrivent pas, d'ailleurs, dans une optique typiquement teutonne puisqu'ils sont parfois proches des travaux du collectif américain Front Line Assembly. "Lass mich Raus" possède même des ralentis de Ministry.



Cependant, ils savent se montrer efficaces et/ou inspirés et il serait injuste de les taxer de clones sans intérêt. En fait, leur principal point faible reste leurs rythmiques, trop proches du binaire le plus basique. Ce qui fait sortir "Die Macht der Nacht" du lot.

Recommandables également, "Lust. Skull, and it's Getting Darker" ainsi que "Escape from Paradise", ballade d'usine s'il en est, à la froide mélodie digne du spleen d'une vieille machine supplantée par un nouveau modèle plus productif. Peut-être le côté "sex" qui tempère le côté "noise", sait-on jamais. Reste un album qui convient mieux au son Flatline qu'au son Ant-Zen: le changement apparaît pertinent.

Sand-Witch

PANTA RHEI - "Snacks" - (Sofa LP 01)

Peu d'info jusqu'ici sur Panta Rhei et son label Sofa, fraîchement débarqués du Royaume - Uni et très vite catalogués comme des "amis" du Mancunien Skam.

De fait, on pourrait plus précisément rapprocher une partie de cet LP des récents travaux d'Autechre (les EP 7.1 et 7.2 ou le précédent Chaistic Slide) de par l'approche mélodique aux limites de l'abstraction, la beauté froide et pourtant intimiste des textures ou la mise en rythme se passant de toute pulsation ("Bank" ou "Ernie"), défilant littéralement les lois du groove.

Mais plus encore, et peut-être parce que le souvenir de son passage Rennais est proche, c'est à Pierre Bastien et à ses merveilleux mécanismes que les boucles entêtantes de Panta Rhei font penser. Mouvements perpétuels d'engrenages décentrés, electrobeats éclapés, sillons obstrués et séquences binaires défectueuses constituent ainsi le fondement répétitif mais bancal, voire insaisissable de ces 12 développements donnant aussi peu à fredonner qu'à danser (hormis les deux derniers "Leonard" et "Baio" au dynamisme éloquent).

L'accès se fait certes difficile lorsque, comme ici, la musique joue de métamorphoses et de superpositions, toujours tentée par la dérive. Mais c'est dans le calme, quand rien ne vient plus s'interposer entre le son et l'esprit, que cet album dévoile la richesse de ses formes: assemblages inédits et décalés d'automatismes élémentaires, cordes sensibles désamorçant toute sensiblerie et vibrant dans de subtiles imbrications électroniques, couches vaporeuses et fugaces, bruissements parasitaires propices aux divagations ("Washing bones", "Hui"), évanescences orientales ("Winston") ou schéma percussifs ancestraux ("Philo") se succèdent et se confondent, se mélangent ou se lovent aux creux les uns des autres. Les tracks se répondent ainsi parfois comme dans un jeu de miroirs déformants pour constituer un parcours absolument captivant.

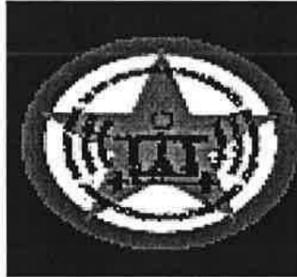
Ne s'ouvrant donc pas toujours dès la première écoute (et encore moins lors d'un passage en revue au casque), "Snacks" offre pourtant à qui sait prendre le temps une précieuse initiation pour des moments d'intimité à concevoir comme de véritables échappées solitaires. A conseiller en tout cas à ceux qui attendent de la musique qu'elle les sortent de leur cage...

S.Y.D.

T. RAUMSCHMIERE – « Stromschleiten » (Shitkatapult 08. (2000))

La techno fut évocatrice. Déployant une énergie, en même temps qu'une esthétique, radicalement neuves. Atonale et détonnante. Usant de répétitions, non de systématisme. Elle le fut, avant que de speeder pépère, de rentabiliser le tonitruant, de se spoler pour l'efficacité.

De temps à autres, la vieille tumeur se rappelle au bon souvenir. Ce maxi du rigolo -et compétent- label teuton Shitkatapult (T.Raumschmiere étant en l'occurrence le boss des catapultes) brûle de cette énergie-là. Groove qui gratte, adroitement empêché dans son cheminement, nourri aux riffs analogiques. On songe à du Basic Channel, à du



Profan également ; du Profan qui aurait abusé du muscadet...Austère et distanciée, très loin d'être calibrée : elle met tout à côté de la cible, et c'est fort jouissif. À côté de la cible, et donc droit dans notre homme (cette passion des balles perdues...).

Un conseil, donc : dégraissez-vous les neurones, mélangez-vous les synapses ; notamment sur la track 3, crissant du crâne et des gencives.

Mister Øplès

TERRE THAEMLITZ - "Love for sale" – Taking stock in our pride (Mille Plateaux CD 58)

Il y a un an, le n°13 de l'exigeant Stéréophile annonçait trois disques d'importance pour l'année 99, dont le "Love for sale - Taking stock in our pride". Au moment d'un bilan faisant une indispensable place à cet album parmi les plus riches heures de la fin du siècle, voici l'occasion de saluer une appréhension fort avisée des "musiques nouvelles" doublée d'un certain sens de l'essentiel. Lisez donc le Stéréophile (et la presse indépendante en général)!

Bon, si Terre Thaemlitz est évidemment loin d'avoir explosé les charts indés ou même bouleversé le paysage électronique occidental, le fait est que son travail semble profondément ancré chez ceux qui ont la chance ou la bonne idée de s'en imprégner. Avant toute chose, il faut signaler qu'il existe bien un contexte pour une parution estampillée "Mille Plateaux Queer Media Serie #1" : Thaemlitz poursuit ici sa réflexion sur la question gay, notamment au travers de très longs commentaires de pochette. Il y précise d'ailleurs que cette série n'existe pas vraiment et qu'il s'agit plutôt d'un stratagème permettant d'attirer l'attention sur le réel contenu. Il explique aussi son approche électro-acoustique de la nature homosexuelle...Concept plutôt opaque au premier abord, mais qui ne

Tandis que l'insouciance étudiante n'est déjà plus qu'un souvenir confus comme une bonne gueule de bois, l'Ultime Atome continue contre vents et marées (travail et responsabilités) de jouer les couche-tards et rêve tout haut de nuits toujours plus (dé)belles les unes que les autres. Cet automne 99, presque surprénant de richesse et de diversité, semble en tout cas nous répondre en écho que le bruit et la danse sont d'or. C'est donc les tympanes encore vibrants et le T-shirt à peine sec que nous évoquons avec vous quelques morceaux choisis, concerts oniriques ou dj-set explosifs, en toute partialité, c'est à dire en faisant les détours qu'il faut pour tomber sur les prestations de l'Ultime Atome dj squad.

Le 9 oct. 99 se tenaient à la salle de l'Abordage d'Évreux les 2nd OBSERVATOIRES, à l'initiative du magazine FEARDROP. Un an et demi après avoir accueilli AUTECHRE, IMMINENT STARVATION, et VON MAGNET, l'équipe de Denis et Virginie Boyer impose le détour annuel par Évreux comme l'un des moments forts de l'agenda des musiques ultimes. Avec un plateau exceptionnel et sans la moindre annulation, faut-il le préciser. FEARDROP dépeint à sa façon la face cachée de l'électronique européenne actuelle, entre pénombre et éclats de lumière, soufre et éther. De l'électro la plus radicale au (quasi) recueillement isolationniste, c'est ainsi un éclectisme presque déroutant qui a présidé à cette édition 99 et qui, s'il nécessite peut-être quelques aménagements futurs en terme de line up, nous laisse d'excellents souvenirs tout en nous rendant impatients de connaître la suite du programme.

Mais peut-être est-il nécessaire de revenir sur chaque prestation, au moins pour donner à regretter à ceux qui ont hésités à faire le déplacement (Paris n'est pourtant pas si loin). Suite à une introduction apéritive par FRAGILE (dont nous ne pourrions dire grand chose, car nous en étions encore à essayer de nous remémorer le chemin vers Évreux...) c'est SONAR qui lançait les hostilités avec un show carré, déployant un schéma rythmique basique et massif sur fond de convulsion électrisée et autres déchirures sur-amplifiées. De quoi déclencher bien vite une hystérie dans la salle, là où finalement seuls les potes du duo s'exprimaient avec verve. La suite convenait déjà à cette retenue générale, puisque se succédaient le projet sublimement mortifère de MARTIN BATES (chant) et MICK HARRIS (ombre et brouillard), et T.H. BOE du collectif ORIGAMI REPUBLICA pour une échappée solitaire au bord de l'évaporation. Venant rompre de manière brutale la dynamique de la soirée, ces prestations, belles et touchantes au demeurant, ont alors plongé le public dans deux longues et cotonneuses heures, pour le moins démobilisantes. Mais pour beaucoup, c'était aussi l'occasion de tourner autour de stands généreusement fournis (CYBORG STATION, LA FACULTE, le confidentiel consortium normand formé de TAAT et TOW, sans oublier la petite distrib' perso de SONAR), glanant çà et là galettes et zines d'avant garde en attendant le final explosif avec TECHNO ANIMAL. Pas la peine d'ailleurs de vous en faire de dessin. Un live, comme on pouvait s'y attendre: brûlant, écrasant (il était surprenant d'entendre les drums rejallir par moment des couches plombées, se faisant alors sveltes et claquantes) et néanmoins porté par un groove d'outre monde, défilant les lois de la pesanteur...et remuant l'assistance, ce qui pour le coup n'était pas la moindre des performances.

Anyway, ces quelques remarques de pure forme mises bien vite à part, retenir surtout l'exceptionnelle qualité de la programmation et n'hésitez pas à en conclure qu'il faut soutenir et lire FEARDROP comme il faut se rendre à leurs OBSERVATOIRES annuels.

Retour sur la capitale administrative bretonne qui peut désormais prétendre à un vrai dynamisme en matière de musique nouvelle et d'électronique inspirée. Le 16 octobre, c'était tout d'abord la rentrée pour ANTI CLOCKWISE, association spécialisée dans le «dialogue (bruitiste ?) avec la jeunesse». Association qui s'est aussi offert le luxe de remplir l'UBU avec une affiche plutôt risquée : NIKOLLAPS, ACID KIRK et ROCKET (from Ambient Soho - London). De l'électro tout chelou, du hip hop bancal et du Drum N' Bass à gogo, le tout pour faire danser l'assistance sans faiblir jusqu'à 5 heures du mat : un succès !



Deuxième acte : Salle à nouveau bondée le 29 janvier, avec le général BEDOUIN ASCENT et la prometteuse APPACHE 61 en live. Et encore, on vous passe les détails de la double prestation de notre B!@ atomique, échafaudant d'improbables châteaux rythmiques (schematic, quand tu nous tiens...) en ouverture pour clore la soirée sur de brûlants breakbeats, entre Babalon et Raczynski. Rendez-vous le 1er avril, même endroit, même heure (sans Joke !).

Du côté des amis de KÉROSÈNE, le deuil des Tontons Flingueurs (l'excellent et regretté Caf 'Conc' des bords du canal St Martin) est enfin consommé et les mordus de noise alignent les soirées à l'Antipode (salle associative de Cleunay - Rennes ouest) au Jardin Moderne ou à L'E-Street Pub dans le centre.

On retiendra notamment la mémorable soirée "ultra" autour des légendaires NEUROSIIS avec entre autres les ricains BOTCH et les suisses KNUT en très grande forme, le 7 novembre, et le show déjanté de Melt Banana soutenu en warm up par les virulents coups de butoir des ROTATOR KIDS, le 18 novembre.

L'année 2000 ne semble pas pour autant prête à faire silence puisque le mois de février a vu coup sur coup la venue de deux groupes néerlandais mythiques : The Ex, puis De Kift. Et l'on se dit que c'est un long défilé de l'avant garde occidentale qui se prépare sur Rennes. Enfin !

Toujours à Rennes, le 13 novembre, le Collectif du Jardin Moderne et l'ami CYBORG accueillent PIERRE BASTIEN, en marge de ses prestations devant l'intelligentsia locale au théâtre des la Parcheminerie. Autre lieu et surtout autre public, avide de découverte en matière de musique iconoclaste.

En introduction à cette belle échappée sur fond de mouvement perpétuel, les deux formations de THIRD POLE et ENHICAM ont semble t-il décidé de ne pas faire de la simple figuration. THIRD POLE, d'abord, effectuaient ici son premier concert à Rennes après un chouette essai du côté d'Hennebont en juin. Thomas tentant avec courage de dompter d'inraisemblables patterns de drumbox et sa sœur Hélène (dont la prestance semble en avoir troublé plus d'un) au chant ou à la basse ont su ce soir-là affirmer leur son et leur écriture, en finalement très peu de temps. Musique concassée et empreinte de hardcore digital, langueur et longueur jamais indigeste, vocaux envoutés et groove d'acrobate : le duo sort à peine de son cocon, fragile et confus, mais cette courte apparition nous donne à penser qu'il ne va pas tarder à déployer ses ailes. N'hésitons donc pas un seul instant et avançons - nous pour dire que THIRD POLE est le projet breton à suivre en 2000. A quand une démo, rien qu'une démo ! ?

ENHICAM était donc l'autre agréable surprise de la soirée - du moins pour ceux qui n'avaient pas décidé de faire la fine bouche. Ce quatuor, auteur d'un récent CD sur le nantais Priskosnovénie, s'est ainsi ingénié à fondre chacune de ses parties - cuivre, machines (évidemment), guitare préparée - en une remarquable poésie sonore, la confrontant dans un second temps à quelques vocaux complètement dada. Ce cocktail à la fois drolatique et décalé - avec par exemple une lecture de "japonaiseries" très expressive sur un fond paradoxalement très tempéré - s'avère fort séduisant et incite à la découverte d'un projet qu'on imagine plein de ressources. On pense un peu à Fennesz ou Plotkin en se laissant porter par les vibrations issues autant du corps que des cordes de la guitare et l'on oscille avec plaisir au gré des compositions dont on ne sait où elles s'égarent. Un vrai bon moment qu'on ne demande qu'à partager à nouveau. Nombreux sont certainement ceux qui découvraient l'univers de PIERRE BASTIEN ce soir-là. Aussi ce dernier a-t-il probablement conquis plus d'une âme, tranquillement assis entre son pick up hoqueteur, son synthé de barbarie - un clavier à la tonalité intimiste sur lequel viennent se greffer des cylindres judicieusement crénelés pour, à chaque morceau, répéter de délicates mélodies bouclées - et son merveilleux meccanum - un assemblage ludique et amplifié - tandis qu'il distillait de subtiles volutes dans quelques cuivres à piston. Chaque élément ayant son propre cycle, sa propre période, son interférence avec

L'ULTIME ATOME Party Ganze Nacht L'ULTIME ATOME

le reste du dispositif introduit, lors d'une apparition ou d'un retrait, une nouvelle phase rythmique imposant – en douceur – sa logique aux spectateurs. Cliquetis d'horlogerie sans aiguille, engrenages ne s'emboitant que pour du bruit, craquements, frissons, bribes de sillons s'extrayant par à-coup de la chair vinylique. Et toujours ces quelques notes répétées incessamment, touchant le cœur des choses un peu plus profondément à chaque tour : construisant ses structures avec la beauté du hasard comme valeur guide, laissant l'équilibre s'installer avec le temps, BASTIEN semble porté, de manière presque confortable par cet état quasi-statique, pour y insuffler ensuite une infinie souplesse et la communiquer à l'assistance. Tout à la fois charmeur d'automate et pourvoyeur de rêveries mécaniques, il nous faisait partager, ce 13 novembre 99, un vrai moment d'exception, de ceux vécus les yeux fermés et la souris aux lèvres. De quoi être proprement soufflé, en fait.

Les TRANSMUSICALES 99, il faut bien avouer qu'on en a rien vu, hormis peut-être quelques patterns très cosy d'un LUKE VIBERT qu'on préfère entendre derrière des platines qu'avec un guitariste obsédé par les slides hawaïens. Voilà. Plutôt incomplet comme compte-rendu, nous en convenons. Pour conforter ce parti-pris clairement j'm'enfoutiste, contentons nous de revenir sur les deux vrais temps forts de notre premier week-end de décembre. D'abord la soirée « electronic but stupid » du jeudi 2, au MATUVU (Bas des Lices), dispensée par un team atomique bien péchu, accompagné par les amis nantais DJ LOVE et MC BASS. Un peu de monde et de l'ambiance ce soir-là, malgré l'apparente froideur d'un electro sound décidément sans réelle prise sur un public français dont on ne dira rien pour rester correct. A défaut de fric pour inviter tous les anglais et italiens barrés à venir en live dans nos apparts, nous nous sommes une fois encore évertué à mixer leur musique en les confrontant à quelques oldies indispensables, abusant surtout des ritournelles les plus débiles du circuit et breakant les beats jusqu'à ne plus pouvoir en recoller les morceaux. Bref, de Visage à New Order, de Potuznik à Like A Tim, Aphex ou Console, tous nos potes étaient là, parole !

Autre vrai bon moment, plus fédérateur mais ne figurant pas pour autant dans le programme des festivités, le rendez-vous annuel de la piraterie technoïde se tenait, une fois encore, dans les fantastiques friches industrielles de la route de Lorient. Ne cachons pas le plaisir que nous avons eu à nous replonger dans ce bon vieux foutoir, retrouvant presque instantanément nos marques comme nos aspirations. D'abord, il y a un simple constat, faisant remonter quelque confuse excitation du fond de nos carcasses de ravers en cessation progressive d'activité : 8 000, peut-être 10 000 personnes investissant chaque recoin d'une véritable zone de non droit, temporairement autonome – selon l'expression consacrée mais bien tangible ce soir-là. Cette impression, ensuite, d'un déplacement de la fête du In vers le Off, comme si les Transmusicales et leur déballage de VIP's défoncés au champagne tiède n'intéressaient soudain plus personne (impression doublée d'un sombre autant que regrettable mépris pour les 7 000 ou 8 000 danseurs se trémoussant au Liberté au même moment) ; comme si cette envahissante gadoue, ces murs branlants et ces poutrelles rouillées constituaient le seul décor qui vaille pour que se produise en nous l'indicible sensation de toucher une nouvelle fois au cœur de l'« utopie » techno (pour reprendre l'expression de J.P. Renault). Mais qu'est ce qui, au fond, a changé depuis notre dernière tournée encapuchée il y a déjà deux ans ? Réputées marginales et décriées par une société condamnant tout ce qui échappe à l'industrialisation des loisirs – en l'occurrence, le bruit, les drogues – ces manifestations semblent aujourd'hui faire l'objet d'un consensus maintes fois réitéré, des premiers technivals printaniers aux free-gorifiques hangars rennais. Ici, chacun vient finir un long week end de fête, pour danser autour d'une demi-douzaine de sons tous plus volumineux les uns que les autres, comme pour boire une bière et faire tourner un joint en se chauffant les fesses près de quelques braseros bien réconfortants. Et si l'on retrouve les habitudes meutes de chiens et leurs propriétaires édentés, sans oublier les régiments de jeunes ravers pour qui "poser du son" relève du sacerdoce, on peut désormais aussi bien tomber sur un collègue de boulot, le

voisin de palier avec son air (qu'on pensait) ringard ou des groupes d'étudiants bon teint venus s'encanailler à pas cher. La free party se substitue alors à la fête populaire l'espace d'une nuit : au rythme où s'organise cette démocratisation du bruit, on se prend déjà à imaginer les familles en promenade digestive, avec vieux et poucettes, déambulant dans cette cours des miracles improvisées.

La free party deviendrait-elle respectable ? Effectivement, tandis que les fêtes "conventionnelles" se sont progressivement installées dans le confort d'un "son et lumières" routinier, l'économie on-ne-peut-plus parallèle développée par ces réseaux ultra-dynamiques a peu permis l'accès à un arsenal technique – débauche de lights, déluge de vidéo et écrans géants, lasers, mixes non stop de diapos – digne des gros événements du calendrier techno. Dès lors, il n'est plus vraiment besoin de s'attacher à suivre tel ou tel développement sonore, en quête d'une transcendance par le bruit et/ou la répétition, pour passer un moment extra-ordinaire. Il suffit juste de se laisser aller au gré des mouvements et humeurs, passant de divagations à en perdre son chemin à des coups de speed soudains, enjambant des amas incertains ici, se hissant au sommet des hangars ou, là, évitant de peu d'imprévisibles fractures dans lesquels s'engouffrent plus d'un malchanceux (heureusement que les conditions de sécurités ne sont jamais au rendez-vous, histoire de garder une spécificité "hardcore", se manifestant par un certain goût du risque...). Les verrières brisées, dispersant chaque faisceau de lumière, offrent un spectacle de tous les instants ; même la voûte céleste semble prendre part à cette féerie post industrielle, avec ballet d'ombre et reflets lunaires sur d'immenses terrains vagues en bordure du site. Ne se lassant pas d'arpenter les ruines vrombissantes, porté par la clameur vaguement binaire s'échappant de chaque béance ou fissure, on ouvre grand l'esprit pour approcher une beauté sans pareil, persuadé de pouvoir partager son appréhension avec le commun des mortels. Une douce illusion dont on revient bien vite, hélas...

Mais tandis que notre parcours semble marqué par une prise de recul par rapport à la réalité sonore, le lecteur s'impatiente en attendant sans doute qu'on en vienne au concret, au sujet qui fâche : la zique.

Si actuellement la free party vaut surtout par le brouhaha né de la synergie des systems déroulant leur tapis de beats métronomiques, il faut néanmoins reconnaître une amélioration par rapport à ce qui nous était donné à écouter il y a quelques années (voir nos queulantes passées à ce sujet). Une techno globalement adoucie et un tempo ralenti, cherchant plus volontiers du côté du hardbeat cher à l'ami Kraft (évidemment sur le pont ce soir-là), quelques bribes speedées ça et là malgré tout, un peu de D+B incompréhensiblement rapide et pas une once d'acidcore : voilà le paysage free en 99, finalement assez calme et donnant par moment l'impression d'une modération presque "naturelle".

On ne sera malheureusement pas surpris de l'absence sur les différentes platines de tout ce qui ressemble de près ou de loin aux expérimentations des parigots – barjots (HANGARS LIQUIDES, BAD MING TUNES, CAVAGE ou DKP) pourtant fervents défenseurs de la cause free. Pas beaucoup plus d'électro ou de ses sulfureux dérivés, des SOMATICS à l'APHEX en passant par les aliens de la planète Rome. Rien de chez CHROME, PRAXIS ou AMBUSH, ou à une heure si tardive que ça ne vaut honnêtement pas le coup d'en parler. Toujours arc-boutés sur leurs quatre pulsations par mesure, les artisans du bruit semblent refuser la rupture, comme une peur du vide. Puisque l'uniformisation paraît proportionnelle au nombre de DJ's sur la corde à linge, plus généralement au nombre de sons installés sur un même lieu, on a presque envie d'abandonner tout espoir de voir voler en éclat les règles imposées par l'esprit de clan régnant dans l'ombre derrière la liberté comme étendard...

Anyway, L'ULTIME ATOME n'existant que par son acharnement à croire au changement, ces lignes sont écrites pour faire avancer la réflexion. Partant du principe que l'univers free n'est aucunement à considérer comme un No Mind's Land, il y a lieu d'imaginer son évolution et pourquoi pas son détournement- musicalement s'entend, autour de la réactivation d'une violence perdue et de l'expression d'une véritable asymétrie rythmique. Des DJ's, live acts et labels ont déjà commencé à fractionner les séquences et à explorer les infinies possibilités du bruit : il faut donc qu'il puissent s'exprimer avant que la free ne s'use définitivement. Pourquoi s'emmerder à attendre quelque chose de tout ça ? Tout simplement parce qu'on ne

L'ULTIME ATOME

talent de son auteur. Sur des trames rythmiques lentes et volontairement assourdies, comme altérées, empêchées ; viennent se greffer des embryons mélodiques aux doux parfums pop ("Ast"), voire dub ("Lo-mura" : un parfum dub, lointain j'en conviens, mais dub.)

Comme dans les meilleures productions minimalistes, chez Group-gris, le Plus naît du très peu. C'est zieuter dans un microscope pour y voir l'univers en son entier, en somme. L'expérimentation, le bidouillage poussés se font ici toujours asservir par un sens mélodique rare. Ici l'on aime le bruit ; on y fait attention, on s'applique à son traitement ; mais on le peaufine, le cajole, le maltraite pour l'amener quelque part. Le bruit, pas bégueule, content de ses vacances à l'oeil au vu de la joliesse de sa villégiature de destination, rend la pareille au tour operator et se fait docile. Au final, une perle. "Ast" est un hymne, sur ma planète. Group-gris sera suivi de très près par les agents secrets de l'Atome, on vous le garantit. Que vos ouies en fassent de même.

JAKE MANDELL – "Lawnsower o.p" (Pitchcadet)

Jake Mandell, un autre de ces jeunes nerds de la "seconde génération" de l'électronica ? De ceux qui biberonnent à Aphex Twin et Autechre depuis, en gros, toujours. Ils commencent à pulluler, les bougres, depuis l'avènement vinylique de Schematic et l'omniprésence des jeunes labels Pitchcadet et Isophlux sur le net.

Jake Mandell, pour sa part, s'est d'abord fait remarquer sur les compilations de Worm Interface. Celles-ci, par trop psychédéliques, constituaient un environnement un peu... chargé. Les percussions ont un premier abord un peu sec : rapidement elles virevoltent assez pour nous prouver le contraire. Jamais, cependant, elles ne s'embrouillent telles celles de Autechre. Leurs tendances frénétiques sont, ouf, soutenues par une inventivité mélodique de chaque instant. A certains instants on croit même avoir dégotté un "alter écho" des "baroques, mais sans excès" Push button Objects... seuls quelques breaks, certes inventifs, mais un tantinet intempestifs, viennent tempérer ces louanges. Il n'en reste pas moins que le sympathique Jake Mandell s'installe peinard sur le trône - un trône immense, cela dit, un vrai stade, tant on y a mis de monde - de nos révélations electronica de l'année.



Quant à l'an 2000, tel qu'il s'annonce, je me pourvois bien de quelques paires d'oreilles supplémentaires.

Mister Opliss

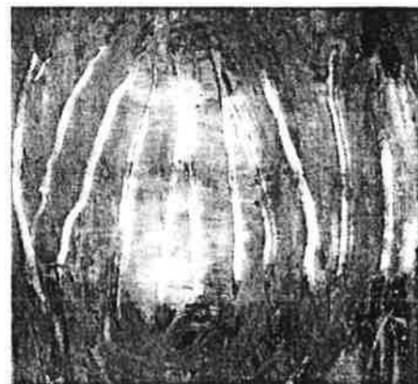
KAMMERFLIMMER KOLLEKTIEF – « Mäander » - (Payola)

Kammerflimmer Kollektief, c'est un seul type : Thomas Weber. De n'être ainsi composé que d'un membre (sic !) lui permet, a contrario de beaucoup trop de collectifs, de suivre son chemin

en restant concentré. Cette compilation de ses errements passés permet de faire le point.

(Et d'y accoler un "I")

De faire le point, donc, sur ce mode de fonctionnement usuel et très fréquent chez lui : De faire ainsi tourner, vrombir, swinguer, la trame percussive sur un mode hypnotique, jusqu'à ce que la place se fasse investir par un grésil électromagnétique. Celui-ci est en général tant et si bien manié, conduit, qu'il s'avère exemplaire de la polychromie potentielle du bruit. Étonnamment même, il ajoute un surcroît d'émotion à ces grooves mélancoliques.



KK se permet aussi de s'éloigner du principe fondateur – en lui-même générateur de tout sauf de monolithisme – pour arpenter des places neuves. Partout il y a richesse, grande richesse, mais ni épate ni bavardage oiseux : dans ce jazz-là, puisqu'il doit s'agir de jazz, l'accueil de la démonstration est soigneusement évité. Comme si l'usage de machines, en l'espace, humanisait un peu la chose.

C'est une constatation réjouissante que celle-là : partant du principe qu'une passade virtuose, émanant d'une machine, n'a nul besoin de fournir la preuve de cette virtuosité à qui que ce soit. De là, l'auteur peut aller droit à l'essentiel, au charbon, à la quête de l'émotion, plutôt que de se (et nous) perdre en circonvolutions lassantes, inutiles. Et l'émotion ici constamment jaillissante fait de cet album une sacrée réussite.

Celle de l'année ? À voir. Point.

(Quant au "I", c'est celui de mirifique).

LEILA – « Soda stream » - (XL)

À l'instar de son lp "carte de visite et p'tit vélo" (sur la pochette autant qu'à l'intérieur, le p'tit vélo) sorti en 1998 sur Rephlex ; ce nouvel ep de Leila joue la carte de la richesse . (gardant cachée sous son coude, la carte de la virtuosité). Polymorphe mais point pervers. Le généreux panorama joue des contrastes avec habileté et sans forcer. Au choix ici, un Parti blues ankylosant, une comptine pour enfants psychotiques, un éloge de l'élégie, une chouette soulsong qui part en vrille ("sea shells"). Enfin, pour clore, cette mélodie en demi-teinte, évoquant celles du S.A.W 2 de Aphex Twin, incrustée d'ondulations électromagnétiques très Chain Reaction, où tout s'assemble magiquement et tient on ne sait comment. Ce doit être la grâce...

Leila pratique une soul music inventive, luxuriante et pleine de sentiments : c'est en soi-même assez rare pour être signalé. La critique en son ensemble – nous y compris – attend avec impatience la reconnaissance du p'tit prodige au p'tit vélo. On ne cesse de se dire, à l'écoute de ce e.p., que ça ne saurait tarder, que c'est tant mieux, et que ce sera bien mérité.

L'ULTIME ATOME

LEXAUNCULPT – « Oh here's some noise » (Isophlux)

Comme il a déjà été dit, pour peu qu'on ait la langue mauvaise, Lexaunculpt (alias Alex Graham) peut aisément être passé pour un clone de Autechre. Ça n'en fera jamais qu'un de plus sur nos tablettes déjà bien encombrées... Mais Lexaunculpt a la très bon goût – à mon goût – de tremper ses synthés (enfin, ses deux samplers et son ordi, comme le précise son interview) dans un bain d'"Incunabula" (Autechre, 1994). Il a retenu du duo mancunien ses effluves les plus douces, heureuses. Si les six titres de ce maxi ont quelque peu "gagné en sécheresse" depuis le Orange 01 ("Double density" cf. newslater 10,5) ; si les grooves sont plus électro, plus rèches (moins shadoks, moins mollasons) ; le fil conducteur du travail d'Alex Graham reste le même, à savoir la quête de purité. Il y a là-dedans quelque chose d'un Bola plus modeste, plus précis.

Et puis, un aspect qui fait bien plaisir aux vieux québlos de mon espèce : Lexaunculpt, en voilà un qui n'a pas peur de mettre la nappe. Ah ça non. Il va même jusqu'à faire, pour de vrai, ronronner ses machines ("perraudi.ft.e"). Quant au piano évasif et langoureux de "Amburl", Beaumont Hannant ne l'aurait assurément pas renié. Drôle de bonhomme donc que ce Lexaunculpt, à l'image de sa "génération spontanée", qui bidouille tranquille, isolée, voire isolationniste, une musique aussi suave et généreuse.

En l'an 3000, vers là, la pop musique aura cette sorte de visage, sans doute, chacun bricolant ses propres tubes, libre de les offrir à d'autres. Un disque à vous donner envie de futur. L'air de rien. Surtout l'air de rien.

Mister Opliss

METAMATICS : "NeoOuija" (Hydrogen Dukebox)

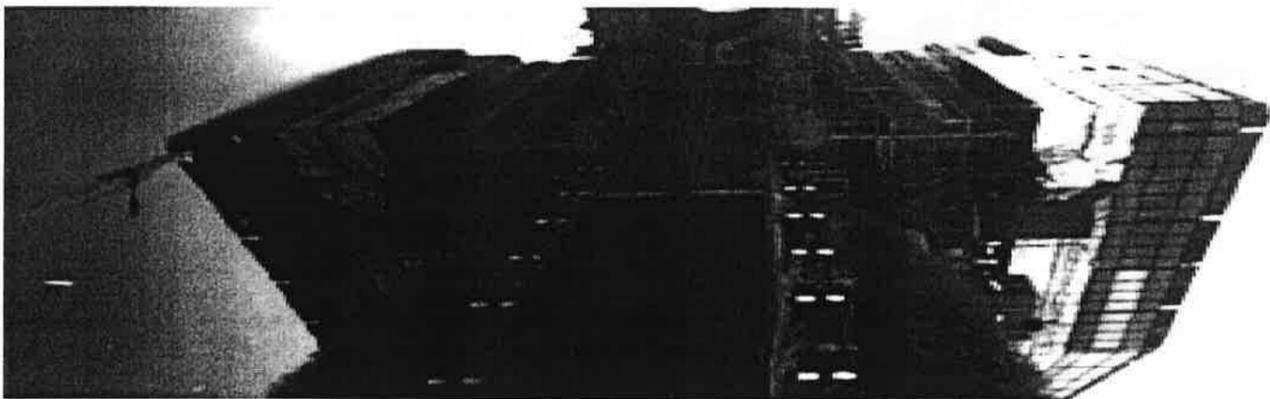
A première écoute, ce NeoOuija est un objet sonore vraiment défini, mais à l'identité électronique certaine.

Ça commence avec « NeoOuija » justement, et sans connaître le reste, on se dit : "tiens, de la jungle – c'est mélodieux, un peu d'audace rythmique" et puis c'est tout. Puis avec « Solange Jimenez » (égérie de Lee Anthony Norris, le créateur?), les choses se



gâtent. Ça repart dans la même veine (qui rappelle un certain Architect, niveau textures et structures rythmiques), et soudain un break nous tombe dessus au coin de la machine : vous savez, le genre de celles que nos parents utilisaient.

Pour une découverte digne de ce nom, l'écoute répétée s'avère nécessaire. La touche de funk du bonhomme n'est pas sans faire penser à Clatterbox (« Escher » « Escalator » ; « Beautiful Mutations »), mais ça conserve un sens de la mélodie plus développé, moins "cheap", qui peut nous conduire à Evening Star, l'essai ambient final, profondément zen.



En face A, "Mangagaku" balance entre le remue - ferraille typiquement hardcore et les éclats de castagne à la nipponne; le track ne prend jamais vraiment le temps de se reposer, chaque fois relancé de plus belle à coup de breakbeat en fer blanc ou carrément accéléré de 15 % sur sa seconde partie.

De l'autre, "Tête à queue" est finalement encore plus fondu. DKP semble vraiment s'épanouir dans cette sorte de bric à brac couinant, crissant et plutôt brailard, à en faire presque froid dans le dos. Hurllements malsains et plaisanteries lo-fi caracolent donc avec un air complice sur un tempo emballé, redoublé ça et là de coups de canon, le tout évoquant plus volontiers une loco débridée qui chercherait le déraillement à tout prix, que d'hypothétiques envolées automobiles dans le décor. Quoi qu'il en soit, le résultat est à la hauteur de nos espérances, quant à la déviance généralisée de ce 7": voilà un retour à l'normal effectué en beauté, et c'est avec un réel plaisir que nous décernons à DKP la camisole d'or 1999.

Notons qu'un nouveau 12" est dans les bacs depuis cet hiver. Encore de drôles de sorties de route en perspective...

Tue-Mouche

DOPPLEREFFEXT - "Gesammsundwerk"

(International Dj Gigolo)

"I wanna make love, to a mannequin... I wanna fuck her, I wanna suck her..." Ces paroles, joviales, résument bien l'état d'esprit qui baigne ce lp de Dopplereffekt : Du Kraftwerk actualisé, comme dépouillé de son innocence originelle. Un regard nostalgique, forcément modifié par la patine du temps, forcément perversi, (le rêve déjà impossible de n'être qu'une image se mélange au rêve encore plus impossible de baiser une image) sur une forme musicale tellement figée d'emblée que jamais vieillie depuis.

L'électro, figure de style, si funky et si froide, Dopplereffekt en sait les principes et les formes comme peu d'autres. Cet album compile les travaux amassés depuis quatre ans, permettant de se gargariser des somptueux "pornoactress" (I wanna be... a porno star) et "pornovision" (I like to watch... pornographic movies).

Impression forcément mélangée du cortex à l'écoute de ce disque : c'est si kitsch (seuls DMX Krew ou Elektroïds ont osé aller plus loin) ; c'est si pointilleux, tendu et glacial (Antony Rother trainerait volontiers ses guêtres dans le coin). Mais le cortex, c'est bien connu, n'a pas grand chose à y voir... aveuglé qu'il est par les stroboscopes.

P.S. Subtilement dérangeant notamment le morceau titre, ambient, qui vous laisse l'impression synesthésique d'avoir des maux de ventre dans la tête.

Mister Opliss

DRAHOMIRA SONG ORCHESTRA
"Strange Baltic Laboratoire"
(Pramen 007)

Déjà le second CD pour un projet au nom évidemment trompeur puisque cet orchestre n'est composé que de quelques bécanes qu'on devine bon marché, avec un certain Julien pour en "assurer la direction".

Autant l'annoncer d'entrée : si ce "Strange baltic laboratoire" s'écoute comme un plongeon en plein bazar bizarre, dominé par un amateurisme sans complexe, il reste pour moi l'un des grands disques de 99, loin devant bien des productions éminemment élaborées et des recherches tout à fait "abouties". L'étrange qui fait la nique à l'expérimental, en quelque sorte. Au sein du Drahomira Institut (sic), les travaux ne font appel à

aucune logique, ne poursuivent aucune démonstration, et seraient même du genre à saboter toute tentative de mise en lumière de leur raison d'être. autrement dit, il est peut-être vain de s'entêter à trouver un sens à ce disque tandis qu'il y a tout intérêt à le laisser agir, tantôt poétique, dérisoire et drôle, souvent excessif, toujours troublant.

A la manière d'un Cavage, jamais loin des plunderphonics des Stockhausen and Walkman et autres People like us, les machines de D.S.O sont en permanence sous perfusion télévisuelle, nourries des pires soap brésiliens, de jeux pour mémés ou d'obscures séries B des 60's. Chaque pièce sonore est alors imprégnée de paroles en l'air, dialogues d'une platitude infinie ou d'une naïveté qu'on devine surréaliste, scènes à suspense ("il s'arrête à nouveau" ou la tension monte jusqu'à dérailler) ou samples mâchés et digérés.

Certaines compositions refusent de dévoiler leur mystère ("Beautiful shirt" où le violon de Tamara Goukassova- déjà repérée sur scène avec Celluloid Mata ou James Plotkin- se fait lointain, quasi spectral ; "Come" et ses profonds méandres semblant tracer un parcours initiatique : Come with me, I want to show you something). D'autres se font franchement guillerettes ("A propos d'Olivia") ou presque tragiques ("Chaque fois que j'y pense" où quelque présentateur-parasite vient dénouer le drame par incrustation quasi subliminale).

Les morceaux évoluent au gré des superpositions, à la manière d'un mix ambient inspiré, qui se soucierait moins de l'homogénéité et du tempo que de l'émotion dégagee, n'hésitant pas à s'appuyer sur des boucles banales, soufflant un son tranquillement poussiéreux.

C'est avec une touchante imperfection que les séquences se balancent, se confondent tandis qu'elles se vidant de sens, comme mues par une belle mécanique de l'irrationnel. Cette alchimie de bric et de broc prouve, s'il le fallait encore, qu'étrange et confortable n'ont définitivement rien d'antinomique. Que faut-il de plus pour vous convaincre du bonheur, voire de la nécessité - en terme initiatique - qu'il y a à s'ouvrir devant ce qui vous échappe ?

S.Y.D.

FAULTLINE « Closer Colder »
(Lp Leaf Records)

Chill-out are really not dead ! pourrait-on se dire à l'écoute de ce délicieux nectar musical. Après deux maxis sur le label « Fused & bruised » l'an dernier, David Kosten sort son Lp chez Leaf qui décidément est omniprésent depuis quelques mois dans le défrichage des musiques électroniques. Les collisions soniques ont encore de beaux jours devant elles, surtout depuis qu'elles ont su se débarrasser de la lourde étiquette « intelligente » qui leur avait été donnée.

Nos fameuses collisions sonores sont donc à peu près aussi nombreuses ici que sur les autoroutes un week end de Pentecôte. David Kosten morcèle beaucoup d'instrumentation live du type xylophones, trompettes et cordes dans des assemblages rythmiques fracturés et parfois stridents. Le registre classique/moderne fonctionne à merveille, créant une atmosphère chaleureuse très intense qui se répand dans son environnement premier, des enceintes jusqu'au sofa. Ici et là, des samples viennent se greffer comme sur le titre « closer colder » où l'on peut entendre la voix de Dennis Hopper échappé du « Blue Velvet » de Lynch. Plus loin, des menaces de mort que David Kosten a reçu sur son répondeur, proférées par un chanteur non retenu pour le projet... Quand je vous dis que ce disque est chaleureux...

Sergent Electro

FLANGER : "Templates" - (Ntone)

Dans la pure tradition de la maintenant fameuse sous-division de Ninja Tune, voici un album rempli d'un fraîche liberté qui fait plaisir à ouïr. Projet spontané de Burnt Friedman (déjà repéré sur le label) et Atom Heart (qui a collaboré, entre autres, avec Bill Laswell ou Pete Namlook), les créations ici présentes brassent allègrement acoustique, électrique et électronique avec le salvateur ainsi que sain souci de ne pas s'embarrasser de distinctions. Rien n'est à classer, pas même les structures puisque le répétitif n'est pas à l'ordre du jour.

Très jazz, le truc ne l'est pas seulement dans les sonorités mais aussi dans l'esprit. C'est donc le free jazz qui est ici à l'honneur, du genre à classer aux côtés de "Music Has Rotted One Note" de Squarepusher, car eux aussi repoussent les coins (de l'air, que diantre!). Les gribouillis électroniques sont légions, probablement déroutants pour l'oreille non avertie, mais plus que pertinents dans la démarche du duo (qui, pour l'anecdote, s'est rencontré en Australie avant d'aller enregistrer au Chili, pour sortir sur un label anglais...). Full On Scientist pousse le bouchon encore plus loin en dérivant progressivement vers les lointains échos du Dub.

Pour conclure, trois mots suffiront: une belle réussite!

Sand-Witch



FLASH DIDACT - « A long playing unbreakable microgroove » - (Audioview 8)

Le trip-hop c'est un mot rigolo : en effet, voilà un dénominateur que tout le monde trimballe et multisauce depuis quasiment une décennie, sans que cette polysémie gêne qui que ce soit. Comme, un peu, la nique ultime, en somme, à l'étiquetage musical ; l'étiquette fourre-tout qui ne désigne que du flou, narguant de là la notion même d'étiquette.

Ainsi, cet e.p de Flash didact, si l'on prend les choses sous un certain angle, pourrait servir d'exemple à une définition en ordre du genre. Il y a des basses charbonneuses - qui retroussent leurs manches et s'en vont au charbon - ; au gré des errances de cette trame hip-hop viennent déambuler des bribes mélodiques porteuses. Porteuses de germes plus que d'espoir, certes. Des toiles sonores qui n'auraient pas déparé en support des dérives urbaines de Forrest Whitaker (dans "Ghost dog"). C'est donc du trip-hop que ce e.p de Flash Didact. Du trip-hop tel que mes oreilles le voient et que mes yeux le sentent, en ce matin d'hiver précoce.

Mister Opliss

GROUP-GRIS - « Ast, lo-mura, trié »
(Démo)

Ce maxi cd de ce projet sonore français émanant du guitariste Orion Bouvier ne dure que 12'53". Mais il dit l'essentiel, en ces quelques minutes, du

peut s'empêcher de rêver à la dispersion et à la mutation sans cesse renouvelée de ces laboratoires éphémères, échappant à tout contrôle, glissant sur les tentatives de récupérations et œuvrant sonorement au réveil des nouvelles générations, alors qu'il frisent actuellement l'abrutissement massif, au même titre que l'entertainment, néo libéral. Parce que, malgré la filiosité créative de ses acteurs et l'apparente désorganisation d'un mouvement sans philosophie, la free party est un outil potentiel de subversion qui doit prendre part à la résistance dans ce qu'on doit bien appeler la guerre économique. Parce qu'il est idiot de militer aujourd'hui pour le droit à la fête et pour l'autonomie par rapport à la législation en vigueur et au circuit des lieux conventionnés avec tourneurs et directeurs artistiques, si cela n'est pas transposé dans le cadre général d'une prise de position face aux pleins-pouvoirs des industriels de la culture. Il y a nécessité d'une remobilisation de tous ceux qui suivent des chemins de traverse et évolue dans les diverses formes de contre-culture. Le temps où l'on se contentait de tout oublier dans le bruit et la danse est révolu et il s'agit bel et bien de vivre ses idées avec cohérence plutôt que de simplement jouer les anarcho du samedi soir, crachant du tatapoum à la queue des flics pour se laisser ruiner la matière grise par la société de consommation le reste de la semaine, de soirées TV en bouffe au Mc Do.

La free party s'inscrit dans une utopie plus belle qu'il n'y paraît, avec des objectifs plus ambitieux que les raccords entre groupe électrogène et amplificateurs. Faire renaître cette manifestation autour d'un vrai engagement politique d'un côté, et une vraie subversion sonore de l'autre: voilà le défi à mener (les bonnes résolutions?) pour l'année à venir!

Nocturnes Nantaises

On avait, au premier trimestre 99, eu de très bons échos des débuts des soirées "Electronic Freaks" à Nantes. Les deux éditions de la rentrée, les 27 octobre et 25 novembre confirment sans nul doute cette bonne réputation. Le projet est simple et excellent: investir, une fois par mois en milieu de semaine la Floride, un club des faubourgs, un peu ripou il faut bien le dire, pour en faire la place la plus chaude de l'ouest, durant six bonnes heures de musique "avant-gardiste mais populaire" (selon la propre expression des organisateurs, Phagz, Bass, Love, Sabrina K et Torquemada). Ayant eu la chance de participer au lancement de la saison 99 / 00 en octobre, l'Ultime Atome dj squad peut témoigner de l'excellent état d'esprit de l'ensemble des participants. Avec un paif à 20 balles, on retrouve les curieux comme les habitués d'un lieu qu'on devine tranquillement interlope, les étudiants arty venus esquisser un ou deux pas de breakdance - et plus si affinité - et tout un tas de "nouveaux précaires toujours branchés" (pour reprendre le journaliste Patrick Williams) n'ayant pas grand chose d'autre à faire que de mouiller leur chemise jusqu'au bout de la nuit. Sur cette base tout à fait hétérogène se développe une alchimie doublée bien vite d'une allégresse générale qui autorisent alors la diffusion d'un florilège ininterrompu de dance music éclectique et échevelée. Le pari est réussi puisque le son estampillé "Electronic Freaks" semble, à l'instar des rave party, fédérer au delà des différences sociales, tout en revêtant des formes jusqu'ici réputées élitistes, voire inhospitalières. Un bon gros fuck à tous les préjugés, donc et qui plus est, des fêtes comme on en voit peu.

Exit le Floride, pourtant, puisque la petite équipe a de la suite dans les idées, lorgnant du côté du Lieu Unique en ce début d'année 2000. La version grand format des "Electronic Freaks" est normalement programmée pour le premier trimestre. Mais on peut s'attendre à ce qu'elle doive abandonner la moitié "populaire" de son concept. Inversant le rapport prix d'entrée (cette fois plus élevé) / consommation (plus abordable), ces soirées se priveront en effet peut-être des plus maigres budgets comme des curieux - lâcher 50 balles relève déjà plus de l'acte motivé que du petit tour improvisé, "pour voir" - et laisseront de côté la faune atypique et colorée qui en faisait jusque là le charme. Il faudra aussi compter sans une partie de la jeunesse, complètement coupée du circuit culturel public, dont le Lieu Unique est la nouvelle vitrine à Nantes. Le risque est donc grand de ne voir se dépenser sur la piste que la "middle class", habituée des événements confidentiels, loin du bouillonnant bain social dans laquelle venait d'être plongée avec succès l'avant-



garde électronique. En souhaitant que le futur nous donnera tort! Néanmoins, ce projet mérite de grands encouragements et soutien, d'une part pour toutes les raisons festives précédemment évoquées, d'autre part parce qu'il devenu rare de voir des organisateurs se risquer à défendre et promouvoir des musiques à ce point inexistantes sur le plan médiatique. Autant dire que la motivation de cette petite troupe nantaise nous est précieuse. Espérons alors que la sauce prendra dans ce nouveau cadre et que le public saura suivre sans filiosité les déliants cheminement sonores proposés, se comportant, comme il se devrait, en bon vieil "Electronic Freak". De notre côté, nous ne manquerons pas de nous faire l'écho des dates à venir.

Dernière nouvelles du Lieu Unique avant le très attendu festival Oblique Lu Nights dont nous vous parlerons dans une news-later à venir : le bar semble s'animer au son des galettes les plus fresh du moment, mixées par une pléiade de dj's parmi les plus en vue, au moins au sein du team atomique (Nikollaps, Torquemada, C. Taupin d'Octopus, People Like Us, les autrichiens de Sabotage...). Et, pour compléter ce tableau plus que prometteur, rappelons la désormais hebdomadaire résidence du Cyborg Shop, le vendredi de 16 à 22 heures. Avec ça, on ne veut entendre aucun nantais se plaindre, c'est clair. Conclusion partielle : il faut maintenant démocratiser Le Lieu Unique.

FIN DE SIECLE, OU PRESQUE...

...parce qu'au bout du compte il va falloir attendre le 31 Déc. 2000 pour fêter ce siècle qui, au passage n'en finit pas de finir, et attendre le prochain festival nantais pour ne pas

rester sur une note un peu amère (sauf le savoureux "qui-pique" du bar). Alors ce réveillon ne restera pas dans les mémoires de ceux et celles qui se sont déplacés, alléchés par les réjouissances du programme, et qui avaient peut-être fait le déplacement l'an passé pour le FIN DE SIECLE NEW YORK. On se souvient encore des bonnes surprises musicales, des installations à l'hôtel de la Duchesse Anne, des illuminations cours St Pierre...qui ont offert aux nombreux badauds l'un des plus beaux festivals du moment. Tout ça pour dire qu'il nous a semblé que le CRDC, organisateur des festivités n'a pas su cette année faire aussi bien.

Résumé: une fois l'euphorie de la file d'attente passée (la file se portait courte cet hiver), nous découvrons une usine LU élégamment restaurée pour la circonstance. Propreté, efficacité, ou presque...parce que, et il ne s'agissait pas ici d'un rassemblement illégal dans un entrepôt, le CRDC avait tout simplement omis de faire installer une sonorisation correcte. Les live qui se sont succédés, avec une bonne coupure entre chaque, dans la cour et l'atelier ressemblaient plus à des annonces d'arrivée de TGV dans un hall de gare...ou d'aéroport puisque la prestation de CONCORDE + (G.Potuznik) s'est transformée en démonstration d'ouverture de gilet de sauvetage.

D'autres "détails" ont attiré notre esprit méditant; le spectacle de la chorégraphe BIANCA LI et ses nymphes voltigeuses nous a de prime abord intrigués, puis vite lassés quand la troupe se produisait durant 3 jours, à raison de 3

représentations par jour...

Outre les installations plutôt réussies d'artistes plasticiens, vous pouviez à l'étage jouer au ping pong géant sonorisé par TIME'S UP et STAALPLAAT dont on attendait par ailleurs une performance sonore plus passionnante. Pour les chanceux (rares en cette saison), le salon, toujours à l'étage, ouvrait ses portes aux sublimes lives de SCANNER, PHAGZ (que l'on a eu la chance d'écouter) qui méritaient un auditoire un peu plus conséquent que 80 personnes affalées sur des sofas. Il aurait été plus judicieux d'inviter un public non initié à ces sons étranges au lieu d'investir dans de ridicules pouffes gonflables.

Côté bons souvenirs, on retiendra surtout l'intrigant PIERRICK SORIN et ses manipulations de matières, projetées dans un aquarium de plusieurs mètres de long, et immortalisées sur les 7 écrans. Sorte de Mr BEAN, l'artiste se met également en scène de façon grotesque et jubilatoire que le duo MAN accompagne volontiers au cours de ses aventures avec des nains de jardin.

En guise de conclusion, et pour espérer que le CRDC se remettra à niveau, je cite SORIN qui déclarait dans le programme: "artistiquement parlant, c'est complètement bidon, mais que veux-tu?...falloit bien trouver un truc pour meubler ce putain d'espace..."

"Bruyante techno: réflexion sur le son de la free party" est un passionnant essai de musicologue Emmanuel Grynszpan, publié aux éditions MELANIE SETEUN en 1999.

Il constitue une judicieuse introduction à l'univers marginal de cette souche résistante de l'utopie Rave, à l'appréhension "objective" du bruit et à la compréhension de l'étrange et fascinante techno dite "hardcore".

Synthétique et relativement clair, il permet, de plus, d'avoir l'éclairage sémantique de la musicologie et replace le sujet dans son contexte, sociologique notamment. Des idées reçues sont balayées, des questions posées et des pistes offertes à notre réflexion.

Ayant dévoré ces pages avec entrain, il était tentant pour nous d'en savoir plus: le cadre universitaire dans lequel Grynszpan évolue, mais aussi de plus amples informations pour mieux cerner le phénomène d'attraction vers le bruit, et surtout son avis sur pas mal de sujets "polémiques", comme l'uniformisation du son de la free party, par exemple.

Il a donc accepté de nous répondre très rapidement, mais nombreuses sont ses réponses "réservées". Sa thèse étant sur les rails, on comprend son peu d'empressement à développer certaines de ses idées clés dans nos colonnes! Espérons en tout cas que la lecture de cet entretien vous donnera envie de vous intéresser de plus près à son travail.



Le parcours du musicologue vers le bruit et la techno

As tu opté pour des études en musicologie dans le but de comprendre et de décrypter le bruit dans la musique ou ces questionnements sont-ils venus par la suite?

C'est venu par la suite, de toute façon je ne veux pas travailler sur des sujets hyper rabâchés comme les grands compositeurs ou des problématiques axées sur la musique savante, sujets qui reviennent dans 95 % des recherches musicologiques.

Comment ont été accueillis tes premiers projets de travaux sur le bruit au sein de la "sphère musicologique"?

Avec condescendance. La plupart n'en voit pas l'intérêt, les autres simulent une admiration pour un sujet, la techno, qu'ils méprisent. Seul un très petit nombre de musicologues perçoivent (on les compte sur les doigts d'une seule main...) l'apport des nouvelles musiques électroniques, et sont sincèrement intéressés par ces travaux. J'ai un ami musicologue (Guillaume Kosmicki) qui travaille également sur la techno. À priori, un musicologue travaille sur une musique qu'il aime, et se désintéresse du reste.

Depuis quand la musicologie reconnaît-elle le bruit comme partie intégrante de la sphère esthétique?

Depuis... peu de temps et pas le quart des musicologues en tout cas. Il faut savoir que la musicologie est très tournée vers le passé, que seul un 10ème au plus travaille sur le XXème siècle. La musicologie française est très cloisonnée entre les partisans des diverses esthétiques, les formalistes, les baroqueux, les spécialistes de la musique médiévale, les post-sériels, les marxistes (!), bref, plein de « tribus » qui se gênent mutuellement. Il n'y a pas UNE musicologie, et le bruit fait encore figure d'antithèse de la musique.

N'y a-t-il pas eu dans l'histoire de la musicologie, le rejet de certains travaux mettant en valeur le bruit (connaîs-tu par exemple le cas VIVENZA)?

VIVENZA ne fraye pas avec l'Université que je sache. C'est un drôle d'oiseau à vrai dire. Sa musique est intéressante, mais... peu variée. En tant que théoricien du bruit, ses recherches sont plus que marquées par ses engagements extra-musicaux... VIVENZA se proclame unique héritier du mouvement futuriste italien (dont le bruitisme fut le pendant "musical"), y compris dans ses dérives fascistes, qu'il ne manque pas d'exalter. C'est un personnage curieux qui parle de lui-même à la 3ème personne. Il n'a de cesse de rabaisser les courants musicaux actuels (indus, noise, etc.) qu'il assimile à du fétichisme gadgétisé, voir dégénéré. J'aimerais bien savoir ce qu'il pense de la techno. À mon avis pas du bien. La musicologie ne rejette pas ses travaux, elle en ignore totalement l'existence.

Comment la musicologie a-t-elle reçu et accepté les évolutions vers la musique atonale, la musique concrète, les minimalistes, les répétitifs, etc...quelles sont les "nouvelles approches" les plus dures à faire passer, celles qui portent à controverse encore aujourd'hui?

La techno sans aucun doute est ce qui passe le plus mal ! Je ne cesse d'entendre la techno qualifiée de "Nintendo", de "musique fasciste", de "rejet de la pensée", "musique pour petits-bourgeois écervelés", "retour de la barbarie", de "soupe populaire inconsistante", "non-musique", etc. Dans leur grande majorité, les musicologues ne comprennent rien et ne sont pas curieux. La musique doit être quelque chose de sérieux qu'on écoute religieusement assis dans un fauteuil. Les musicologues sont paradoxalement sourds.

La musique concrète d'un côté, les répétitifs de l'autre ont-ils facilité l'acceptation et la reconnaissance de la techno bruyante comme un sujet d'étude à part entière?

Oui, dans la mesure où ils ont confronté nos oreilles à des sons inouïs, jamais entendus auparavant. Mais la musique concrète est une musique savante qui a problématisé tous ses développements, s'est appuyée sur un pesant corpus théorique (le traité des objets musicaux de SCHAEFFER), a fui un académisme (celui de l'harmonie et du contrepoint) pour en fonder immédiatement un autre (le solfège concret). Plus tard, la musique électroacoustique s'est voulue réification de la pensée du compositeur. Cette esthétique est largement antinomique avec la techno. Les compositeurs de musique électroacoustique ont un point commun : ils détestent la répétition. Les répétitifs composent une musique savante également correspondant à des combinaisons d'écriture complexes. La pulsation en est absente, ce n'est pas une musique qui parle au corps. La répétition est sous tendue par un principe formel de dépassement de la répétition contrairement à la techno. Le rapport entre ces deux musiques n'est que très superficiel.

Jazz, Rock, musique industrielle, techno, etc.: quelles difficultés d'appréhension, quelles barrières, quelle problématique particulière, inédite, pose la techno par rapport aux grandes tendances musicales populaires qui ont été jusqu'à présent étudiées?

Il n'y a plus de langage, plus de geste instrumental, plus de spectacle au sens d'un concert, plus de support commercial correspondant, plus de figure d'artiste détaché de la foule. La machine, l'électronique, la perception corporelle du son, les états de conscience modifiés, le bruit, prennent une position déterminante. La musique est confondue avec une fête et cette dernière a tendance à induire des comportements inacceptables selon les lois actuelles. La rupture avec le passé est maximale.

Le musicologue est aussi un auditeur avec ses goûts, ses choix... En ce qui concerne le phénomène des free parties, ton travail est empreint d'une subjectivité d'auditeur. Ne risque-t-il pas de tronquer le travail d'analyse, avec le recul que cela semble pourtant nécessiter ? Penses-tu qu'il puisse y avoir une manière objective d'évoquer un courant musical quel qu'il soit ?

La musicologie n'est pas une science exacte. Mon rôle n'est pas de décrire froidement un objet esthétique, il semblerait que ce soit par ailleurs un projet vain. Mieux vaut que le lecteur soit conscient de ma position en tant qu'analyste/amateur, et qu'il en tienne compte pour réinterpréter mon travail. J'essaie

le premier track par exemple: "j' te fais des gros boums direction ta choune". Dans la lignée Gogol Premier- Costes via quelques bons vieux policiers moustachus, ce digidigi boum mix fait la part belle au texte "profondément" engagé (facile la jokel) ainsi qu'au hip hop roots, celui qu'on fait dans sa cuisine avec la bouche et les mains. Et pour assurer les vocaux - collés sans queue ni tête - on tient là un chœur de cailles bien assaisonnées, et véritablement à point pour un internement immédiat. Impressionnant!

Moins allumé mais quand même pas très net, "in disso veritas" se tonille et s'effiloche sur un gimmick joliment enêtant et savamment mis en mouvement. Trop court hélas.

Enfin, la palme du paranormal revient à "Work in a Wild side" et son soundscape façon ambient - spaghetti, mélange improbable de nappes toxiques à la Cytochrome C, de vocaux arabisants et morriconneries complètement voilées, véritables mirages dans ce désert rationnel. Ce dernier track est une vertigineuse aberration, une interminable spirale parsemée de dissonances. Entre exploration, poésie et dérision, on tient sans doute là l'enregistrement le plus barré de la collec'. D'où ce message de prudence aux équilibristes, habitués des plongées souterraines: la pente pourrait cette fois être plus savonneuse qu'il n'y paraît...

Alain Melon

CELLULOID MATA - "Invasion of" (Noise Museum cd)

Troisième album sur Noise Museum pour le Mata en pas même trois ans. Nous connaissions déjà le gaillard en prince of (darkness) groove, notamment lors de ses lives bondissantes. S'il n'a rien perdu de son don pour les stridences élastiques, les vêtant même par instants d'un joli cambouis qu'on croirait récupéré chez Imminent Starvation, il nous laisse quand même, sur cet album, l'impression d'un regain de maturité. Ainsi : tous ces tempi demi-down, qui, outre qu'ils accentuent encore, par effet de contraste, l'impact des destructeurs de floor ici présents ; apportent au climat un regain de Sensible.

Les deux premiers tracks, teintés d'une électro moins sidérurgique, sont particulièrement réussis. (Ainsi "everlasting rail", avec ces rythmiques en entrelacs qui finissent en pales d'hélico mélangées.) "f-price", tintinabulation minimale et cristalline, demeure le point d'orgue - discret point d'orgue, mais ce sont les meilleurs - de ce troisième album. Ce sont ces découvertes là qui font le plus plaisir au "matomiste" habitué de la maison. Ceci dit, les jeunes pousses, les ouïes encore vierges d'injection cellulolide, verront leurs chaussures fumer comme jamais jusque là : ça va leur faire tout drôle, assurément. (Essayez donc "rhizome", "cyborg colony", "convex", déjà. Ils devraient calmer plus d'un(e) furieux(se).

Pour mettre tout le monde d'accord, et par terre, optez pour l'ironique "cocktail hours" : si cocktail il y a, il est zesté d'électrochocs, m'est avis. La nymphette soumise à ce traitement entonne un spoken words electrospeed et terriblement sexy. Ouaouh, comme dirait l'autre.

Bonnes nuits donc.

(N'oubliez pas de changer de chaussettes : ça va fumer)

CONSOLE - « 14-0-0 » - (Payola)

Monsieur Console, alias Martin Gretschmann, sort les disques électro pop de l'année comme Alain Melon dégoupille les bières : avec une facilité déconcertante. Autant que nos lecteurs sérieux - Dieu les garde ! - le sachent d'emblée : la lecture de cette chronique leur est dispensable. Ils peuvent passer leur chemin, et filer droit à la suivante (en espérant que les facéties de l'alphabet ne les

mènent pas droit à un éloge en règle des frangins D'arcangelo...). Ce maxi de Console est chanté, et vocodé. Déjà. Les synthés utilisés sortent droit du grenier de Barney Summer (qui lui-même les avait chopés en solde chez Prisu). Ça se situe donc dans la droite ligne du remix eighties de "Subculture", mâtiné d'un peu de new beat et d'un bonus remix noisy pop. On songe même à la très belle version de "into the groove" de Madonna par Ciccone Youth.

En résumé c'est à mourir de rire, con comme ses pieds, beau à pleurer. Je ne me l'expliquerai jamais, pourtant c'est bien le cas. C'est inconcevable, injustifiable, et scandale, une incurie, comme vous voulez, tout ce que vous voulez. Et ça finira quand même très bien classé dans notre playlist spéciale "le bonheur, c'est simple comme youpi." de l'année 1999.

Non, décidément, je nous désole, nous me désolons...Au moins on s'entend ; alors pourquoi pas fêter ça ?

Mister Øpless



CURD DUCA - « Elevator 2 » (Mille Plateaux)

Revenons un peu en arrière, au printemps 99 plus exactement, pour la sortie d'un CURD DUCA, très justement sous-titré "électro acoustic mood music", et sur lequel se succèdent 32 mini-morceaux esquissant un apport électronique sur des thèmes et schémas sonores contemporains.

Avec une incohérence notable dans l'ordre des compositions on passe de passages easy répétitifs, à l'électro-pop, parfois bouclée, ici et là un peu de muzak concrète, et enfin à du jazz plus free que free, bref de la diversité à tous les sillons!

Le son volontairement "mange disque" et la technique du disque sauteur, donnent à la production un aspect rococo. Prêtez donc une attention toute particulière à ces extraits réellement drôles et informatifs, comme un bref historique de l'électro acoustique abordé sous presque toutes ses coutures. Il ne s'agit pas pour autant d'énumérer tous les styles, époques ou pays, un travail encyclopédique trop fastidieux auquel CURD DUCA aura préféré une sélection toute subjective, autant que légèrement sabotée.

Doit-on alors y voir une forme de dérision? La question reste en suspens mais, écouté au premier degré le résultat est plutôt réussi.

Ma.Dereck

DJ VADIM - « USSR » (Ninja Tune)

Dj Vadim, ainsi que le faisait remarquer un de nos chroniqueurs il y a quelques numéros de cela, n'a de russe que les premiers mois de sa vie. Ce russe beige, limite rose clair, fait donc de cet origine un emballage promotionnel. Ce n'est ni le premier ni le

dernier à conceptualiser ainsi à vide (ou presque) : on connaît trop, malheureusement, cette mauvaise tendance qu'a souvent le meilleur des hip-hop, tendance à se draper d'une philosophie à l'identité assez forte pour véhiculer de l'image sans prendre la peine d'y mettre un contenu véritable...L'ex-URSS, cet empire désagrégé, déliquéscent, dirigé par un foie vérolé sur pattes, ça en jette un brin. Autant que ça aiguise la méfiance, en fait - un court instant on craint de se faire refiler un nouveau Marxman-.

Heureusement, l'on est vite soulagé. Et le soulagement se prolonge. Ce qui règne ici, c'est pas le chaos, ni la corruption généralisée, etc. Ce qui règne ici, c'est la légèreté, le swing insouciant mais pas mélasse.

Cette distinction, cette classe tranquille, ne sont pas sans lien avec l'aspect multiculturel du personnage. Non plus qu'y soit étranger le fait que ce soit un dj qui tienne les rennes, et que de ce fait les tchatcheurs rivalisent d'autant moins d'égocentrisme affiché. Il y a de l'humour, joyeusement absurde - "my favourite letter" sonnait comme le pendant anglophile du petit déjeuner de De La Soul sur Three feet high and rising - . Les quelques intrusions de lascars plus rugues et plus musclés ne négligent pas d'être impressionnantes (l'excellamment relou "trully and really"). La décalage et la trouvaille rigolote sont sans cesse stimulés, d'où cette inventivité sonore, qui place Vadim dans le sillage des plus grands du hip-hop (Premier, Prince Paul, RZA...). Hormis cet éclectisme aussi agréable que, forcément, agaçant, par son côté carte de visite obligé ; c'est un festin sonore. Vos enquiries en redemanderont ; c'est pas tous les jours qu'elles sont à ce point sapées de la mort... (des bas résille Tacchini, au moins).

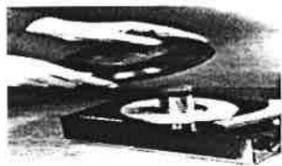
Seulement. Il y a ce titre. Des parleurs hauts plus funky que Flavor Flav (Möde Child et Prevail), des déconnades hispanisantes, du hip-hop rêche stylé Brooklyn ou old school électro... Si c'était ça la "vie de l'autre côté", si le communisme d'état faisait aussi classieusement groover du bassin, je me demande. Quand même. Pourquoi il se serait fait mettre dehors...Le message de Vadim, porte-drapeau de la "life from the other side", ce serait, pour résumer, que l'URSS, c'était carrément Le Bronx. Quid donc ? Vadim, décidément, un drôle de type...

Mister Øpless

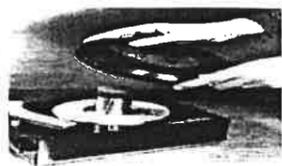
DKP : "Hors Circuit"

Plus de trois ans après notre rencontre avec le gang DKP et son mentor, ELVIRA, voici qu'un 7" speedé et rigolard issu de leur atelier francilien déboule à nouveau dans nos pages. A vrai dire, on les avait un peu perdus de vue depuis l'excellent "Retour à l'anormal". Forcé est de constater qu'ils n'ont en rien perdu leur verve ni leur amour des excès de vitesse. Le compteur ne descend d'ailleurs plus en dessous des 200 bpm, ultra basiques et montés sur ressort.





LES DISQUES DURENT III

ALDER AND ELIUS
"Parental advisory explicit lyrics"
(Skam 013)

Quelque chose comme la magie union de Mover et de I-F, c'était possible, Skam l'a fait... le label Mancunien nous offre une nouvelle perle, qui tombe à pic : elle nous permettra de passer sans encombre l'hiver, l'an 2000, le mezcal de blattes, tout ça, tout, quoi...

Les harmonies sont pop et glaciales, rayonnantes de cette kitscherie brumeuse qui n'appartient qu'à cette musique électronique là (celle qui n'essaie surtout pas de se faire passer pour autre chose). L'idée fameuse de ce mystérieux duo étant de les agrémenter de mille et un samples vocaux codés, vocodés, trafiqués, désincarnés, lointains. Des impressions s'en dégagent, de cette sorte : il y a une fête dans la pièce d'à côté, plein de gens y causent fort et joyeux. Et moi tout seul, avec cette drôle de sale musique dans la tête...

Pour ceux qui aiment danser et faire danser, il y a aussi, là-dedans, des tueries imparables...

Que du bonheur, donc.

AUTECHRE - (Warp 124.)

Il faut bien l'admettre, et oui : Autechre sont en bout de course. C'est du moins ce que vous en direz jusqu'à leurs plus exigeants exégètes. Autechre, ils ont tout dit. N'ont plus rien à dire. Mutiques pour toujours, de ce fait.

En bout de course, donc. Au-delà de l'enfoncement. L'érosion a fait son travail sur leurs structures pierreuses. Les mélodies enchantées -cf... Envane, Cichli...- se sont fait étrangler avec soin et obstination : N'en restent plus que des rôles intermittents. Scories d'humanité.

Et c'est en ça, aussi, qu'il y a une beauté nouvelle. L'abstraction est tellement poussée ; le concept de bruit sourd et mouvementé tellement élaboré ; que ces vivaces émergences, ces substrats sensuels et émotifs, forcent nos résistances. Forçant aussi l'admiration. L'électronique est assumée comme rarement, autant que malmenée comme rarement. Le son comme lieu de vie peuplé que par lui-même.

Au final, ce maxi anodin, fermé plus qu'une huître, non-communicant, est une balise importante dans ce parcours sonore unique qu'est celui d'Autechre. Et derrière ses faux airs de friche, cette année 1999 a certainement été, par bribes éblouissantes, (Ae vs Tortoise, Gascom sur Worm interface, deux des tracks du "ep 7"), celle du discret avènement. De l'apogée tranquille. Du bout de la route.

Les plus grandes victoires, sans doute, sont muettes.

Mister O'pless

B RECORDINGS - "Mount Mitchum"
(Payola 11)

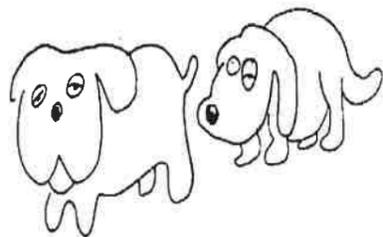
Du neuf sous le soleil allemand avec les récentes sorties de BLOND et FUSHIMUSHI... et du moins neuf en ce qui concerne B Recordings datant de l'an passé mais que l'on peut toutefois retrouver dans les bacs, du moins ceux qui sont régulièrement fournis en PAYOLA (et pour cela nous ne tenons malheureusement pas de liste de distrib').

Ce B, sous la référence il, qui c'était précédemment fait remarquer sur le Super Cheap 03, s'insère relativement bien dans la prestigieuse liste des parutions du label (voir d'ailleurs l'article dans notre UA number 9), tout en réjouissances guillerettes et pouet-pouet à souhait. Il va peut-être falloir que je vous explique un peu plus de quoi il s'agit, car, vu comme ça, vous allez probablement ignorer volontairement ce E.P. Non rien de péjoratif, loin s'en faut, surtout si l'on vous donne un jour l'occasion de participer à nos crémaillères hebdomadaires ! Alors il nous arrive aussi de nous pencher sur des productions "poppies" comme c'est le cas ici : un brin de synthé analo, un beat qui sème la répétition, un jeu de guitare hyper chaloupé et le tour est joué ! Pour le coup de fouet il vaudra se pencher sur d'autres labels. Ceci dit, et même si les morceaux n'ont rien de novateur, les mélodies sont plutôt agréables à l'écoute. En face B "Houndi DC", reprenant la formule précédemment citée, s'agrémente de bruits de circulation automobile qui ont l'air de copieusement agacer la soprano présente au carrefour, dont on ne perçoit que les plaintes.

BODENSTANDING 2000
"Maxi German Rave Blast Hits 3"
(Rephlex 068)

Qu'ajouter à un titre assez balourd pour être pris au premier degré, sinon que c'est bien le label le plus frappadingue de ces dix dernières années qui publie cette vaste pantalonnade. Pantalonnade au allures d'impitoyable machine à tubes, soit dit en passant, et ce malgré l'amère constat des notes de pochette, évoquant l'impossibilité de rentrer dans les charts avec de la musique composée sur PC ("the own hit is just a dream!"). Car s'il s'agit bien d'un double LP au ras du plancher technologique, composé avec un ou deux softs et autant de synthés de la gamme 3-6 ans, le duo de choc derrière Bodenstanding 2000, Bernhart Kirsh et Dragon Espanschied, réussit à tirer de cette quinquillerie des mélodies parmi les plus accrocheuses avec un net penchant pour le mauvais goût et la franche rigolade.

Vérification faite sur dancefloor correctement rempli (nécessaire pour la validité statistique), l'armada d'effets de cuisine, casseroles vocales et grosses



rythmiques 80's fonctionnent à plein régime avec comme hymnes fédérateurs, l'immense "German rave blast hit" (et sa ligne de 303 faite maison) ou le bien nommé "Party ganze nacht". Tout aussi killer et figurant parmi les thèmes favoris chez Rephlex, la variation autour d'un interlude radiophonique atteint un sommet avec "Saure-schnauze" en forme d'électrofunk amphetamine guidé par une flûte de pan au rabais aussi consternante qu'entraînante. Ne riez pas non plus le "Ruxack 2000" façon New Order de contrebande ou l'étrange "Kabelfreaks", conte délirant sur fond de biotechnologie (!?). Au rayon tendresse, "Ballonx" et ses flonflons mélancoliques ou "Wermachten auf Hawaii" (chanson de Noël qu'on aurait pu croiser chez V/M) restent de grands moments de nullité qu'on passe aux potes pour amuser la galerie mais qu'on réécoute chez soi, juste pour le plaisir.

Derrière cette vitrine, version force et attrape, quelques tracks un peu secondaires semblent pourtant tenir la route, parfois presque trop avant-gardistes ("Orko kann nicht mehr zaubern") ou franchement séduisants mais moins clinquants que le reste ("Dach zieglkauer").

Autant d'essais plus "sérieux" qui peuvent néanmoins verser à tout moment dans le surréalisme, comme lors du tout dernier track, cette sidérante "Tragédie de Karl Dieter", un atari-junkie notoire que son père tente de raisonner en lui évoquant la nature et les oiseaux dans un discours poético-encyclopédique complètement décalé. Non content de se contrefoutre du ridicule (méritant en cela pleinement leur place au sein du staff Rephlex) et de manier les pires logiciels avec ingéniosité, les boys de Bodenstanding 2000 semblent en plus avoir l'imagination fertile, agrémentée de court-circuits bien délirants. De vrais cablefreaks, dont on a hâte d'entendre les prochains branchements!

LES ENREGISTREMENTS
DU CAVAGE 004 -7"

C'est peu dire qu'on se situe ici loin des sentiers "battus par minute" auxquels s'associe, au moins de cœur, l'ami Boris- voir l'entraine accordé dans ces pages. Ben, comme on le connaît, on ne s'en fait pas car on sait qu'il est en bonne santé mentale (!) mais il faut reconnaître que cette nouvelle descente ne se passe pas sans quelques perturbations, avec la drôle d'impression qu'une araignée est restée collée au plafond. L'ambiance est donc au sampling qui déraile, aux gueulantes improvisées et rictus bloqués dans les coins, sur fond de séquences insensées.

d'informer, de décrire, d'expliquer un phénomène pour parvenir à une compréhension à la fois des mécanismes qui le sous-tendent, et également des enjeux qu'il représente pour l'individu. L'objectivité est un faux problème, ce qui compte, c'est d'être honnête.

L'analyse requiert de prendre un certain recul par rapport à son objet d'étude. En revanche, ce n'est à mon avis pas le rôle du musicologue que de désigner qualitativement une musique. Expliquer les affects, oui, mais pas les justifier. C'est l'auditeur qui peut faire ça, et pour lui-même. La musique s'adresse à chacun de nous en particulier. On peut progresser vers une prise de conscience de son propre rapport à une musique, mais il est prétentieux d'ôter dans l'absolu toute valeur à une musique que l'on aime pas.

Ton précédent ouvrage traitait de la musique industrielle. N'as tu pas eu envie de te pencher sur ce qui semble être son héritage le plus probable: le courant post industriel d'un côté, et tout ce qu'on regroupe sous le terme "électronica" de l'autre ?

L'héritage de la musique industrielle est partout et nulle part. La musique industrielle avait un projet global, esthétique & politique, que j'ai rapproché de celui d'Antonin ARTAUD dans son essai "le théâtre et son double". On peut très brièvement le résumer à une volonté de briser les tabous. Produire un son, un spectacle dévastateur, communiquer des idées subversives pour bouleverser la société. La musique comme media favori pour une prise de conscience radicale. Le courant bruitiste représenté par des groupes japonais, américains et européens, de MERZBOW à SMELL & QUIM en passant par Daniel MENCHE, THEE GREY WOLVES, GENOCIDE ORGAN, MILITIA, etc. est le plus proche de ce concept, même s'il tourne parfois un peu en rond. Ce qu'on appelle Electronica, "intelligent techno", ambient-truc, c'est un peu mou, très "musical" et "pensé". Il n'y a pas ce côté brutal et volontairement agressif à la base de la subversion du mouvement industriel. Ce qui est plus vivace, c'est la scène techno noise/hardcore avec ZYKLON B et TACTURNE en particulier qui utilisent parfois une imagerie et une thématique proche, tout en renouvelant le son.

Le bruit dans la sphère esthétique et la problématique de la souffrance.

Peux-tu nous réexpliquer le concept de "Négativité", exprimé par ADORNO, dans lequel reste pour beaucoup de monde, cantonné le bruit?

Très vaste sujet... Le bruit tient largement son intérêt de sa négativité, en ce qu'il oppose les humains autour de lui. C'est là sa richesse. Le bruit permet de construire son identité : "je n'aime pas ce bruit !". "Non, moi je trouve que ce n'est pas du bruit, mais un son agréable". "J'aime ce bruit !". Un son, trois identités. La

négativité de l'œuvre d'art projette l'individu dans ses conflits internes, et l'invite à se positionner dans un rapport social.

Si le bruit est le laid, le beau serait le "son musical". Peux-tu rappeler ce qui caractérise physiquement, et théoriquement, le son musical (période, fréquence, longueur d'onde...)? Pourquoi, dans ton essai, n'insistes-tu pas sur le fait que ce qu'un instrument joué, quel qu'il soit, ne peut être réduit à cette fameuse sinusoïde parfaite [ou au pic unique en transformée de FOURIER]? Ne peut-on pourtant pas dire qu'une hauteur jouée par un instrument est déjà du bruit, au sens où la fréquence principale n'est pas "seule" mais bel et bien "parasitée"?

La réponse se trouve déjà dans ta question... Le son musical a été défini par Rameau au XVIIIème siècle comme un son de hauteur égale, à oscillation périodique régulière, composé d'un son fondamental et vers l'aigu d'harmoniques apparaissant dans un ordre précis (octave, quinte, quarte, tierce majeure, etc...). À l'époque on ne savait pas détecter les infimes impuretés qui font le timbre de chaque instrument, la "signature" sonore de chaque voix. Aujourd'hui on sait grâce aux synthétiseurs produire un son parfaitement périodique et pur : c'est un son plat qui fait penser au timbre de la clarinette, fort peu exaltant. Bien entendu, tous les sons produits par les instruments traditionnels contiennent du bruit, ce qui fout par terre la théorie classique du son musical opposé au bruit.

Parmi les raisons qui mettent le bruit au rebut de la sphère esthétique, y a-t-il une thèse comme quoi le bruit serait une "matière première", un élément brut dont on extrait du son?

Oui, c'est l'argument de STOCKHAUSEN entre autre. Mais on s'en fout après tout, il y a des tas de sons qu'on trouve à sampler et qui sont directement utilisables tels quels, par exemple les sons de la nature. A-t-on forcément besoin d'imprimer son savoir faire et sa technique si le son est déjà beau ? STOCKHAUSEN a besoin de prouver qu'il est un grand maître, que personne ne peut refaire ce qu'il a fait, bref qu'il est irremplaçable. En art, c'est le résultat qui compte, pas les moyens, la technique ou la compétence. Quelle vanité de vouloir mettre sa marque partout ! Les artistes ont souvent un ego hypertrophié, la notion d'auteur doit être reconsidérée, et la techno a beaucoup fait pour ça grâce au fait que l'on ne polarise toute son attention sur une star.

Le bruit est complexe, irrégulier, "irréductible". Penses-tu que cette constatation objective soit le début d'une explication du fait que le bruit inquiète, voire effraie? Y a-t-il des prédispositions psychologiques ou socio-culturelles à l'écoute et l'appréhension du bruit? Est-ce seulement un "goût du paradoxe"?

Le bruit a des résonances affectives qui peuvent remonter loin... jusque dans les souvenirs inconscients de sons perçus à l'état de fœtus. Il y a une explication psychanalytique possible à faire sur chacun d'entre nous en tant qu'auditeur, dans le pouvoir que l'on donne aux sons. Le "goût du paradoxe" et ces déterminations psychologico-socio-culturelles agissent conjointement, il est fort délicat d'entreprendre de démêler leurs imbrications. Il faut bien se garder de vouloir interpréter le compositeur d'un point de vue psychologique à partir de ses œuvres. Non seulement on est à peu près sûr de dire des conneries, mais de surcroît, quel intérêt y a-t-il à cela ?

Il n'y a a priori dans les sons musicaux pas de "meilleures" hauteurs et de moins bonnes: les notes d'une gamme se valent et seul leur arrangement crée une valeur esthétique. En ce qui concerne le bruit, le fait d'évoquer une échelle de valeur dans le bruit, du moins riche au plus riche, a-t-il un sens ?

Dans l'harmonie classique, on confère aux gammes certaines propriétés, par exemple la tonalité de Ré majeur exprimerait le triomphe, celle de Si mineur évoque la nostalgie, etc. Il en est ainsi pour chaque tonalité, elles sont toutes caractérisées. Une échelle de valeur axée sur la richesse du bruit est absurde. Par contre on peut l'analyser acoustiquement selon le nombre de fréquences simultanées et l'enveloppe du son (dimension temporelle : attack, decay, sustain, release). Le bruit blanc est un horizon indépassable du bruit puisqu'il contient toutes les fréquences, c'est un bruit total.

Doit-on systématiquement considérer que le musicien usant du bruit dans la techno recherche l'agression, voire se placer en agresseur vis à vis de l'auditeur/raver?

Sûrement pas, Encore une fois, le bruit peut tout exprimer, pour celui qui le produit comme pour celui qui l'entend. Entre celui qui fait et celui qui reçoit le son, il y a un champ d'interprétation très vaste. Toutefois, aucun musicien de techno n'ignore que le bruit qu'il produit excède la grande majorité de la population réfractaire à ce genre de musique. Mais pour qui joue le musicien de techno en fin de compte ? Seul ce dernier peut répondre.

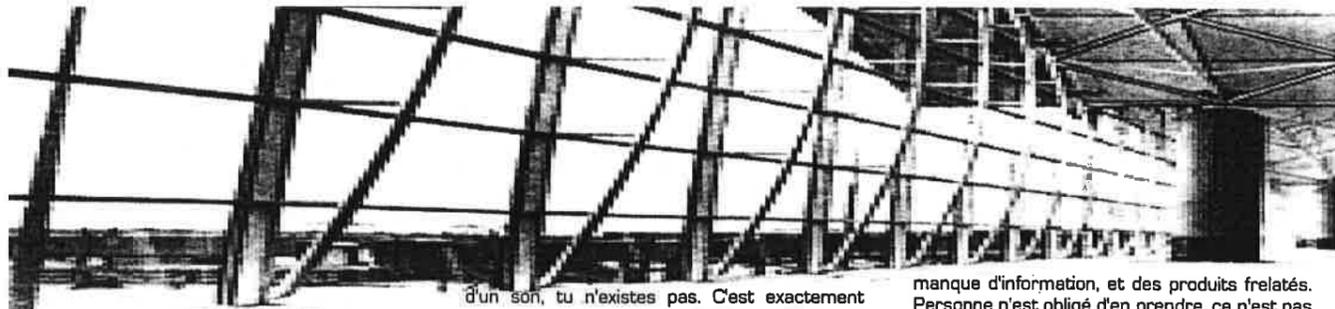
Corollaire de la question précédente, cherche-t-on à se faire violence à l'écoute du bruit?

Je suis musicologue, pas psychologue... Je peux répondre pour moi : j'aime me faire percuter par un gros son. On remarque les expressions exprimant ce désir : "ça déchire", "fait péter !", "la tête dans le boomer", etc. Il est probable qu'une partie du plaisir vient de la soumission à un son tout puissant.

Particulièrement en ce qui concerne la techno hardcore, bruyante par essence, ne recherche-t-on pas plutôt l'énergie ou les effets hallucinatoires liés à la répétition et à la cadence accélérée?



L'ULTIME ATOME



Il y a plusieurs manières de parler de la même expérience... Les effets psycho-acoustiques de la musique techno restent un peu mystérieux. La répétitive, les sons organiques, les tempi très rapides induisent un état modifié de conscience (chez ceux qui le recherchent intentionnellement). L'usage conjugué de drogue amplifie le processus, et on ne peut pas dire que ce soit marginal dans le milieu free.

S'il y a violence subie par le raver, elle est évidemment physique, de par le volume et les fréquences extrêmes utilisées. Mais dans quelle mesure est-elle psychologique puisque les danseurs cherchent tout particulièrement le confort du binaire et de la répétition ?

La violence est davantage psychologique qu'autre chose parce qu'on la désire et on la ressent avec sa tête.

Free Party et uniformisation

Au delà de la transgression des lois et des codes festifs ordinaires, la free party n'est-elle pas plutôt confortable pour le raver habitué du genre? Musicalement autant que sociologiquement, peut-on parler d'une forme de conformisme qui se perpétue en parallèle à la société et à sa culture dominante?

Un fort conformisme s'installe de plus en plus dans la free party : homogénéité dans le son, dans le public... Tout le monde est sapé pareil, a les mêmes idées, prend les mêmes drogues, ça peut finir par ressembler à une parodie de la société avec les mêmes codes en négatif. Si le "mouvement" free pouvait rester en mouvement, son avenir serait assuré. Depuis le début, cependant, des voix s'élèvent à l'intérieur du mouvement contre cette sclérose, je pense aux forums sur Internet par exemple, mais pour l'instant tout cela reste virtuel.

Dans le même ordre d'idée, peut-on comparer le microcosme de la free party à ceux nés autour d'autres mouvances musicales comme le punk, le gothique ou encore le dub/reggae qui ne font pas figure de scènes progressistes à l'heure actuelle?

La techno a son public, et il n'est pas meilleur qu'un autre public. Il y a comme partout une majorité de gens sectaires, conservateurs et intolérants, surtout depuis 1997. C'est facile à expliquer, le public techno vient des genres que tu cites. Ce sont rigoureusement les mêmes personnes ! On en est presque revenu au problème des groupes de rock : on se met à faire de la musique pour frimer auprès des meufs. On veut avoir accès aux platines pour montrer aux autres qu'on a du pouvoir, au lieu de simplement partager le plaisir contenu dans les vinyles. Aujourd'hui, si tu ne fais pas partie

L'ULTIME ATOME

d'un son, tu n'existes pas. C'est exactement comme dans les boites branchées avec le système des V.I.P.

Des personnes très impliquées dans le mouvement free évoquent même une véritable uniformisation du son, audible notamment lors de certains technivals où l'on a l'impression que les quinze Sound Systems présents jouent tous le même disque au même instant (j'exagère, bien sûr). Crois-tu qu'il s'agisse là d'une dérive inévitable pour un mouvement laissé à lui-même, sans que qui que se soit impulse une nouvelle dynamique ou donne une direction différente (avec une aura suffisante pour être suivie)?

C'est le point le plus facile à améliorer. Il faut que les sons donnent l'exemple. Les anglais sont doués pour ça, leurs goûts sont moins cloisonnés. Ils sont capables de jouer de la house, du garage, du hip-hop, de l'indus, de la new-wave... c'est la diversité qui fait la réussite d'un « tekos ». Et puis les disques s'usent à la fois mécaniquement et parce qu'on les a trop entendus. Le travail du Dj prend toute sa dimension dans le choix des disques, un bon Dj est un éclaireur, quelqu'un qui fait découvrir une musique à son auditoire, et pas seulement un gars qui cale bien.

Les drogues tiennent un rôle non négligeable au sein du mouvement free. Selon toi, certaines drogues festives, hallucinogènes, libertaires ou autres (Extasy, LSD, Kétamine...) n'induisent-elles pas finalement une appréhension "sécuritaire" du bruit (non un rejet, mais une préférence pour des bruits connus et maîtrisés) ?

Plusieurs Djs m'ont parlé de leur crainte de voir les kétaminés, par exemple, flipper sur des sons très durs. Le problème vient de la manière dont les gens gèrent ou non les produits qu'ils utilisent. Il n'y a aucune corrélation entre le produit et l'esthétique musicale ! La keta tourne dans les soirées house, et les Exstas dans les teufs hardcore. Ceux qui ne vont pas bien ont besoin d'être réconfortés, c'est aux amis de le faire, pas au Dj !

Dans le même ordre d'idée, s'il est probable que la prise de drogue contribue à amener certains créateurs sur des "pistes" intéressantes, ou du moins pour eux, peut-on parler à l'inverse d'un frein lorsqu'il y a prise de drogue de manière grégaire dans le cadre d'une rave? Autrement dit, dans ce cas, ouverture ou fermeture, expérience ou rejet?

Là, je m'exprime en tant que membre de TECHNOPLUS. La drogue donne à vivre des expériences inédites, elle a des côtés positifs et négatifs presque toujours indissociables. Tout dépend de la personne qui en prend et du contexte. Les problèmes viennent des abus, du

manque d'information, et des produits frelatés. Personne n'est obligé d'en prendre, ce n'est pas le fait d'être en groupe qui pose problème. Il n'y a qu'à voir l'ambiance qui règne dans une soirée où tout le monde a pris du MDMA. Ceux qui connaissent savent de quoi je parle.

Les sons et constructions développés par les HANGARS LIQUIDES ou CAVAGE en France semblent minoritaires au sein de la mouvance free. Crois-tu de par ton écoute et ta connaissance, autant du public que des créateurs, qu'il s'agisse là de travaux anecdotiques, ou au contraire sont-ils les précurseurs d'une dissidence/dissonance appelée à exploser?

la scène noise/hardcore (peu importe le nom) est la plus créatrice depuis déjà 2/3 ans dans la free. LOBOTOM, TACITURNE, ceux que tu as cités plus quelques autres sont en train d'avancer à grands pas. Il semble qu'ils ne soient pas très populaires dans la free, mais ça peut changer. Ce que je regrette, c'est que certains d'entre eux se prennent très au sérieux, développent une mentalité d'artistes maudits et méprisent profondément les autres styles de musique. Pourvu que cet état d'esprit sectaire disparaisse.

Si les rendez-vous et événements free restent très nombreux, le mouvement semble chercher malgré tout un second souffle. Selon toi, comment cela va-t-il évoluer?

Le concept SPIRAL TRIBE (très novateur et efficace) a été plagié sans imagination par un grand nombre de sons immatures et irresponsables. Le public a copié les plagiaires, et on voit le résultat. Heureusement que certaines tribus (les plus connues) ont su enrichir les fondations du mouvement. J'espère que les sons vont se responsabiliser davantage, communiquer entre eux, s'ouvrir à de nouvelles musiques et donner l'exemple aux "teufeurs", parce que ces derniers les imitent, en bien et en mal. Si rien n'est fait, la free risque de disparaître rapidement. Il suffit qu'une teuf se passe très mal, et toute la presse nous tombera dessus, les pouvoirs publics prendront des mesures sérieuses et les sons seront anéantis. Le mouvement est très vulnérable si un arsenal répressif finit par être mis en place. Toutes les attaques qui ont eu lieu jusqu'ici contre les sons restent anecdotiques par rapport à ce qui s'est passé en Angleterre entre 92 et 94. En Italie, la grosse artillerie se met en place depuis Novembre et les sons free fuient le pays.

Tu évoques, pour définir la techno, F. DELALANDE parlant de "tradition orale". Ceci condamnerait-il la techno, et tout particulièrement celle diffusée en free, à rester dans un cadre créatif très limité, avec peu d'inventivité?

L'ULTIME ATOME

Restent encore deux morceaux pour compléter la plaque, de manière secondaire mais agréable. Tout d'abord, le long "Shadows in the Sand" qui semble rendre un joli hommage à KRAFTWERK - période Radioactivity. Enfin, le syncopé "Infected", dont la rythmique sourdement bleepée vient rappeler les rares - mais marquants - essais secoués des mancuiniens de GESCOM (le Skam 02 en compagnie de Darrell Fitton ou le 010 et sa série d'indispensables remixes en tous genres).

Au final « METASTASES » offre un excellent objet de mix, parmi les plus abordables de la formidable collection Hymen.

Snog - « Third mall from the sun »
(Hymen (1999))

La découverte de Snog, projet pour le moins "particulier" de Dave Thrussell (Soma, Black Lung), ce printemps, avait constitué une surprise. Le moins qui pouvait se dire : que l'on n'y retrouvait pas ses petits. ("Petits", c'est ici pour les charmes lugubres et mélodiques du trauma sonore Black Lung.). Ce fut, d'ailleurs, dit. (cf. newslater 10.5)

Maintenant qu'on s'est faits à l'idée, qu'on sait que Snog s'apparente plus aux Revolting Cocks qu'à Ryoji Ikeda, on peut l'écouter la tête froide, ne le prenant que pour ce qu'il est : un projet pop rock électronique aux inflexions gothiques. Ce dernier trait, le charbonneux forcené, découle en grande part des sales accents vocaux de Thrussell, qui coasse dans le même garage que les

Sisters of Mercy.

(Que chacun m'excuse, d'évoquer ainsi, sans vergogne ni prévenir, des souvenirs aussi douloureux pour nous tous. Mais c'était inévitable.)

Dommage, car ses compositions, largement honorables, sont servies par un traitement sonore impeccable (l'assistance de John Sellekaers aux manettes n'y étant certes pas pour rien). En bon dévot du sampling à tout crin (il a n'a pas fondé le MACOS pour rien), Thrussell nourrit sa pop des sécrétions du charnier sonore du Média. C'est pervers, et habile : tout au long de ces tubes en devenir, l'oreille se fait tirer par une mémoire qui fait défaut. C'est au final qu'émerge le meilleur, en forme d'apogée, où les auteurs se laissent aller à ce penchant mélodramatique qui leur va si bien. En découle une complainte de l'absence tout ce qu'il y a de plus belle.

P.S. : Ce cd vaut aussi pour son graphisme, politiquement incorrect et délirant, qui fustige MacDo sans crainte des procès. Ce qui ne peut qu'inciter plus encore à leur souhaiter le succès, à Snog et aux Snoggies.

Mister Øpless

ACTI - ROOM: CELLULOID MATA +
ULTRA MILKMAIDS (Act.95)

Première grande collaboration entre Mathieu (CELLULOID) et Yann (MILKMAIDS) pour un projet vinylique pour le moins ébranlant (non, non le mot n'est pas trop fort!).

L'ULTIME ATOME

L'appréhension de leur travail se fait en plusieurs étapes tant le support choisi pour cet Act.95 attire et l'œil et l'oreille. A commencer par la somptueuse pochette réalisée à partir de photos de paysages flous, prises par Yann et ensuite retravaillées dans une harmonie de blanc et de vert avec l'aide du boss Mr ALT (l'a décidé beaucoup de goûts c'est l'homme là). Puis c'est l'écoute qui se veut attentive et globale, les compositions prenant corps les unes par rapport aux autres. Entité totale (VROMB l'aurait dit mieux que moi) visuelle et sonore, qui excite les pupilles et plonge les tympans dans une capsule ouatée. L'osmose est parfaite entre les nappes alanguies de Yann et les rythmiques tranchantes de Mathieu.

Confinés dans un espace clos pour réaliser leurs morceaux, les 2 comparses semblent se donner l'énergie des derniers instants, ceux passés autour des machines de réanimation, pour leur faire cracher un souffle ultime. Les sons sont brûlants et métalliques, viennent en écho rebondir sur un tempo lent et fluide, à la limite d'un Dub chaloupé. L'impression de bourdonnement crânien se fait alors sentir, mais jamais l'envie de prendre l'Actifed salvateur, si bien conseillé, ne viendrait à l'auditeur averti, car ce besoin d'en prendre plein la caboche est malgré tout nécessaire. Alors abreuvez-vous rapidement de ce doux nectar en attendant leurs prochains morceaux, ensemble, ou séparément (sorties encore fraîches: l'album d'ULTRA MILKMAIDS "Peps" sur le label DUEBEL et CELLULOID MATA "La Connectique" sur ANT ZEN.

Bo Dereck

L'épicerie fine du disque, présente :

L'ART ET LA GUERRE

PREMIER SOUS-SOL : " La morale "
LIMITED 400 COPIES SPLIT VINYL

CHANDORA vs ROTATOR

DEUXIEME SOUS-SOL : ELEKTROPLASMA vs CELLULOID MATA, AVRIL 2000

CYBORG 2' GENERATION - 25 rue Dupont Des Loges - 35000 RENNES

tel-fax: (33) 299 654 867

<http://perso.wanadoo.fr/disque.epicerie.fine>

disque.epicerie.fine@wanadoo.fr

ULTIME
ATOM

collapsing
people

ULTIME
ATOM

ULTIME
ATOM

ULTIME
ATOM

蟻達にご用心!

SYNAPSCAPE
"So What ?"
(Ant Zen act. 87)

www.ant-zen.com

OIL10
METASTASES
EP-(Hymen 019)

Du fond à la forme, ici tout respire l'électro-indus. Mais un électro-indus émancipé, varié, tour à tour Dub froid & électronique aux basses profondes (cf. "New order", "Lights", "Soul"), puis électrokrado enfoui sous les distorsions ("So what", "I Know ya know", "picklemen") ou encore techno d'obédience hardcore plus "classique" ("I want to").

Beaucoup de vocaux, susurrés ou hurlés, mais systématiquement déformés, incompréhensibles. Le discours ici ne cherche pas à faire sens mais bien à donner le ton, à planter une ambiance (cf. la pochette noire/marron).

Atmosphère angoissante surtout quand le tempo ralentit, que la basse s'arrondit et que les vocaux torturés semblent répondre aux volutes analogiques d'un synthé hérétique.

Quinze titres sur le premier volet de ce double album alternant ainsi les tempi, le volume, le dépouillement relatif d'un morceau et la masse bruitiste cacophonique du suivant. Pas de lassitude donc chez l'auditeur; chaque morceau possède en effet des caractéristiques qui lui sont bien particulières (élément essentiel chez ces musiciens désireux de nous titiller et les neurones et les tympans). D'autant plus que le second volet (qui rassemble sept titres) s'entame sur un morceau plus ambient où les voix lugubres et les grésillements distordus sont maintenus dans un rythme ralenti et presque masqué.

Le second morceau "Scoptic" renoue avec des percussions plus appuyées que la structure d'ensemble, proche d'un minimalisme à la Steve Reich (si, si- entre la forge et l'usine) aseptisé, étouffé dans une optique plus hypnotique qu'auparavant;

Sans doute fatigué de la démonstration de force produite sur le premier CD, SYNAPSCAPE s'affiche donc maintenant résolument plus calme, plus "propre" (enfin un peu), mais n'allez pas croire qu'ils nous font du Morphallus pour autant...

Toujours indus, toujours métallique, toujours "larcenifiant" et superbement maîtrisé. Une maîtrise des machines, des effets et des samples qui se remarque de manière plus évidente dans cette seconde partie ("communication" & "surveillance") grâce à l'étreinte de l'espace sonore provoqué par le ralentissement du tempo (plus de lentueur signifiant plus d'espace fourni à l'auditeur pour se glisser au milieu des sons grinçants);

Paru chez ANT-ZEN, ce n'est pas ce 87^{ème} opus qui nous fera changer d'avis quant à

l'estime que nous portons à ce label pourtant prolifique.

Pro-Zen

TORSION – "Jackson's private zoo"
(hymen 017 (1999))

Toujours plus de chaleur Hymen... (arf arf !)
La sous-division de Ant-Zen continue de faire son chemin, piochant du côté de Europe du Nord tout ce qui peut dignement et sûrement transformer tout dancefloor en casse auto en surrégime. Ici, Moreau et Seelekaers sont allés faire de la spéléo dans leurs banques de données afin d'exhumer ces quatre titres de Torsion datant de 1995 et 1996.

Un petit coup de javal au Karcher plus loin et il n'y parait plus rien de ces cinq ans d'âge. Emballé c'est pesé, voilà un maxi revigorant. Il démarre dans la veine de l'album de Torsion sorti à l'époque ("dark tatoo satellite" sur Reload ambient) : "The true messenger" est syncopé, lancinant ; la tension qui y sourd en permanence n'excluant pas la finesse : le break conclusif, nappé, est ainsi fort beau.

"Wild cooking" s'aventure à la porte de la drum'n'bass, porte qui reste entrebâillée ; l'entre-deux, certaines fois, c'est pas plus mal. "Subway sanatorium" a tout du tube hardtechno, me faisant irrésistiblement songer au "patterns" de Speedy J... aussitôt, cris de joie et de fureur (des fois, ça se ressemble fort) dans l'assistance atomique ; je ne peux m'empêcher pour ma part de songer que ça n'avance pas des masses ni à grand-chose.

Le plus étonnant des morceaux, "leave that job for a robot" s'aventure en des terres pas plus connues que courues par ce duo : Un bruit industriel énorme, tumultueux, fracassant ; compliqué d'heureuse façon par des échantillons "vocaux" très spectraux.

Un maxi équilibré et bien rempli, donc, qui devrait aider encore à l'implantation des macarons Hymen dans les bacs des dj's velus.

Mister Oplless

Grâce à l'ensemble de la presse spécialisée, dont nous faisons partie, même s'il faut une loupe pour nous apercevoir, la "techno" est morte et ressuscité déjà une demi douzaine de fois depuis le milieu des 90's, époque du début de sa reconnaissance et de son autorisation de mise sur le marché (des loisirs). On l'a dite décérébrée et abrutissante - les plus virulents se confondent souvent avec les accrocs de la première heure, statique et monotone, voire déjà passiste. Puis on l'a encensée à nouveau au détour de telle ou telle vraie fausse sensation pour mieux la mépriser une énième fois.

Du coup, certains préfèrent depuis longtemps regarder ailleurs, notamment du côté des exactions bruitistes d'une scène hardcore fort heureusement toujours sur le pied de guerre. D'autres se réfugient dans la nostalgie, remontant à la source, entre acid trax et premiers Warp, tout en se sentant vieillir avec complaisance.

Le propos n'est pas ici de juger qui que ce soit ou de s'enquérir de savoir où en est la techno dans la côte de popularité journalistique du moment. Il s'agit plutôt d'insister sur l'existence de très régulières productions binaires - certes marginales - qui font le lien avec le son old school tout en avançant des originales idées et en se frottant à des sonorités ou structures pas forcément familières. Vous aurez compris bien sûr que le maxi de OIL 10 dont il va être ici question appartient à ce genre de plaques, ingénieusement mise en onde comme en rythme, et sachant ouvrir de nouveaux champs d'investigation à la techno.

« METASTASES » évolue ainsi pour partie aux confluences des tendances les plus lourdes (au sens propre) de la dance music, notamment grâce à "The Probe" et "The Beast Within". L'un et l'autre se présentent comme de judicieux intermédiaires entre développements électro-mécaniques (ADC, évidemment mais aussi CYLOB ou OCTAGON MAN) et odes à la pesanteur (THE HORRORIST, les premiers SNS, et les kilos tonnes de loud techno dont Mr Oplless pourrait vous parler pendant des heures). Remarquons à ce titre la complicité entre ces tracks sur lesquels il peut être intéressant de jouer, plaçant en premier la rythmique enlevée de "The Probe", puis durcissant le son peu à peu, en revenant avec « The beast within » sur le dialogue non dénué d'humour entre un kick cette fois très appuyé et les bulles électroniques que fait virevolter OIL10 tout au long du EP.

Tradition orale ne signifie en aucun cas une inventivité réduite, en tout cas DELALANDE ne l'évoquait pas de cette manière. La techno a des points communs avec les musiques de traditions orales (musique non savante, non écrite) mais elle est fixée sur les disques durs, bandes, etc. On peut "conserver" la techno, c'est ce qui la distingue fondamentalement d'une musique de tradition orale. Mais il est certain que la techno cessera un jour d'être créative, tout comme le rock, le jazz, etc. La techno donnera naissance à d'autres courants.

Techno Hardcore et Subversion.

Tandis que le mouvement hardcore/métal véhicule en son sein un certain nombre de messages et de prises de position à caractère politique, les activistes techno semblent juste obnubilés par le fait de "poser du son", partout et le plus longtemps possible. Quelles raisons vois-tu derrière ce manque d'engagement "politique"? Est-ce l'absence de paroles dans la musique? Est-ce le contexte "post-idéologique" des 90's?

La fête est un acte politique dans le sens où il est le lieu d'expression de rapport sociaux enfouis au quotidien, une prise de conscience de possibilités extra-ordinaires, et une remise en cause des valeurs dominantes, surtout dans le cas de la free. La SPIRAL TRIBE affirmait sa volonté de vivre différemment et l'exemple qu'elle a donné à des milliers de "teufeurs" les a conduit à se poser des questions sur leur place dans la société. Le mode de vie nomade connaît un engouement auquel la SPIRAL TRIBE n'est pas étrangère. Le mouvement free s'est dès le départ exprimé sur un terrain politique. La réaction des pouvoirs publics (répression) fut également politique, le discours de Christoph FRINGELI (PRAXIS) ou de Mark HARRISON (STORMCORE) est très ouvertement politisé. C'est vrai que le discours politique ne peut s'exprimer que dans le langage verbal, mais la révolte est quand même assez audible : preuve en est que les autorités anglaises ont interdit les rassemblements où l'on écoute de la "musique électronique basée sur des pulsations répétitives". Visiblement ils ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre quelles sont les revendications, mais ils savent dire NON. Le mouvement free remet en cause le fonctionnement global de la société de travail et de consumérisme, revendique une écologie radicale, le droit de se déplacer et de vivre librement, de faire la fête et d'utiliser des drogues. Il n'y a pas de subversion au sens strict, c'est à dire d'objectif de prise de pouvoir. La revendication n'englobe pas tout le monde, mais ceux qui le désirent. C'est ce qui distingue l'activisme DO IT YOURSELF des anciennes formes de militantismes, plus totalisantes. Il ne s'agit pas d'une révolution mais d'une volonté de vivre en dehors du système dominant. Ceux qui se contentent de poser du son sans voir plus loin soit foncent dans le mur, soit sont tout prêts à se fondre dans le système. La seule manière d'être apolitique est d'être totalement inconscient des enjeux.

Peut-on faire une corrélation entre la disparition du duel idéologique du 20ème siècle, la montée en puissance du libéralisme, la dévaluation du travail d'un côté, et de l'autre cette dépense d'énergie de la part des jeunes ravers, toute tournée vers la fête, le bruit, voire les drogues?

Le besoin de faire la fête n'est pas nouveau, ni la consommation de drogue. Mais actuellement, le besoin s'exprime plus fortement d'aller vers les marges de la société, dans l'illégalité: les fêtes clandestines sont plus nombreuses, les drogues ne sont plus celles proposées par la société (alcool... par exemple), mais des drogues plus puissantes. Après l'agriculture, l'industrie, les services, on voit apparaître un 4ème secteur d'activité, souterrain celui-là: la fête. Il n'y a pas de disparition des idéologies, c'est juste la mode qui a changé, et leurs noms. Les tensions sociales se font et se feront toujours sentir. Beaucoup de gens ont choisi de ne rien savoir et se laissent bercer au gré des courants, mais c'est leur responsabilité. Ni la drogue ni la musique n'en sont responsables.

Comment expliquer la spécificité française vis à vis de cette forme festive hardcore et libertaire, qui est loin d'avoir trouvé un écho dans toute l'Europe (et ce malgré quelques technivals exportés en Italie, Portugal ou Europe de l'Est par des Sound Systems d'ici)? Nombreux sont ceux, en France qui ont entendu parler de ces Free Parties mais en Belgique, par exemple, personne ne connaît ou ne comprend ça.

Les belges ont une culture club très forte et ancienne, ainsi qu'une longue fréquentation des musiques électroniques alternatives (indus, EBM, etc.). Les allemands aussi. Ils ont des lieux pour s'exprimer, faire la fête, contrairement à nous français qui avions tout à construire. Contre la tradition du concert rock, contre les règles draconiennes qui régissent le spectacle et obligent à investir de très gros moyens. Contre l'Etat français qui veut tout contrôler, et tout taxer. Pour faire la fête légalement dans ce pays il faut avoir minimum 500 balles et être prêt à écouter de la soupe toute la nuit. Le contexte social, culturel et politique fait toute la différence d'un pays à l'autre. Les nouveaux territoires de la free sont à l'Est : Autriche, Tchéquie, Slovaquie, Slovaquie, Hongrie etc. Cet été j'ai entendu des nouveaux sons de là-bas. Le mouvement free s'est développé dans le voyage, il faut continuer.

Crois-tu que l'univers de la Free Party soit le lieu subversif par excellence? N'y a-t-il pas plutôt intérêt à tenter de diffuser les déviances sonores de tout ordre dans des lieux et auprès d'un public non préparé pour ce genre d'expérience?

Subversion, non. Personne n'est prêt à faire la révolution dans ce milieu. Contre-culture, oui. Bien sûr qu'on a tout intérêt à introduire de nouveaux sons, sinon on va vite s'emmerder. J'en entends qui radotent déjà : "c'était mieux avant", "les jeunes y font que de se défoncer..." Le discours ancien combattant est tellement bidon! Des nouvelles musiques, ça fera le ménage entre ceux qui veulent avancer et les bourrins.

Avenir de la réflexion sur la techno bruyante.

En conclusion, tu évoques le plaisir répété dans le son techno. Crois-tu que ce soit un sujet à défricher?

Oui, c'est précisément le sujet de ma thèse.

Sors-tu régulièrement en Free Party pour en percevoir l'évolution et percer des mystères qui resteraient encore entiers?

Je prends toujours du plaisir à aller en free, surtout à l'étranger. Cet été, en Europe de l'est, c'était mieux que jamais. Je regrette énormément de n'être pas allé en Australie pour la teuf BEDLAM + MUTOID WASTE Cie + GANPATI SOUND + SPAZ, etc.

Ton travail ne nuit-il pas finalement au plaisir et à la part de mystification que tu aurais pu porter en toi, en tant que "simple" raver?

Il y a un temps pour "teufer" et un temps pour réfléchir, on ne peut pas mélanger les deux. Quand je suis dans le son, j'oublie tout le reste immédiatement. Ça ne m'a jamais posé problème. Je demeure un "simple raver" et j'entends bien le rester.

Tu as eu l'occasion de lire bon nombre de parutions sur la techno. Peut-on parler d'un effet de mode chez les universitaires? Globalement, quelle analyse fais-tu de toute cette récente production?

C'est normal, c'est notre génération! Quoi de plus normal que de travailler sur un sujet qu'on aime! Le chercheur n'est pas forcément un binocleux perdu dans une bibliothèque. Je trouve que ce qui s'est fait jusque là sur la techno est globalement intéressant. Je connais une bonne dizaine d'universitaires comme moi qui travaillent sur la techno. Le temps fera le tri.

T'intéresses-tu de près au développement de la musique et des réseaux "Free Partisans" sur Internet? Qu'est-ce qui te paraît important de retenir comme axe à développer sur ce nouveau médium (T.A.Z. ou autres)?

Je n'ai aucune idée de la manière dont ces réseaux vont évoluer, mais les possibilités apparaissent infinies. Pour moi la TAZ est une belle utopie avec laquelle certaines actions ont des points communs, mais encore une fois, les projets sont-ils constructifs ou servent-ils uniquement à exprimer une révolte à tous vents? S'agit-il de renverser les pouvoirs ou bien de construire une alternative viable et vivable?

Le bruit te passionne-t-il toujours? Verra-t-on des suites à ton travail? Quels sont tes projets à long terme?

Le bruit me passionne en tant que mélomane, c'est un réservoir infini de sonorités nouvelles et j'ai une prédilection pour les sons râpeux, les crissements, les chuintements, les grincements... Le bruit m'intéresse également en tant que musicologue dans sa notion subjective, comme son insupportable, repousser. Le bruit provoque perpétuellement la pensée.

Emmanuel Grynszpan
vice-président de Technoplus
rédaction du magazine Pulsar
grincement@yahoo.com
http://www.technoplus.org

TROP CLAIR, TROP NET

Je me rappelle, il y a cinq ans de cela, m'être rivé, yeux dans les bleus, devant un bien joli cd. À cause de ses couleurs (de si étranges bleus). À cause aussi de son nom. AUTECHRE. Truc imprononçable, truc que l'on a le plus ressassé depuis. Nom à coucher dehors, son qui peuple pourtant nos plus douillettes nuits. Comme quoi.

L'oreille est donc agressée, semi-éberluée, mais avisée maintenant - on ne la lui fait pas deux fois - en face de ce nouveau patronyme obtus. LEXAUNCULPT. Alors. Fait-y de la musique convexe, compliquée ; peut-être de la musique des cavernes, voire. Et bin non. Que nenni du tout. Les textures sonores mises en forme et en espace par le susdit Alex Graham, pour l'état civil, sont ouvertes. Doucereuses, ensoleillées. Son "double density e.p.", sorti à l'été 99 sur son label de résidence, Orange, en édition limitée, réédité plus abondamment depuis, surjouait la sensualité. Au point d'en rendre certains (les dents les plus dures de l'Atome), méfiants. Sauf que cette sensualité-là s'avéra non feinte, ainsi qu'en attesta son maxi suivant "Oh here some noises" chez Isaphlux.

Le mystère Lexaunculpt, le mystère de ce trop-plein de grâce impavide, se devant d'être résolu ; il nous fallut prendre à bras-le-corps le réseau du ternet. Après que nos quelques indices d'ordre botanique (les soirées "PEACH", le label "ORANGE") se soient révélés être des embûches, nous touchâmes enfin au but, et obtînmes du sieur Alex Graham qu'il éclairât notre lanterne. Ce qu'il fit avec tant de gentillesse que de parcimonie.

Car le premier point qui ressort de cet entretien est cette sorte de profession de foi cybernétique, cette autosuffisance assumée avec désinvolture. Cet aspect revient incessant dans les réponses et leur formulation. À la question "Es-tu un internaute assidu", il assène un laconique "Je suppose" pour toute réponse. Au sujet des productions discographiques, ensuite : "Aujourd'hui je ne suis vraiment pas fana du vinyl. Je n'en ai pas beaucoup. Je préfère les formats cd et MP3 ; j'ai des tonnes de cd réenregistrables à traîner autour de mon poste de travail. Je me tiens quand même au courant de ce qui se

passé en musique et utilise mes moments perdus à courir, sur le net, après des nouveautés pour les choper avant leur sortie en disque. "Quant à la musique et au dee-jaying... "Je n'ai pas de platines, et n'y connais absolument rien, vraiment. La dance music, non plus, ne m'intéresse pas spécialement. En fait, je m'en fous. Je ne sais rien de la "scène dance" américaine. Je suppose que c'est de la merde, pour l'essentiel. La techno, et tout ce qui va avec, n'a jamais fait partie de mon itinéraire musical. Je n'ai jamais aimé la techno." Jusque là, rien de très surprenant, il est vrai que cette electronica minimale et très contemplative n'a pas plus à voir avec du speed-garage qu'avec de la country music. Là où le désintérêt du garçon pour ce qui fait l'ordinaire (le bonheur, même ?) de tout musicien techno ; là où ce désintérêt devient impressionnant et hors normes, c'est lorsque, lui parlant de musique électronique en live, et de la façon qu'il a lui-même de la concevoir, il nous répond, en substance : "De la merde."



Ouaip. Quand même.

Si l'on commence à ce moment à cerner un peu l'esprit du projet Lexaunculpt, plein d'isolationnisme et de je m'en foutisme rigolard ; il ne faudrait pas non plus le prendre pour à demi investi dans son truc : ce serait se mettre un doigt nappé d'idées préconçues jusqu'au plus profond de l'œil. Car si, à l'instar de beaucoup des proliférants sonores du réseau, il produit beaucoup sans regarder ni derrière ni autour de lui, il n'en reste pas moins sincère et passionné. "Je suis un obsédé du contrôle sur ma musique ; j'entends que chaque seconde de celle-ci sonne comme je l'ai pensée. Ce qui laisse un petit espace à autrui pour y trouver sa place. Je n'attends ni n'apprécie pas qu'on m'y apporte une quelconque aide. Pour ma part, j'aime écouter de la musique tout seul, parce que je suis assez chiant et n'aime pas la partager."

Cet effet de contraste entre bricolage modeste et inavouable quête du Graal est continu. "J'ai deux samplers et un ordi.

AXIOME - "Rictus" - (Ant Zen Act 99)

Reportez-vous à l'entretien, sis en ces pages, avec John Seelekaers : Comme il l'y explique, au sein du triumvirat Moreau/C-Drik/lui-même, il se sent souvent le plus calme, le plus gentillet, le moins trash en somme...

Axiome, c'est la récréation des deux hommes-tronçonneuses restant (car dans notre monde, il vaut mieux être tronçonneuse que tronç). Ce qui signifie que l'axiome en question risque d'être assez virulent et carré. Voire, de parler avec les mains. Voire, de parler avec les mains, fort, derrière nos nuques.

Surprise ! C'est bien le cas.

Le disque développe effectivement un climat violent, coupable, parfois nauséux. Mais, contrairement aux oeuvres d'un Hypnoskull, il ne néglige ni ne dédaigne l'ambivalence (ces clochettes désuètes en contrepoint sur "effervescence" ; le requiem concassé de "aphte"), pas plus que la mélancolie... En bref, la brutalité n'exclut pas la finesse. Et c'est lorsque l'on vire en plein paradoxe que les plus belles choses battent leur plein : à l'image de "SAS", où, sur un tapis de percussions métalliques effrénées, Moreau laisse planer une nappe pleine de tragique. Superposition ou il excelle (cf. Les meilleurs moments de Imminent Starvation).

Le bon point essentiel de l'album demeure son rendu sonore optimal, qui témoigne du digne soin que peuvent mettre ces doux sauvages à l'élaboration de leur oeuvre de sauvagerie. Au final, le résultat de cette combinaison-là constitue une des plus chouettes - une des plus jolies, oserais-je même dire - méchanceries de chez Ant-Zen.

HYPNOSKULL - "Ffwd-burnout !" (Ant-zen - act 94)

Lorsque lui arrive enfin entre les mains un nouvel Hypnoskull, il ne fait pas le malin, le gentil chroniqueur. Rien qu'à lire le texte d'accompagnement usuel dans le livret du cd, il se fait d'emblée convaincre de la véracité de la motivation de l'auteur (Patrick Stevens). Un extrait pour exemple ?

"faster | faster | more noise | more repetition | get the speed and reach your total burnout point. audioterrorists united in a clash between cultural output and anti-cultural and anti-aesthetic soundcrashes." On ne desserre pas les dents tout au long d'une page de présentation : et ça tient ses promesses gingivales, tout au long d'un cd bien rempli. Juste 70 mn d'extrême violence, d e

radicalité absolue. Lorsque ça cavale (un tantinet trop), vous avez l'impression que des joyeux drilles se hissent par vos oreilles pour faire l'intifada dans votre crâne. Lorsque, plus loin, ça ralentit (rythmiques plombées assorties de crissements de couteaux de boucher rouillés), il vous semble que votre squelette sort de vous pour piétiner ce qui reste de vos chairs tuméfiées. Bref, la fête. L'intensité ne baisse jamais : pas question, n'est-ce pas, d'interrompre une partie fine quand tourne une bonne boutanche de tequila aux clous...

Seul regret pour les propagateurs du nihilisme sonore et autres mixeurs biomécaniques (additionnal prothèses by Benalo maestro) ; que Ant-Zen se soit contenté d'un pressage cd. Quand le vinyl aurait joyeusement explosé plus d'une table de mix. Dommage. (Mais ça peut certainement se réparer...)

XINGU HILL - "Alterity" (Hymen/Ant-Zen (1999))

Il est des fois où les coïncidences de sorties - de disque ; et de France (en ce qui nous concerne) - pourraient nous faire passer pour des gens de la "grande presse". Si, la grande presse, vous savez, c'est là où le rédactionnel se voit si souvent préfixé de "publi"... Ainsi, dans ce numéro 11 de L'Ultime Atome, John Seelekaers fait mouche comme personne : chroniqué par trois ou quatre fois (Snog, Urawa, Torsion, Xingu Hill) et copieusement entretenu de choses et d'autres (mais surtout d'autres...). C'est net, et que vous répondre à ça ? Que c'est la faute à pas d'chance ! (enfin, pas d'chance...)

Mouche il fait donc, le lutin rigolard, avec ce come-back du projet Xingu Hill, paré d'une pochette insectoïde et point moche, du meilleur goût. Il a quitté Nova Zembla, tel une mouche s'extrayant du papier déletère, pour Hymen. Le résultat sonore fleure bon la liberté, voire l'errance. S'il n'a rien perdu de sa capacité d'évocation, le fluide Xingu Hill s'est avec bonheur débarrassé de ses quelques (rares, heureusement) oripeaux acid. On croise de temps à autres ces sortes de chants de baleine f o s s i l e , plaintes d'en dessous la surface du s o n , q u i

avaient fait notre bonheur sur le Torsion ("dark tatoo satellite", Reload ambient). L'hypnotisme est discret. Insidieux. Et l'amplitude séculaire, celle qu'on vénère, ne peut que peu à peu reprendre ses droits ; l'onctuosité torse de ce pouvoir mélodique s'impose, après des prémises sciemment déstructurés (Bisk Bisk jazz l).

Espérons le très fort en live dans nos contrées, durant le millénaire prochain... (Ouais, mais alors, pas trop tard dans le millénaire...)

Mister Opliss

SOMATIC RESPONSES "circumflex" (Hymen)

Sortie sur Hymen du dernier album des SOMATIC RESPONSES dans la lignée du UW 005, à savoir: électro brutale distordue, chaloupée à l'italienne par de chloïes nappes empruntées d'un romantisme inquiet (cf."umbrella"), romantisme rapidement dévissé par des rythmiques assassines. Proche d'ADC, leur drumkits ne sont par fournies dans ton Roland de synthé... dommage...les claps tranchent, les hihats découpent, et les snares implorent/explorent au gré des morceaux.

Dans cette agressivité indus, les nappes suscitées apportent une profondeur, un lyrisme décalé (du coup). Les morceaux sont vivants, mouvants (loin du marteau piqueur): intro ambient décadent ("Circumflex" le morceau éponyme); échappée hip-hop (fabriqué à l'arsenal le hip-hop...), maîtrise des rythmiques (ces dernières évoluant sans cesse: progression, rupture, volte-face, demi-tour, marche arrière mais cohérence absolue).

L'auditeur apprécie la courte pause que constitue l'intro d' "Ol.drov" mais rapidement ça crépite, ça gargouille, y'a du métal qui suinte de nos oreilles. Jamais speed J.G & P. A Healy nous distillent pourtant une puissance toute hardcore (entre 120 & 140 BPM). Tout est dans l'ambiance (cf., "The storm") très fin de siècle, très pako, très kaos...

Au final, un excellent disque de circonstances à écouter tout seul au casque le soir du réveil: si tout tourne rond chez vous après l'audit, vous aurez fabriqué tous les antikorps nécessaires à la lutte contre le virus "fin du monde". Comme me le soufflait il y a peu mon tendre ami Random Vomix: "si tu les vois en live, mieux vaut avoir bouffé une photocopie d' hoffmann qu'un vrai (question de survie...)".

Antikore

douce chaleur, influences tour à tour espagnoles, grecques ou pourquoi pas slaves, rythmiques volontiers baggy ou jazz chaotique, chargé de cymbales surchauffées, et toujours ces mélodies naïves et attachantes dont on suit avec bonheur les fausses chutes ou les maladroitesses approximations.

Un album dont la richesse créative n'est donc pas à démontrer plus longtemps, mais dont on peut en plus souligner le sens de la dérision. Quand par exemple, Pierce se prend pour un joueur de piano de cabaret en pleine session mélo (« The lonely lounge piano player's lost in his world ») pour emmener le thème jusque dans un breakbeat complètement fumé. Imaginez comme cela vire au bizarre quand le piano se désaccorde subtilement...

Et puis surtout avec « Imagine Winooski », seul passage chanté – et en canon s'il vous plaît, d'un canon extasié et jouissif (?!) – qui nous évoque le bonheur de voir le dit Winooski partir en vacances : « so goodbye ! ». Un grand moment. Et comme pour le reste de ce génial fourre-tout qu'est « Ramda », il ne tient qu'à vous de ne pas passer à côté.

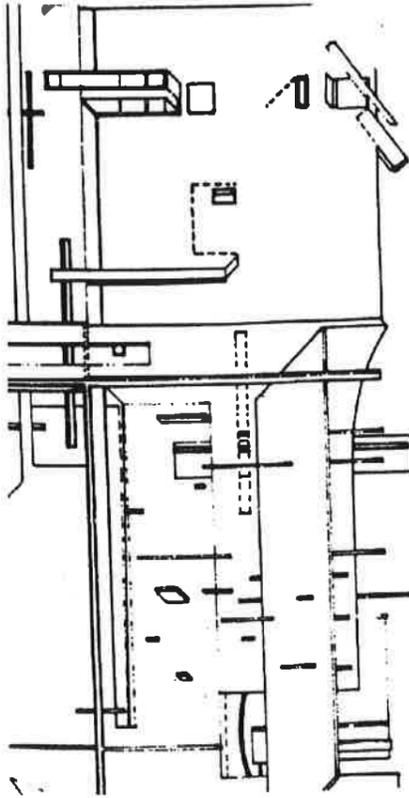
SIGUR ROS – « Svefn-g-Engar »
(12fat 036)

Ce sera une chronique rapide, c'est entendu. Après tout, voilà un disque qu'on a reçu il y a des mois de cela, au milieu d'autres productions Fatcat plus voyantes. Un disque auquel on a d'abord fait si peu gaffe qu'on a aisément égaré sa feuille d'info promo ; je ne pourrai donc rien vous apprendre sur l'origine des gens cachés derrière ce nom à coucher dehors. Et me contenterai, à votre instar, de laisser filer mon imaginaire en roue libre, et d'imaginer quelque nymphelette nordique, exotique.(Nordique vs Ad Vanz...): POLE et PLOTKIN, Berlin contre NY.

Tout, en somme, pour rapidement virer au cliché, s'il n'y avait pas l'alchimie entre traitement sonore et mélodies, alchimie rare aux retombées heureuses. La production pop la plus émouvante... mineure, certes, comme toute émotion pop... la plus émouvante depuis Isan.

Bonne, très bonne surprise, donc, que Sigur Ros. Fiez-vous au hasard : laissez-le vous laisser mettre la main sur ce disque.

Mr Oplès



POLE vs PLOTKIN - (12FAT 024)

Deux nouveaux arrivants dans la prestigieuse série des 12" du label londonien (qui avait précédemment accueilli Third Eye Foundation, V/VM, Gescom vs Ad Vanz...): POLE et PLOTKIN, Berlin contre NY.

Le plongeon se veut immédiat, dans des eaux faussement calmes, des abysses sonores profonds et troublants, qui rivalisent de plénitude et d'inquiétude à la fois. Et l'on parle d'ambient ici, de celle qui ne se contente pas d'être cotonneuse et évanescence... parce que celle dont on parle est également minutieusement perverse. On est comme suspendu à chaque vibration, pincement de corde ou effleurement de touche.

Les "Forensics for guitar" (parts 1-3) de l'américain PLOTKIN travaillent sur les effets de synthétisation : explorant les possibilités de traitement de sa guitare, il la modèle et la gratouille amoureuxment pour ensuite sampler le résultat et "exploiter" sur des

bases rythmiques planes. Le résultat entraîne une perception nouvelle, et presque décalée, d'une mélodie rendue incontrôlable sous l'effet des cordes hystériques.

De son côté POLE (Stefan Betke) aspire à des inspirations/respirations plus illibent, mélangeant nappes émouffées et post-dub. Le combat se situe entre basse et aigu, avec une session rythmique lourde, mais à faible niveau sonore, enchevêtrée dans des chatouillements quasi disgracieux. Partant sur ces bases assez floues, POLE y incorpore des simulations de boucles maintenant en survie un morceau qui aurait tendance à voler de ses propres ailes. Impossible donc d'écouter tranquillement ses deux pièces "Bestie hijack" et "Melkendie kuh" qui maltraitent, des sons réputés pour adoucir les mœurs. La vision de l'ambient présentée par ces deux artistes, qui ne se sont par concertés au préalable, rejette sérieusement toutes les idées reçues sur un style musical planant et soporifique.

Mo.Dereck

VARIOUS ARTISTS – « 8.8,5.9.remixes »
(CD 07)

Le disque s'appelle Various artists. Il n'est pourtant pas compilatoire. Enfin, si ; mais ne compile que des travaux d'un même auteur : en l'occurrence, un duo d'anonymes déjà responsables de plusieurs maxis et d'un album ("decay products") sur Chain Reaction.

Un beau panorama du son Chain Reaction, fait de nuages électromagnétiques étrangement incurvés, sous-tendus de basses larvaires, groovy là où on ne les attend pas - et quand on ne les y attend plus -. (Les 16 minutes ondoyantes du guilleret "8" en témoignent.). Ce son si archétypal, qu'on croit tant connaître par cœur qu'on néglige souvent de s'y replonger ; ce son est ici soumis aux suaves attaques des trublions de cette autre "école" si archétypale, celle du conglomérat Autechre/Funkstörung/Arovane.

Chacun s'en sort bien : Aë déboulonne soigneusement toute machine avant de la mettre en route. Funkstörung s'adonne à un exercice de style, funky killer minimal. Arovane s'évapore (et moi avec). Le moment de grâce "le plus" de grâce de tous ces moments de grâce reste la réinterprétation de "8.5" par les cousins de Monolake. : un paysage désolé, qui ne paie pas de mines (autres qu'antipersonnel) puis discrètement s'insinue en vous pour faire danser l'Eraserhead qui y sommeille. Une ondulation tragique, briseuse d'espoirs - on ne part pas d'ici, rien ne bouge, tout est mort et pleure pourtant encore.

Terrible.

Mr Oplès

Les sons analogiques ne m'importent pas plus que cela... J'ai de puissantes visions préalables à la composition : parfois elles contiennent plein de petits mondes et créatures étranges. Parfois il s'y trouve des gens que je connais et fréquente. Parfois, il n'y a que des couleurs. La plupart de ces visions inspirent, puis deviennent les titres, des traques.

Quant aux sens, ils sont mêlés. Les textures sonores sont très émouvantes pour moi. Il m'arrive ainsi d'avoir des chocs intellectuels forts à l'écoute de la complexité des formes sonores et musicales d'autres personnes : je pense ainsi que Richard Devine pousse les choses loin au-delà des repères habituels.

En fait, je pense essayer d'atteindre une forme de beauté obscure, obscurcie même, dans ma musique. Prendre une chose telle qu'en sa forme la plus pure, la bousiller un peu, la salir, et l'amener en un point différent pour voir si les gens parviennent à apprécier certains de ces éléments de "salissure". Je suppose que j'attends juste des gens capables d'avancer avec ma musique, des gens qui prendront le temps de gratter au-delà de la première couche, trompeuse, de fumier au sommet de l'édifice, pour parvenir jusqu'au secret, à l'expérience que j'aurai caché au cœur.

Dans la construction des tracks, c'est comme de bâtir un mur. Vraiment. Je ne sais pas même, parfois, quand il commence, ni pourquoi je le bâtis, mais j'y vais, empile les pièces les unes sur les autres jusqu'à en être content. Parfois même... j'ai l'impression de construire un mur en partant de son sommet."

Au final, le bricolo Alex Graham semble pétri d'une belle ambition artistique. Plus loin, demandez lui quels cheminements culturels l'ont mené là. Il rétorque : "J'ai grandi sous l'influence des Transformers et des Voltrons (? ndr) à la télévision. J'ai toujours eu un drôle de penchant pour la technologie et les choses robotiques... et j'ai toujours, aussi, éprouvé un fort amour pour les légos et autres jeux de constructions." Musicalement parlant, c'est du même tenant : "Etant enfant j'ai beaucoup écouté les Beatles, puis tous les groupes de rock classique après l'école primaire. Plus bizarrement, ensuite, du death metal, et puis Skinny Puppy. Ces temps-ci, c'est plutôt Brian Eno ou Paul

Simon. Et je suis un grand fan de Mouse on Mars." Le paradoxe s'entête et persiste, lorsqu'il explique qu'il a fait 6 ans de batterie, puis 4 de piano, mais qu'il a surtout excellé, durant les années 80, à jouer le thème du Flic de Beverly Hills ("Axel F.") rien qu'avec le mot "fuck" samplé à toutes les sauces, sur un sale vieux synthé.

Tout cela peut sembler bien fumeux. Mais ces divagations à la coule sont d'abord expression d'une liberté de chaque instant. Assumer son individualité, ses complexités, voire ses contradictions, et toujours s'en amuser. Ainsi Lexaunculpt fait-il l'ombrageux, feignant de se désintéresser absolument de l'auditeur et de se contenter agréablement de sa prolifération sonore sur la place nette, pour affirmer l'instant d'après être prêt à faire dans l'humainitaire : "Je présume que je suis plutôt pervers à propos de ma musique, n'ayant pas d'intérêt à la présenter au monde puisque faite avant tout pour mes propres oreilles. Mais j'affirme sans la moindre hésitation que j'aimerais beaucoup, vraiment, jouer dans des concerts dont les bénéfices iraient à des causes politiques."

Enfin, cet entretien permet de réviser des idées préconçues que l'on peut se faire, certains soirs de débîne, de cet "edenelectronica" que semble en passe de constituer le continent nord-américain... au sujet des soirées "STERILE", censément un must d'underground électronique, les pendules sont vite remises à l'heure : "La stérilité, c'est la première chose que je m'efforce d'éviter dans ma musique. Nos

soirées Sterile, c'était juste une tentative pour faire bouger les choses dans le comté d'ORANGE, pour faire si notre truc pourrait intéresser d'autres personnes. Mais il n'y a eu que trois personnes. Un bide."

En résumé, derrière ce premier abord taciturne, limite monosyllabique, Alex Graham/Lexaunculpt se révèle affable, passionné par sa musique, par la musique, et généreux dans son approche. Mais pourquoi alors ce nom, ce sabir indigeste ? Une autre réponse, encore, qui ne nous étonne pas tant, et nous en rappelle d'autres, des zigotos au nom bizarre : "J'ai choisi ce nom-là parce qu'il ne revêt aucun sens précis pour moi. J'aime aussi le fait qu'il soit confus dans son allure d'ensemble. Je pense que la musique derrière coïncide avec cette philosophie, qu'elle ne fait pas complètement sens, mais génère un étrange attrait."

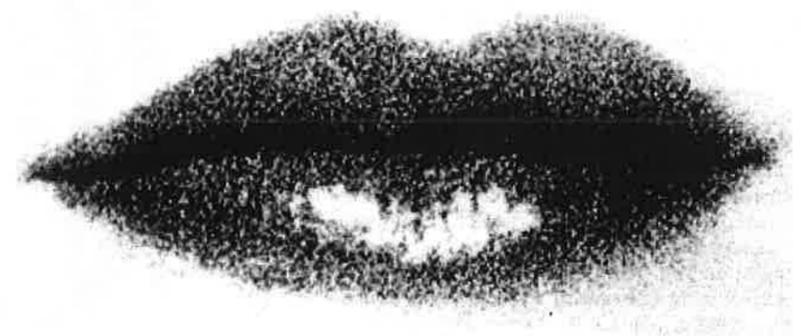
Pour moi, du moins."

Pour vous aussi, bientôt. C'est garanti. Et fortement conseillé.

Mister Oplès

Lexaunculpt discography

- Lexaunculpt - "Oh here some noises" - (isophlux10 records)
- Lexaunculpt - "double density" - (orange records)
- Lexaunculpt - "meek ep" - (orange records - coming soon)
- Lexaunculpt - "metroid ep" - (orange records 04 - coming soon)
- as well as various random remixes/compilation appearances



ULTIME
ATOMÉ

Shitkatapult

[2 0 0 0 , r u e d e l a R o q u e t t e]

Késaqueuse ? Wotzibins ? s'étonnera le déambulateur d'allées de disquaires non averti, face à ce nom et ce logo bizarres. Qu'est-ce que ça cache, donc ? Fookin'hardcore, musique de sauvages, truc pour brûler des poubelles ? SHITKATAPULT, c'est vrai, au premier abord, ça peut faire grincer des dents.

Or que, si les dents y ont certes à voir (et notamment : usage immodéré de perceuses, fraiseuses et autres bimboleries gingivales), c'est plutôt pour l'aspect chirurgical du spectre sonore de ce tout jeune label allemand. C'est du genre minimal, donc. Maximum minimalisme, oserais-je même avancer. Ça ressemble d'ailleurs à une évidence - limite, une banalité : "Quoi ? encore du minimalisme allemand ? Pfouh..." - tant le pointillisme électronique (et électro-acoustique) semble une constante de cette contrée, et ce de longue date, de Kraftwerk à Chain reaction. Une tentative de panorama exhaustif de la chose serait une gageure : Il faudrait décrire et détailler le easy chaotique listening de OVAL et les fanfares disco-termites de chez PROFAN (Mike Inc, etc.). Et mille autres, encore, au moins. Il faudrait bien trop de pages en regard de nos maigres moyens, d'une part. Et puis les jeunes pousses, c'est bien aussi sympa.

Les margoulins de chez *Shitkatapult* s'inscrivent dans la droite ligne des travaux de leurs aînés suscités. Depuis le début 1999, ils ont empilé les maxis de groove rachitique (tac, toc). Début 2000, on en est au septième. Il est déjà temps d'en faire un petit résumé, afin, en premier lieu, de vous alerter : car du *Shitkatapult*, vous allez en manger, ce millénaire.

Le coup d'envoi avait été double, les deux premières frappes du label ("*Cozmik suckers, vol. red and blue, strike 1 et 2*"), s'unissant pour former une compilation inaugurale. Rétrospectivement, on peut trouver cette première pierre fort bigarrée : s'y croisent l'ambient crépusculaire de *A.H.Schreiber*, l'électrophunk salace de *Statik Lounge*, la tic-a-tac-a-tac-tac-tic (du gendarme ?) de *Nanospeed*, jusqu'au trip-hop acidulé et jovial de *Makeem the vinylistic*.

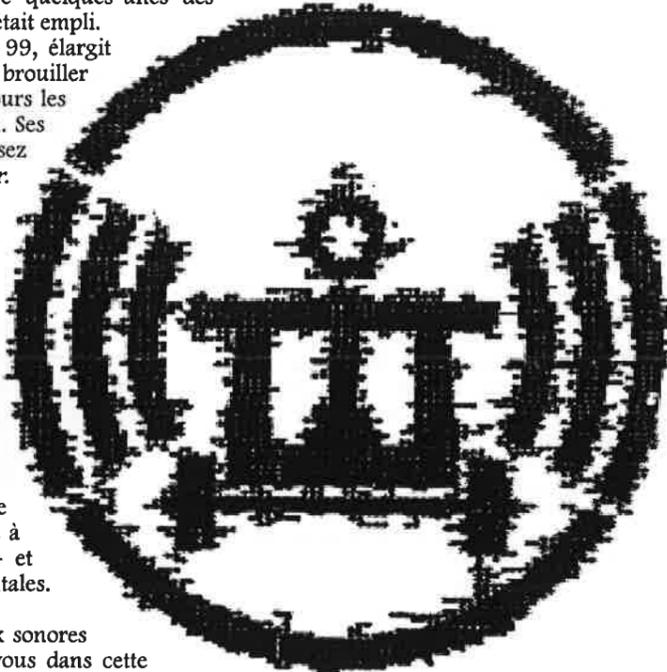
Le *strike 3* a été celui de la révélation. Le promu a pour nom *Nanospeed*, et derrière ses atours archi sobres, rêches; cache une fantaisie réelle : on s'imagine aisément "staying alive" chorégraphié et dansé par une clique d'automates en sous-tension. Certaines traques de ce maxi laissent transpirer une authentique poésie, surgie de nulle part, d'une beauté fantasque et surréelle. (voir chronique dans notre newslater 10.5 ; automne 99). Ces petites merveilles nous ont convaincu de faire un portrait en pied de leur auteur : l'interview de *Nanospeed* démarre à la page suivante. Depuis, le petit rapide nous a gratifié d'un nouvel ep, intitulé "*Kopernikus*" (*strike 7*), où il démontre l'étendue de ses capacités sonores. Les machines y ont toutes l'air d'avoir l'estomac barbouillé, gargouillent, halètent, le tout à des tempi assez surélevés ; les basses galopent sans trop frapper, et des ondes mélodiques immanentes y ajoutent des couleurs uniques. C'est si beau qu'on y trouve quelques-unes des étonnantes saveurs subaquatiques dont le "*basscade*" de *Autechre* était rempli.

Le *strike 4*, d'obédience plus techno et dancefloor, sorti à l'été 99, élargit encore l'envergure sonore de *Shitkatapult*, histoire d'un peu plus brouiller les pistes. Si la rythmique est plus virulente, elle vous coule toujours les pieds dans le béton plutôt que de vous asséner des pieds en béton. Ses deux géniteurs, *Jello* and *GG*, italiens, sont semblent-ils assez reconnus pour leur "efficacité" live sous le patronyme *Labgenerator*. Techno, donc, certes. Mais techno dont il ne reste que l'écume et l'écho (des basses, si loin). On croit souvent que tout s'évanouit, qu'il ne va plus demeurer que vapeurs et vibratos ; c'est là, logique, que tout redécoule et s'arme de furia pneumatique. Le travail sonore s'y révèle donc bien plus riche dans sa longueur, qu'à la première oreille jetée dessus.

Techno encore, avec le *Hörzu* (*strike 6*), tout matiné de *Basic Channel/Chain Reaction*, techno répétitive et bouclée/bouclante, dont quelques accents Millsiens nous concernent forcément moins. Néanmoins s'y cache un titre remarquable de perversité, sorte de longue, longue, longue intro qui n'en finit pas de ne jamais démarrer.

Résumant un peu ces diverses empreintes, le "*Stromchleiten*" ep de *T.Raumschmiere* (chroniqué en ces pages) oscille d'une influence à l'autre -encore l'ombre de Chain Reaction sur un des titres - et parvient à quelques digressions tout à fait malades mentales. Inquiétantes et réjouissantes.

La compilation "*Membran*", imminente, dressera un état des lieux sonores de l'activité des maîtres de la catapulte. En attendant, plongez-vous dans cette interview de *Nanospeed*, alias *Roland Fiege*... avant de vous ruer sur ces disques (sinon je vous déshérite).



ULTIME
ATOMÉ

ULTIME
ATOMÉ



FatCat Records Ltd

ULTIME
ATOMÉ

VARIOUS ARTISTS - " Split series "
(CD 08)

Les gens de chez FatCat insistent eux-mêmes, à raison, sur ce qui constitue leur qualité première : l'éclectisme. Tant dans les associations inédites générées par leur série de split eps depuis deux ans, que dans chacune de leurs nouvelles livraisons : enchaînez donc l'écoute d'un Sigur Ros et celle d'un Merzbow, vous verrez...

Grande variété, donc, dans les sons divergents. Et grande productivité, pour ne rien gâcher. Cette compilation dresse une manière de bilan. La ligne directrice est résolument électronique ; de l'électronique qui gratte et qui récur. On y découvre Janek Schaefer, colleur sonore filou et doué, ou un Speedranch toujours aussi bordélique mais plus performant dans cette démonstration de hip-hop parodique et concassé que dans ses mixes. On y retrouve Gescom qui nous livrent un classique chuintant, mélodique, fameux. V/V/M nous rappellent qu'ils savent mouler des balles plombées depuis leurs forges souterraines, entre deux séances de fanfare. Foehn fait chanter des berceuses par des geysers.

Req surtout retiennent l'attention avec une miniature électronique fort belle et intrigante : ma meilleure surprise "minimale" depuis au moins... Urban Soul Research (Heimelektro), le mois dernier.

Quant à Merzbow, il fait du Merzbow (là, j'aurais aimé apposer une onomatopée seyante et rugissante, mais notre alphabet manque de lettres).

Espérons que ce gros chat ronronne encore longtemps...

Mr Øpless

PROCESS vs DAT POLITICS (034)

La collection vinylique la plus casse-gueule du moment continue ses associations/oppositions improbables cette fois avec deux projets ayant quand même un point commun: l'usage (quasi) systématique de matériel électronique.

D'un côté, PROCESS poursuit sur la lancée d'un premier EP en 98 avec trois pièces minimales hésitant entre le groove techno et chillout à la papa. Si FAT CAT évoque à leur sujet une tendance "floor-friendly" à la différence de l'immense majorité des morceaux parus dans ce cadre, on reste quand même loin du "floor-filling" tant les kick drums semblent équipés de coussinets, et les charleys recouverts de velours. Répétitive et étouffée, la musique de

PROCESS évoque inévitablement le son de Berlin, sans véhiculer pour autant le mystère derrière les brumeuses productions de Maurizio et CHAIN REACTION. Cette face reste néanmoins un moment bien tranquille à ne pas négliger, le plaisir s'installant au fil des écoutes.

La face DAT POLITICS est, elle, beaucoup plus tranchante et agitée, clinquante et zébrée. Le premier track, sans titre, joue un kick plutôt new wave, qui clape sèchement pour animer une farandole électro acoustique plutôt guillerette. A peine est-on rentré dans la danse que la chose - qu'il paraît difficile de définir plus précisément - est déjà close. Le second est encore plus étrange, agençant un pattern hip hop vu, revu mais toujours aussi entraînant, et un gimmick électro-acide apparemment égaré, sur fond de scratches plutôt envahissants. Le tout s'emballa plus qu'il ne se termine dans un cut-up très éclectique comme il s'en fait actuellement (chez HOT AIR par exemple). On serait curieux d'entendre ce cross over, vraiment inédit, sur une piste de danse. Le troisième morceau est de loin le meilleur du maxi, dense et complexe comme certains tracks de TELEPHÉRIQUE - période "transcendenz" sur Noise Muséum. Plusieurs couches évoluent simultanément, comme jouées par chacun des musiciens - ils sont 4 ou 5 - et apportent toutes une forme ou une dimension. La musique se fait ainsi périodique et linéaire, chaotique mais sous tendue par un mouvement d'ensemble, vrombissante, suraiguë, ronde et tordue. D'autant d'éléments antinomiques naissent une cohérence et une retenue appréciables quand on imagine la confusion qui aurait pu régner.

Rappelons pour conclure que DAT POLITICS sont lillois et qu'ils se produisent aussi parfois en concert, avec une formation leur permettant certainement de développer leurs

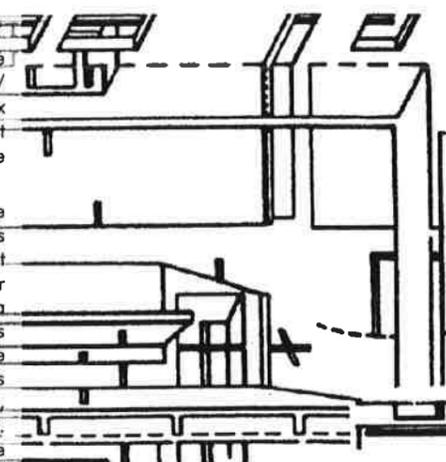
étonnantes structures avec aisance. Guettez donc leurs apparitions.
S.Y.D.

MICE PARADE - « Ramda »
(LP 04)

Mice Parade est le projet solo d'Adam Pierce, batteur du Dylan Group (rien à voir avec Robert Zimmerman...), et plus généralement multi-instrumentiste. Ce second album a la particularité d'avoir été réalisé live - c'est à dire que le bonhomme ne s'est donné le droit qu'à une seule prise par piste de son. Ajoutez à cela qu'aucun sampler ni sequencer n'est de la partie et vous obtenez le genre de concept qui, en théorie, n'a rien à foutre dans les colonnes de l'Ultime Atome, cette feuille de chou formatée pour du langage en 4x4 temps. Certes, certes. Sauf qu'on a reçu ce disque et que par mégarde, on l'a écouté...pour ne plus arriver à s'en défaire, à l'instar de ces drôles de musiques bien de traviole qui tournent désormais sur nos platines de Squarepusher à Kammer Flimmer Kollektief pour vraiment n'en citer que deux.

Alors mettons tout de suite de côté les arguments faciles sur l'émotion que dégagent ces "vrais instruments" par opposition à la "froideur de la programmation". « Ramda » se situe, au delà d'une simple "performance", dans une appréhension résolument moderne de la musique, mettant en évidence la capacité de digestion de plusieurs décennies sonores dont fait preuve Pierce. Au contraire des habituels, et basiques procédés de fusion de deux entités stylistiques préalablement définies (et rigidifiées), rien ici n'apparaît comme de la superposition ou même de la citation. Loin, donc, des poncifs du sampling, loin aussi de la stagnation dans laquelle les inrocks et leur dévoué serviteur radiophonique Lenoir voudraient cantonner l'actuelle création populaire. Car cet album magnifie l'art du mélange et chaque composition semble une découverte, accompagnée d'étonnements et de belles révélations.

Difficile alors d'évoquer ces quinze morceaux - le plafond des 74 minutes est quasiment atteint - en quelques lignes tant l'envie d'en faire partager chaque instant nous presse. Du coup on s'emballa "en gros" et dans un désolant désordre, pour ces tintamarres de percussions cristallines ou légers tintements presque immatériels, ces reflets et réverbérations, souffles se propageant dans d'imaginaires véritables, ondes claires, hauteurs hertziennes vertigineuses, cordes répétitives, électronique oscillant, s'étirant comme sous l'effet d'une



T'es-tu essayé à d'autres disciplines ?

J'ai fait une école de dessin, de cinéma... Il y a aussi eu la revue (« Noyade Mécanique », où s'illustrèrent aussi les vaillants comparses Seal Phuric et Olivier Moreau, notamment...) mais c'est simplement une question de temps ; il ne faut pas tout mélanger non plus. Il faut pousser au maximum les choses et voir ce qui se passe, quitte à arrêter si le déclic n' a pas lieu... Je n'ai pas la moindre envie d'arrêter, mais je ne préfère pas dire "ça ne changera jamais", parce que je n'y crois pas...

Le pressage (souvent critiqué en ce qui concerne les vinyles Hymen, ndlr).

Il faut faire avec les moyens du bord. Et, disposant d'un budget raisonnable, il faut savoir rentrer dans le budget. A ce sujet, je trouve que le vinyl n'est plus rentable. C'est un format avec lequel il n' y a pas moyen, selon moi, d'obtenir un son convenable. Sauf en faisant un pressage incroyablement, qui coûte alors une fortune. Mais je ne crois pas qu'il y ait grand monde qui le fasse.

L'aspect remuant, dansant, de la chose ; jusqu'où te concerne-t-il ?

Pour ma part j'aurais plus tendance, maintenant, à danser sur des trucs plus calmes. Quant aux rythmiques, l'aspect dansant ne m'intéresse tout simplement plus. Je ne suis pas hyper porté sur les rythmiques, pas hyper pointilleux en ce domaine. J'aime certes bien en écouter, mais ce n'est pas ce que je préfère faire. C'est aussi pour ça que je me contente souvent de rythmiques plus simples, plus "dansables"...

Tout est dansable, cependant, même Squarepusher. (rires). Cela dépend juste pour qui... Il faut seulement que je sente une sorte de groove, même s'il est très bizarre... Il faut qu'il y ait quelque chose de physique, il faut que tu sentes que ça tombe convenablement... C'est vrai que c'est particulier d'y parvenir par ces méthodes de travail là (électroniques, ndlr).

C'est effectivement une des carences de la musique électronique, ce côté non spontané... on peut juste parvenir à rattraper ce côté non spontané, en le calculant, d'une certaine manière... En travaillant sur les loops, etc... Tu

peux arriver, d'une manière artificielle, à quelque chose qui ait une allure de groove spontanée...

Torsion (Reload Ambient, 1997) : une ambiance très "bluesy électronique" ?

C'est dû à nos goûts musicaux, qui, en quelques années, ont énormément évolué, alors qu'avant on n'écoutait que de la musique électronique. Moi, j'aime beaucoup, notamment, tout ce qui est guitare acoustique, bluesy, Ry Cooder ou Michael Brooke. Les groupes de chez Kranky, également. C'est une autre utilisation de la guitare, avec ce côté bluesy, même si ce n'est pas du blues à proprement parler. Ces atmosphères ne résultent donc pas du hasard.

C'est pour cela, aussi, que j'ai été très heureux de travailler avec David Thrussel sur le Snog. Je suis un inconditionnel de "Buy me... l'il change your life", qui en fait se compose de 12 quasi ballades... Durant mon séjour chez lui, en Australie, il m'a fait découvrir des tonnes de trucs incroyables. Nancy Sinatra, par exemple, une chanteuse fantastique !

Je ne tends pas vers le purisme de la guitare acoustique. Ce qui me plairait, ce serait d'intégrer des éléments de ce parfum, sans aspect parodique. Dans le nouveau Xingu Hill (octobre 1999), il y a pas mal d'influences jazz et new-jazz, comme celle de John Zorn, que j'écoute beaucoup en ce moment...

J'aime bien, vraiment, faire du faux spontané. Le chaos organisé, en somme, comme le pratique très bien Atom Heart, grand spécialiste de l'erreur électronique. Ou Bisk, qui rend la chose moins nette, tout en restant propre. Il y a des choses de cet ordre dans le nouveau Xingu Hill ; il s'agit d'intégrer ce qu'on écoute, sans en faire ni une copie conforme, ni une parodie. Que cela reste de l'ordre de l'inconscient, du non prémédité.

Te tiens-tu au courant de l'actualité musicale ?

Je ne vais quasiment plus chez les disquaires. Il y a des médiathèques très bien achalandées ici à Bruxelles, alors... Mais je peux aussi passer des journées entières sans écouter de musique ; je peux aisément m'en passer.

Je crois que c'est bien - encore de la philosophie de comptoir, attention ! (rires) - quand on aime bien quelque chose, de ne pas s'enfermer dedans. Autant je crois qu'il faut bien se concentrer dessus quand on fait quelque chose, autant il faut rester le plus ouvert possible, en règle générale (au niveau des disques, comme des films ou des bouquins). J'essaie d'équilibrer entre les différents domaines, de ne pas faire tout le temps la même chose... Je suis persuadé que ce n'est pas la peine d'être surinformé, d'être obsédé par la musique, de ne faire référence qu'à la musique : il y a là-dedans le risque, aussi, de perdre en distance par rapport à ce que l'on fait.

Pour finir, histoire de changer un peu le cours usuel des choses : peux-tu nous donner tes plus grandes références culturelles ?

En cinéma, je suis très ouvert, éclectique. Il y a Brazil, quand même, au sommet de ma hiérarchie personnelle. Mais je peux alterner les productions hyper indépendantes et les blockbusters américains bien popcornés, sans problème. Ça permet également de mettre en perspective... Quand je lis des critiques de films, comme par exemple sur Matrix, décrit comme "révolutionnaire", "que le cinéma américain n'a jamais fait des choses comme ça !", cela me fait sourire.

De la même manière, ces gens qui font des reviews techno, n'écouter que de la techno, qui ont commencé à en écouter il y a quatre ans, et sont dénués de toute autre référence : cela aboutit à des comparaisons absolument invraisemblables...

Il ne s'agit pas non plus, loin s'en faut, d'être une encyclopédie vivante de la musique, pour parler de musique. Mais il est juste bon de garder les oreilles ouvertes...



Pourquoi ces noms (Nanospeed pour ton projet, shitkatapult pour le label)?

Le mot Nanospeed exprime les deux aspects qu'on distingue tout de suite à l'écoute des traques : Nano désigne les sonorités aiguës, ultra courtes et tranchantes ; et Speed la façon dont elles sont propulsées dans vos oreilles et dans votre estomac. Je ressentais le besoin d'avoir un nom différencié pour ce projet (Roland Fiege a déjà produit des morceaux, plus techno, sous le pseudonyme de Spacetank, ndlr) du fait qu'il est conçu de façon différente, qu'il sonne de façon différente et a un rendu différent des traques ordinaires aux loops strictement basées sur le bassdrum.

Shitkatapult, est, je trouve, un nom idéal pour un label. Un nom qui laisse les gens perplexes, à se demander : -Quoi ? . Il attise la curiosité des gens ; ce nom s'enfonce en leurs esprits. Pour moi cet effet de surprise, c'est la fonction principale du nom Shitkatapult.

La mention Shit est aussi une bonne façon de se rappeler à l'autocritique. Assez souvent, en terminant un morceau, tu l'as entendu tant et tant de fois que tu n'es plus à même de juger si c'est de la daube ou un truc génial. A la fin, c'est toujours l'auditeur qui prend la décision.

Il s'agit d'une marque d'humour : trouves-tu que la scène électronique en manque ?

Les gens manquent assurément d'humour dans ce secteur de la musique. Pour ma part, si j'ai un esprit résolument positif et que j'aime aussi rire de moi-même, je ne me vois pas pour autant comme un "entertainer", un amuseur public. J'aime faire danser les gens, j'aime aussi leur procurer une forme d'expérience intellectuelle à mon écoute.

Quel a été ton parcours musical, en tant qu'auditeur puis compositeur ?

En tant qu'auditeur, ça a été d'abord du disco, en 77, et les premiers singles achetés "Could you be loved" par Bob Marley et "Hells bells" par ACDC. Au début des années 80 je suis passé à l'électro pop ; depuis j'ai toujours préféré le son des machines à celui des guitares. Mon expérience de clubber a débuté au milieu des années 80 avec l'électronic body music (les premiers Front 242, Nitzer Ebb, The Young Gods...) et le courant industriel et noise (Einsturzende Neubauten, Test Dept, SPK). À la fin des années 80 je me suis beaucoup intéressé à l'acid. Mais peu à peu je me suis détaché du mouvement techno, car il s'est vite moins agi de musique que de pilules.

Mon parcours de compositeur, maintenant : En 1987-89, j'ai d'abord fait partie d'un

groupe appelé "Das symmetrische Sagen", qui combinait les boîtes à rythme et basslines à des percussions métalliques "live". Ensuite, dix ans d'abstinence, durant lesquelles je me suis contenté du statut d'auditeur, n'ayant pas les moyens de m'offrir l'équipement dont je savais avoir besoin. En 1997, je m'y suis remis, avec des lives de techno minimale et des bandes son ambient.



Je n'ai donc jamais eu la moindre éducation musicale classique, et me suis contenté d'apprendre en faisant . En détournant l'équipement de son usage initial, ordinaire.

Es-tu un noise-addict, un obsédé du son ?

Absolument. J'ai pris l'habitude de programmer d'étranges patterns dans un "word processing programm" puis de les graver sur un vieux "needle-printer" (?) juste pour entendre les différents patterns des rythmiques et les sons qu'ils rendraient.

J'aime aussi le son de mon aspirateur. Et ma cafetière à expressos fait de chouettes bourdonnements en projetant le lait. J'écoute les choses avec attention ; je reste un passionné du son. Une fois j'ai fait une virée nocturne dans les bois, avec un DAT portable : c'est le genre de choses qui m'intéresse tout particulièrement.

Comment conçois-tu et gères-tu le live ? Quel rapport entretiens-tu avec le public ?

Cela dépend de mon degré d'activité, d'occupation pendant un live. J'aime danser durant ces lives. Cela dit, les réactions de la foule restent primordiales pour moi. J'aime, lorsqu'à la fin ils remuent, comme électriifiés, tout en ondulant doucement sur la mélodie. Mais j'aime également les regarder lorsqu'ils se contentent d'écouter : il s'agit alors d'une autre sorte de fête. Non pas une atmosphère hédoniste pour se lâcher aussi vite que possible ; mais plus un rassemblement de gens ayant les mêmes "récepteurs" musicaux.

Quant aux "digital campfires", il s'agit d'un projet où nous raccordons - parfois sans nous soucier de la synchronisation - différents appareils électroniques, et produisons des soundscapes et des rythmiques au feeling. Pas de répétition. Pas de préproduction. Juste du live. Nous faisons cela dans une sorte de salon d'un club ambient, le "Kreislauf". Nous ne jouons pas depuis une scène, mais depuis le milieu de la foule. Parfois d'ailleurs les gens interviennent, interagissent. Je leur passe aussi des petits claviers jouets dénichés aux Puces, afin qu'ils fassent du bruit avec.

Quelle est ton infrastructure de live ?

Après une expérience frustrante - des erreurs de timing et des bugs trop fréquents - avec mon PC, j'en suis revenu à mon vieil

ATARI ST pour le séquencing. La plupart des séquences sont conçues à l'aide de différents arpégiateurs (comme le JP8000 ou le Norlead). J'aime bien utiliser le PC pour le "sound designing". J'ai besoin de ce côté visuel pour "peindre" et "dessiner" des sons dans le wavelab. Parfois j'utilise des sources extérieures telles que des claviers jouets ou une batterie électronique Turque (1) dégottée au Marché aux puces de Berlin. J'aime me servir de toutes sortes de plug-ins et "synths" software pour le "sound designing". En ce moment je m'attelle à la construction de mes propres plug-ins avec le "Generator modular software synth". Cela m'attire plus que les sons analogiques classiques. Le sampler (A3000 w.jaz) me sert plus en tant que système d'exploitation pour les dizaines de petits sons servant à mes tracks. Durant l'enregistrement j'use de différents effets (MAM VF11, RS3...) et d'un Doepfer A100 Modular system pour filtre. J'ai un gros besoin de l'existence physique des boutons et manettes pour l'enregistrement. Les arrangements sont donc faits live.

Après l'enregistrement je fais juste de petits arrangements et nettoyage. Essentiellement de la compression. J'aime boucler une track le jour où je l'ai commencée.

Quels sont tes meilleurs souvenirs de live ?

Dépêche Mode, en 1983, à l'âge de 14 ans : de la bonne pop music.

Einsturzende Neubauten, en 1988 (une méthode simple pour un gros impact.)

Kraftwerk au ZKM, en 1998 : les nouveaux morceaux étaient scandaleux ; le son était mauvais, mais l'interprétation des classiques était bonne.

Quel rapport entretiens-tu avec la dance music ?

Je n'ai pas remarqué d'évolution notable durant les dernières années, en ce domaine. J'aime danser ; mais pour l'essentiel, la musique (et la façon qu'ont les dee-jays de la jouer), est trop ennuyeuse pour me faire danser. Quant à faire danser les autres, c'est vraiment chose aisée, tout sauf un challenge. J'apprécie toujours, cependant, le côté brut, la puissance minimale du dancefloor.

Que penses-tu de la scène "techno" allemande ?

J'ai du respect pour le son de Cologne, ainsi que pour Basic Channel et Chain Reaction (ou des labels tels que Kompact et Mille Plateaux). Il y a une foule de gens à faire de la musique électronique, ici, mais la plupart se contentent de recycler le passé. Un des rares

Discography

1995: Xingu Hill : « Maps of the impossible ». cd (Nova Zembla) & Urawa : « A dog called -demolition ». cd (Nova Zembla)

1996: Xingu Hill : Fiction. cd (Nova-Zembla)

1997: Xingu Hill : Relay. cd (Nova Zembla) & Torsion: « Dark tattoo satellite ». Cd (Reload Ambient)

1998: Ambre : Enclave. cd (ant-zen) & Internal : « Dysfunctional subconscious ». Cd-(Zoth Ommogh)

1999: Black Lung and Xingu Hill : « The Andronechron Incident ». 10" (Ant-Zen) & Snog: « third mall after the sun ». cd/2lp (Hymen/ Metropolis/ Shock) & Urawa: « Villa Vertigo ». cd (Foton) & Torsion: « Jackson's private zoo ». 12" (Hymen) & Xingu Hill: « Alterity ». Cd-[Hymen]

+ compilations, remixes (Front 242, Snog, Hexedene, Mlada Fronta...) + many concerts in europe + several music for commercials and a video-game forthcoming: Ambre and Mark Spybey (Hushush), collaboration with Mick Harris

Xingu Hill and Metarc studio webpage: www.metarc.com

à innover reste Atom Heart, avec son label "Rather interesting". Quant à l'évolution underground, il ne s'agit pas de musique, mais d'argent, ce pour quoi il suffit de se la jouer simpliste et sans sophistication. Chose qui me gonfle trop pour que je la pratique...

Quel intérêt portes-tu au mix ?

Quand vous mixez vous ne disposez que de deux voies. En live vous en avez 16. Le mix, je le vois essentiellement comme une façon aisée de présenter mon boulot sans mettre mon studio en pièces chaque semaine. Je vis au quatrième étage... et suis un paresseux.

En ce moment, j'aime bien prendre mon rack d'effets avec moi, pour faire des remixes de mes morceaux en direct. C'est déjà plus amusant que de simplement mixer.

J'apprécie, donc, d'écouter des deejays, lorsqu'ils sortent quelque chose de neuf du mélange de deux disques. Car pour la plupart, ils se contentent de synchroniser, le plus souvent, deux disques identiques. Naze. On n'a que trop rarement l'occasion d'être conquis par un deejay.

As-tu les mêmes idées que Black Lung, concernant la potentialité politique du sampling (cf. interview de Xingu Hill) ?

Je vois plus le sampler comme un outil de gestion. Je fais pas mal de design sonore, je conçois pas mal de sons, et sample finalement assez peu de sons déjà existants. J'essaie d'en utiliser des nouveaux à chaque morceau. Il s'agit d'une part non négligeable de mon processus créatif. J'entends sonner différemment, selon ma voie : le sampling me permet de rendre mes propres sons gérables et diffusables.

Par contre, je ne vois nullement l'échantillonnage comme une protection contre le déluge d'informations. La plupart du temps, cela ne fait que l'amplifier, puisque les gens recyclent de l'information déjà existante plutôt que de s'efforcer d'en concevoir de nouvelle.

Quels liens fais-tu, en toi-même, entre le son et les images induites ?

J'ai plutôt une nature d'auditeur. Je nage à travers les fréquences et les espaces entre les notes. Cependant en ce moment je travaille avec un vidéaste au développement d'une idée visant à illustrer la track "key" sur le "Kopernikus e.p.". J'aimerais tendre à une totale synchronisation entre les sons. C'est pour le moins abstrait. *That's what I see with all the frequencies. (?)*

Quel est ton processus de création ? Comment gères-tu le temps ?

Je manque de temps. Beaucoup d'idées de sons, de breaks ou de samples germent dans ma tête. Je transcris aussi des idées de groove, ronflants, dans mon petit dictaphone digital. Quand je trouve le temps, et la paix intérieure, je m'assois et essaie de voir si les idées amassées

fonctionnent. J'utilise mes temps de vacances, en fait, pour transporter mon attirail où cette synthèse peut se réaliser.

La dernière fois, je me suis fait un cd de samples plein d'idées, et j'ai réalisé des tracks durant un séjour de deux semaines à Berlin au shitkatapult HQ. Au final c'est une idée technique ou une idée de programmation dans cubase qui lance le processus.

Voilà la première étape. Je collecte des trucs sur mon HD et quelquefois lorsque je quitte mon studio pour enregistrer quelque part ailleurs, je me fais même un cd de samples.

La deuxième étape, c'est de lancer ces sons en midi. J'utilise des grooves de "converted audio files" ou de séquences d'arpégiateur, que je manipule avec les nombreuses fonctions de cubase. J'aime aussi programmer des breaks et rechercher les noeuds dramatiques du morceau, ses points clé.

La troisième étape, c'est de l'enregistrer dans le wavelab. J'arrange les morceaux live, rajoute des effets et des filtres live, et joue quelquefois des mélodies additionnelles en live.

C'est le moment où la rationalité se barre, et où mon émotivité intervient.

Quatrième étape : une fois la track entrée dans le PC, j'applique des plugs aux beats simples puis change les arrangements.

Cinquième étape : j'enregistre la traque pour de bon, en cherchant toujours à la compresser jusqu'à l'énergie maximum. Une fois bouclée, je la grave sur cd et la joue un bout de temps en tant que dj.

Quelle hiérarchie, chez toi, entre le son et la mélodie ? Souhaites-tu briser les barrières usuelles entre ces deux éléments ?

En tant que musicien je m'efforce vraiment d'en finir avec les usages traditionnels. J'essaie d'aller de plus en plus vers l'abstrait, j'aime vraiment cela. Mais il ne s'agit pas non plus d'oublier l'auditeur. Je fais donc en sorte, toujours, de maintenir une portion congrue d'éléments répétitifs, pour rendre l'écoute un peu plus accessible aux gens qui veulent danser. En contrepartie, je délivre à chaque fois des choses abstraites et étranges, à l'intention de l'auditeur le plus exigeant. J'essaie de combiner ces extrêmes.

Apprécies-tu l'anonymat des musiciens électroniques ?

Je n'apprécie guère le culte de la célébrité, ni l'adulation à laquelle s'adonnent certains fans. J'entends, comme tout un chacun, nourrir mon ego, et il pourra m'arriver de faire preuve d'un minimum de vanité. Mais je préfère être respecté, pour le son que je produis. La meilleure réponse, pour un artiste, est sans doute de rire de tout ce cirque.

Quelles sont tes implications personnelles dans Shitkatapult, le label ?

Depuis le 1/10/99 je suis co-gestionnaire de Shitkatapult, et suis vraiment fier de faire partie de cette équipe. Mon taf sera de bâtir un réseau de distribution international, contacter et organiser des prestations dans des événements nationaux et internationaux pour les artistes du label.

Quelles sont vos principales connections dans la scène électronique allemande ?

Depuis que nous sommes distribués par Kompact, le label de Cologne, nous avons de nouveaux contacts avec cette scène-là (Liquid Sky, etc.), dans la région de Mannheim et Heidelberg nous avons plein d'amis qui organisent des soirées et des choses en club... En Angleterre nous avons des contacts avec Alex Silverfish et le label Rephlex (avec une soirée Shitkatapult à Londres le 13 novembre 99).

Es-tu un internet-addict ?

Pas vraiment. Je m'en sers comme d'un outil de communication, ou pour y pêcher de l'information. Mais je ne passe pas mon temps à surfer, loin de là ; je préfère faire de la musique à la place.

Quelques mots en guise de conclusion ?

Développons la technologie. (improve) le son. Donnons à l'humanité une expérience d'écoute alternative.

"Quand Gregor Samsa..." (Franz Kafka, la métamorphose). Non. Mais sérieusement, ce n'est pas l'équipement qui fait la qualité, c'est l'approche personnelle et les idées qu'on apporte. Ouvrez vos esprits, acceptez l'inattendu. And...Love is all you need.

Le processus a quelque peu changé depuis que j'ai bossé avec Dave Thrussel sur l'album de Snog. Lui a, en effet, une technique radicalement différente de celle que je viens de présenter. Il met d'abord tous les morceaux en chantier, et pendant un an il va et vient de l'un à l'autre. Et j'avoue, qu'à son contact, cette méthode m'a convaincu. Depuis, je fais également comme ça. Je trouve que, passant plus de temps dessus, cela permet de faire des albums plus cohérents, d'avoir plus de recul.

Pour cela, il est quasi-indispensable d'avoir une table de mixage digitale. Ou alors il faut une patience incroyable...

On dit toujours que le matériel n'a pas d'importance ; je trouve que c'est absolument n'importe quoi. Exemple : Black Lung, encore. A chaque fois qu'il écoute un bout de son travail, il éteint l'écran. Il travaille ainsi sans rester rivé à son écran. C'est une manière radicalement différente de travailler. Changer de matériel, c'est changer la manière dont j'emploie ce matériel.

Le travail en collaboration : Urawa, Torsion, Ambre

(avec Olivier Moreau et C-Drik)
On ne s'attribue absolument pas de rôles, lorsqu'on travaille ensemble, avec Olivier Moreau et C-drik. Pas de boss, en somme, on réunit nos idées comme elles viennent. A chaque session, il y en a un qui s'occupe de la partie "technique", assis devant le séquenceur. Il est vrai qu'il s'agit souvent de la même personne, en l'occurrence moi, lorsqu'on travaille dans mon studio. Mais il n'y a pas de distribution des rôles plus précise.

On commence toujours par tripoter toutes les machines. Ça peut durer une heure, ou deux pour trouver un élément de départ. Il peut s'agir d'un sample, d'une rythmique... Une fois qu'on a trouvé quelque chose, en général, tous les deux, on se dit, "ah, ça, c'est bien". Quand on travaille ensemble, il y a deux lignes ; le tout est de trouver le moment où ces lignes se croisent. Dès qu'on trouve quelque chose à cette jonction, dès qu'on a cet élément de départ, alors c'est parti.

On n'est pas toujours d'accord, évidemment. On n'a pas exactement les mêmes goûts musicaux : Olivier est beaucoup plus difficile que moi, plus extrême dans ses choix. Ainsi, il sert un peu de limite. J'aurais tendance à partir dans toutes les directions, et Olivier me limite un peu : il constitue ainsi une sorte de "contrôle qualité". Par contre, pour le côté technique, il me laisse faire : par exemple, pour le mixage, je suis plus difficile que lui. Nous

sommes tous deux conscients de ces aspects, ça ne prête même plus à discussion. Olivier est en quelque sorte le "garde-fou artistique" ; et moi le « garde-fou technique ». Quand on travaille avec C-drik, ça permet d'atténuer les conflits plus aisément : on est toujours deux contre un... C-drik est entre nous deux : moins hardcore que Olivier, et plus difficile que moi !

Ambre (projet dark ambient avec olivier Moreau et C-Drik)

On s'était, pour ce projet, assigné quelques règles, et on les a respectées. On voulait faire les choses d'une manière assez minimale, et largement basée sur les cycles (d'où le côté hypnotique et très lent). Je ne suis pas pour rien dans cet aspect très sonore : je suis en effet obsédé par la propreté sonore, et ce plus encore depuis que je fais des masterings.

Ces structures étranges dans les morceaux résultent d'un processus contrôlé. Ce qui en ressort, une fois de plus, c'est ma plus grande tendance aux nappes, qu'Olivier vient contrarier. D'où sans doute le côté oscillant, voire "inachevé". Mais nous ne nous le sommes jamais dit concrètement.

La musique de Ambre est parfois assez sombre, mais on n'a pas du tout un caractère sinistre. Ça contrebalance donc un peu : ça nous préserve aussi de sombrer dans la caricature, comme c'est souvent le cas dans ce genre de projet ultra sombre. Je pense notamment à tous ces groupes de trash-métal, qui font des pochettes gore, avec des titres terrifiants. Je trouve que ça devient parodique, à ce moment-là. Nous ne sommes pas si attirés que cela par les trucs sombres. On travaille certes sérieusement, mais on rigole beaucoup en le faisant. On ne se tient pas transis, en pleurs, avec des chandelles dans les mains...

On sent chez vous une volonté d'échapper aux étiquettes réductrices...

Comme je le disais, nous ne préméditons pas grand chose. En général, nous avons juste une idée directrice pour le projet : Là, pour le second album de Urawa (avec Olivier moreau), le label Foton nous avait spécifiquement demandé quelque chose d'ultra minimaliste, avec une sorte de son microscopique.

Les albums sont en quelque sorte des commandes. Nous nous sommes dit, avec Olivier, qu'on allait s'efforcer de ne jamais faire deux fois le même album. Afin d'éviter ce que je reproche, par exemple, à Autachre: de faire tout le temps la même chose. Ce qui, je trouve, n'est pas drôle. Au bout d'un album, si tu as plus ou moins fait le tour d'un style, il faut passer à autre chose.

C'est bien, aussi, de se donner des limites, de s'imposer des contraintes. Limitations par le matériel, limitations par le temps ; là, ça en fait une de plus. Si tu ne te donnes ni règles ni limites, tu peux rester chipoter sur un morceau indéfiniment, selon ton goût du jour. Or tes goûts changent, comme tes humeurs, et dépendent des périodes. S'il fallait modifier ces morceaux en fonction de ces micro-changements, on n'en aurait jamais terminé ! Donc c'est bien de se remettre un peu sur le droit chemin. Quand on concocte notre espèce de machin microscopique, si l'un d'entre nous

place dessus un gros string, qui ne correspond pas du tout à ce qu'on nous a demandé, ça ne prend pas auprès de l'autre. Ainsi, au moins, on parvient à faire un morceau auquel on ne serait pas parvenu si on ne s'était pas donné cette limitation. Cela peut sembler de la torture, mais ne lest absolument pas ! c'est, au contraire, très agréable.

Je reste persuadé que ça reste quand même une pièce d'un ensemble. Ça ne sont que de vagues étiquettes qu'on colle... mais on imprime quand même notre marque, même dans le cadre de styles très différents.

Je prendrais un exemple dans un tout autre domaine : je suis un très grand fan des livres d'un auteur français, Serge Brussolo. Très prolifique, il a écrit une quinzaine de romans en une quinzaine d'années, dans des styles très différents, voire radicalement opposés : il écrit aussi bien du polar, de la sf, de la littérature générale ou des romans plus expérimentaux. Et quand tu lis deux pages de n'importe lequel des

bouquins, même écrits sous pseudonyme, tu sais qu'il s'agit de lui. Parce qu'il prend le style en question, le retourne, et y imprime sa marque.

Bon, restons quand même modestes, nous ne gravons certes pas de notre sceau chaque style que nous touchons... mais c'est quand même dans ce sens là qu'on bosse ; on ne prend pas une tb 303 comme tel ou tel projet techno à mort ; on essaie systématiquement d'amener une atmosphère personnelle.

La musique est-elle indispensable à ton équilibre ?

Cela participerait plutôt à mon déséquilibre ! (rires)

Il est clair que c'est indispensable. Mais, qui sait, peut-être n'aurai-je plus envie d'en faire dans cinq ans... Cependant je ne crois pas qu'il faille le voir comme ça... Je crois que, quelle que soit la discipline, qu'il s'agisse de musique, d'un magazine, etc... il s'agit en premier lieu d'une envie de communiquer, d'une envie d'être actif en réaction à certains comportements. Par passif, je n'entends rien de péjoratif, c'est juste que j'aime bien faire quelque chose de créatif. C'est une manière d'être. Ça pourrait être autre chose, le dessin, etc. C'est, une fois de plus, la différence entre le médium et ce que tu as envie de faire...

Je ne prends en compte que les commentaires d'ordre technique. Si quelqu'un n'aime pas un morceau parce qu'il n'y retrouve pas l'ambiance qui lui convient, qu'il affectionne, c'est dommage, mais je ne vais pas pour autant jeter le morceau à la poubelle parce qu'il ne lui convient pas. Par contre, s'il me dit "ça devrait être plus long", ou "ce passage est un peu long", des choses purement techniques, là, oui, je vais y penser.

Les concerts

En ce moment je n'en fais pas, mais je vais recommencer l'an prochain. J'en ai beaucoup fait en 1995,96,97 ; et puis, comme on me demandait essentiellement des prestations de Xingu Hill, et qu'entre temps je me suis consacré à d'autres projets - projets qui se prêtent moins à des concerts - je me suis davantage consacré à la composition...

Les lives que je faisais à cette époque-là se passaient surtout dans des boîtes, des soirées techno, etc.

Donc je ne pouvais me permettre de démarrer par des morceaux sur lesquels tout le monde se serait endormi et la salle se serait vidée en quelques minutes. Donc c'est vrai que dans ces cas-là, je faisais un petit effort en direction du dancefloor : les gens ayant payé pour rentrer dans une salle juste pour t'écouter, tu t'efforces de ne pas les faire chier pendant 50 minutes.

Donc il s'agit encore d'une sorte de compromis : je fais quelque chose qui me plaît, mais en tirant ce qui me plaît vers ce qui pourrait être...le plus dansable.

Pour mon retour au live, en l'an 2000, je vais faire ce qui me passera par la tête. Je ne veux plus, de toutes façons jouer dans des boîtes ou des soirées. J'y reviendrai peut-être plus tard. Mais, n'ayant personnellement jamais écouté beaucoup de pure musique techno, ça ferait bizarre de se dire que, juste pour ça - le live - je devrais commencer à compiler les bacs de Tresor ou autre, pour voir ce qu'il s'y trouve d'intéressant...

Finalement je vais certainement faire moins de compromis : je vais pas me demander "est-ce que ça va plaire aux gens qui sortent le samedi soir ?". Mais je ne vais pas non plus faire de live ambient à la FAX pendant une heure...

Cela tient un peu aussi au style de musique que je fais, qui a évolué, qui est moins "techno" maintenant, tout comme les labels sur lesquels cela sort. Je n'aurais pas aimé faire le parcours d'autres artistes de chez Nova Zembla - label

que j'ai quitté depuis - qui sont maintenant exclusivement cantonnés aux soirées goa. C'est effectivement plus agréable, maintenant que je sors des trucs chez HYMEN/ANT-ZEN, label qui n'a pas ce genre de soucis, puisqu'il essaye de s'ouvrir à tous les genres musicaux. Cela marchera t'il ? Il faut l'espérer ; en tous cas, ça démarre...

Le rapport à la technologie

Lorsque tu fais de la musique électronique, tout est très lié au matériel. La technologie en elle-même a une importance beaucoup plus grande : quelqu'un qui joue de la guitare, de par la nature même de cet instrument, sait ce qu'il peut en faire, il sait ce qu'il veut jouer.

Par contre dès que tu te retrouves avec des synthés, des samplers, des ordinateurs et des tonnes de machines, il y a une part de hasard, d'expérimentation, quasi aléatoire. On dit toujours que la musique électronique c'est comme le reste ; je ne pense pas que ce soit vrai. Le rapport à l'instrument n'est pas du tout le même selon que l'on utilise un sampler ou une guitare. Avec un sampler, on travaille plus l'expérimentation, on teste, et je crois que ce qui fait la composition c'est le goût musical de l'auteur : on est attiré par certains types de sons, de structures, et c'est ça qui fait qu'on travaille d'une certaine manière.

Il est bon, également, de détourner les instruments de leur but premier. Prends l'exemple de la notice d'un sampler, à la base, où on t'explique comment sampler un piano, etc., ce que personne ne fait, finalement.

La plupart des instruments électroniques, et ce n'est pas un grand secret, sont ainsi détournés de leur usage original. Tu crées ainsi la spontanéité par un autre biais qu'avec les instruments classiques. Il faut bien voir ces instruments selon des vues diamétralement opposées. La spontanéité à la guitare, ce sont des impros à la guitare : chose que tu pourras difficilement reproduire en créant du son électronique, puisqu'il faut, justement, les créer au préalable... C'est plus dans le processus, dans la manière dont tu détournes l'appareil, dont tu provoques des accidents, dans la manière dont tu enregistres les morceaux.

En ce qui me concerne, je trouve qu'une machine, c'est une machine. Il n'y a pas tant de rapport de force, c'est un bête instrument, comme un four à micro-ondes. Ce sont des sources d'emmerdements, d'émerveillements aussi de temps en temps, mais surtout d'énervement. Je ne vois pas cela comme une lutte. Il s'agit simplement d'un outil. On n'est même pas effleuré par ce genre de choses en le faisant ; on ne se dit pas « Putain, je suis en train de détourner le sampler de son rôle original ». Cela reste spontané.

Comment les idées germent et mûrent-elles en toi ?

Chez moi cela se déroule plutôt ainsi : au départ j'ai un canevas, un peu comme un rêve. Je sens quelque chose, j'ai quelques idées du genre de sonorités, de la couleur de ce que je veux. Alors j'expérimente, et le morceau se construit. Je n'ai pas d'hallucinations sonores en tant que telles. Quand je fais un morceau, il ne s'agit pas du tout d'un travail intellectuel. Il n'y a pas de travail de réflexion préalable. Par contre, il peut y avoir des déclencheurs : quand je commence à travailler sur un truc, et que j'ai

une construction, un début de morceau, ça peut servir de déclencheur, et je vois alors le morceau qui se profile. Si j'anticipe et entrevois quelque chose, ce n'est pas un niveau sonore, c'est à un niveau d'ambiance. Il y a à ce moment des ambiances qui se créent, mais c'est encore flou : je n'ai pas d'images précises... La première impulsion, celle qui me fait démarrer, n'est jamais d'ordre sonore. Je ne pars pas d'une image sonore, je pars d'une image "tout court". J'essaie de la reconstruire d'une manière sonore.

Je crois, aussi, qu'il est intéressant, quand on fait un morceau, de le découvrir en même temps. Tout savoir à l'avance - commencer sa mélodie et savoir exactement où va se terminer le morceau - ce doit être très chiant. Je trouverais ça horrible : faire de la musique serait alors comme d'aller au bureau...

Après quelques semaines de recul, j'arrive à faire des liens. Je reconnais des sonorités, je trouve le rapport, et je me dis : tiens, effectivement.

Mais il est vrai, aussi, que, pendant la composition, la manière dont je procède amène ça : Je travaille plutôt avec des boucles. D'une manière quasi hypnotique, avec la boucle qui tourne pendant deux ou trois heures, sur laquelle

j'ajoute des éléments, les uns après les autres. Il faut, d'une certaine manière, que ça crée suffisamment d'images pour que je puisse ressentir quelque chose. Et c'est à ce moment-là, en général, que je sais que je suis sur la bonne voie. Lorsque j'ai débouché sur ça, ce délice qui me fait ressentir quelque chose, les choses peuvent s'enclencher.

Cette manière de procéder ne comporte-t-elle pas le risque de tomber dans un certain systématisme ?

Non, car il ne s'agit pas non plus d'une boucle qui dure tout le morceau, qui fait tout le morceau. En fait, je programme des boucles de 4 mesures, je vais de 1 à 5, et j'empile. Je rajoute, j'enlève, ainsi de suite, et une fois que j'ai trouvé l'ambiance, je casse la boucle et je construis.

Jusqu'en décembre de l'an passé (1998), je faisais toujours mes morceaux en deux ou trois jours, de A à Z. Je finissais par me dire : "on va s'arrêter là" ; il n'y a jamais encore eu un morceau pour lequel je me sois dit "c'est tout à fait fini", parce que je pense qu'il n'y a pas moyen. Et c'est vrai aussi qu'il faut se donner des limites : je pourrais bosser six mois sur un morceau, sans cela.

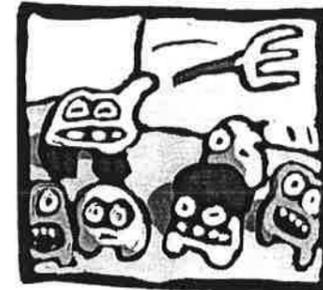
L'équipe de l'Ultime Atome, composée de jeunes gens

désœuvrés, acrimonieux, fétides d'haleine et mentalement déficients ; cette équipe d'imbéciles heureux, voue un culte sans bornes, depuis des lustres, à deux icônes "jeunes et modernes" : Poin Poin et Plageman. Ces deux petits pères de notre peuple ont des vertus complémentaires : Plageman est un exutoire aux frustrations infligées à notre bel idéalisme, tout dévoué à la pureté de sa Sainte mission. Poin Poin en est le pendant brutal. Wisigoth, même. Du genre "Je tape avant de parler. Et je tape fort. Et parler, ça me fait plutôt chier, en fait."

Poin Poin l'irréductible s'exprime d'une façon absolue dans ses oeuvres. Mais sa nature ectoplasmique aurait pu nous faire croire que nos esquisses de dialogue demeureraient lettres mortes. C'était sans compter avec la bienveillance du type au crayon derrière Poin Poin (et derrière les goulgouls) : Le petit cochon. Grâce au dévoué soutien de celui-ci, nous avons pu, entre deux avions - car la gloire le guette ! -, choper ce nouveau Dieu de l'humour moderne.

POIN POIN... C'EST TOUT (ET PLUS ENCORE)

LE LANCER DE FOURCHE DANS LA FOULE



As-tu eu une enfance heureuse ?

Bof, j'avais de l'asthme la nuit et on m'enfermait dans la pièce d'à côté pour pas réveiller tout le monde à cause du bruit.

As-tu fait des études ? Comment se sont-elles passées ?

Pas besoin d'aller à l'école pour faire ce que je fais.

Quelles sont tes sources de revenus ?

Le peuple goul goul est généreux.

Crois-tu en Dieu ?

Moyen, mais une chose est certaine c'est que les téléphones publics, ça pue de la gueule.

Quels sont tes rapports avec ton créateur (le petit cochon)... s'agit-il d'une relation de confiance, ou y'a-t'il des relents de conflits oedipiens entre vous ? (Est-ce qu'il te les brise un peu, quand même, par moments ?).

Comme lui j'aime bien faire des bruits avec mon corps et j'aimerais vieillir

plus vite.

Quels sont tes grands inspirateurs, icônes et modèles ?

La chanson des rappeurs de LUNATIC « Le crime paie », les pâtes à modeler d'Otho Puol dans Hara-Kiri et les patates.

Est-ce que tu étais au festival de Cannes ?

Pourquoi ? Ca cane ?

Et à Angoulême, t'as fait des trucs, t'as tué des gens à Angoulême ?

Pas encore, mais je me paierais bien les pieds-bots de l'Association, ou de Jade aussi.

Toi qui es petit, informe et pas vêtu que penses-tu du milieu de la mode ?

Des fois j'ai un beau slip et des bottines, pour aller dehors, je me salis moins, sinon je m'en tape.

Comment, au regard de ce look peu commun, expliques-tu ce grand succès, jamais démenti, auprès des femmes ?

Mouais, sauf que j'ai pas de zizi.

Ton enthousiasme, ce côté franc et direct que tu as, ne sont-ils pas mal perçus par les milieux de l'art contemporain ?

On dirait que tu as tout compris, oui, ça m'amuse beaucoup.

T'as eu des propositions d'emploi dans le cinéma ?

Je tourne un peu pour des gif, animés sur Nénnette.

Et dans la politique ?

Non, je pourrais y faire quoi ? Pitbull ?

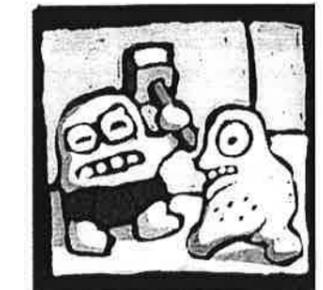
Sauf que tu serais pas un peu nihiliste sur les bords ?

Heu... ?

Quelle est ta définition du plaisir ?

J'aime bien roter aigre quand je croise des gens dans la rue et leur souffler dessus doucement.

DE RIEN C'EST GRATUIT



... et de la beauté ?

J'ai horreur des gens qui viennent pour chier chez moi, donc la beauté c'est quand je suis peinard.

T'es pas un peu jaloux, des fois, en face du succès de Mickeyland et du parc Astérix ?

Mon pauvre ami, qu'est ce que j'en ai à foutre ? Pourtant j'y suis déjà allé et j'y ai bien rigolé.

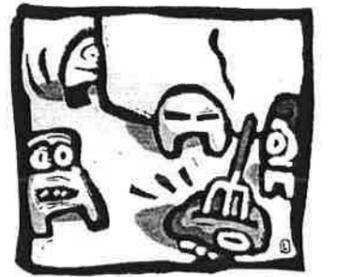
Quel est ton plus grand rêve dans la vie ?

Vivre en harmonie avec les routiers.

Un mot pour finir (ou plus, même...)?

Un bon routier est un routier crevé.

Le Petit Cochon



Le Petit Cochon



L'ULTIME
ATOMI

CAVAGE

L'ULTIME
ATOMI

Depuis le tout premier entretien accordé à TNT il y a déjà quelques années, le sigle UHT / SAOULATERRE s'apparente un peu au fantasme de la fête libertaire au cœur de Paris, et de son corollaire bruitiste, violant l'intimité urbaine, secouant ses fondations historiques et rythmant en secret le sommeil des bourgeois à coup de BPM saturés. Mais il est surtout associé aux dédales du sous-sol, véritable mémoire enfouie de la capitale, avec leurs rites et parcours initiatiques. Racontés avec un mélange de dérision et de fascination par Boris, le dernier tenant du gang de catafloos ayant sévi sous cette fameuse appellation au début des années 90, ces lieux portent en eux une symbolique forte qui ne manque pas de travailler les esprits provinciaux, subversifs velléitaires que nous sommes. Le garçon, comme vous pourrez le constater, n'abuse pas pour autant de l'imagerie souterraine et de la mythomanie qui lui est inhérente. Au contraire s'en sert-il avec simplicité pour évoquer l'idée d'expérience autant que celles de descente et de responsabilisation. Le tout dans un contexte musical, créatif et festif, puisque c'est de cela qu'il s'agit ici. En effet, si l'on avait dans un premier temps oublié le son et la production – des plaques pressées pour le label Perce Oreille notamment – derrière la signature UHT / SAOULATERRE, la naissance courant 98 des "Enregistrements du Cavage" est venue nous rappeler son existence, chamboulant par la même occasion le paysage électronique français. En déjà quatre parutions, Boris avec ses multiples avatars (DX MEDIA par exemple), ses camarades de jeux (Boggi, No Tek, Ripit) et ses invités de marque (Andy du zine Irritant, les Somatic Responses ou encore Paul Nomex) semblent avoir pris l'habitude d'entraîner la techno hardcore sur des terrains qu'elle ne connaît pas encore. Ses sous-genres implorant en passant dans son séquenceur et les kickdrums auparavant tout puissants se noient sous des couches de samples TV-détritiques. Chez CAVAGE, les vocaux clownesques – avec parfois un grand couteau entre les dents – participent du bruit omniprésent, le groove se prend pour un poète et les patterns de hip hop succèdent au envolées speedcore au fil des sillons. Chaque EP est donc une surprise, avec son lot de rigolade et d'incompréhension, mais avec l'impression récurrente de tenir là un label vraiment novateur et définitivement hors norme.

Voici pour nous le moment d'en savoir plus sur ce discret artisan "évolutif" (notion chère au cœur de Mr Opless), prêt à toutes les perversions électroniques pour que la contre-culture ne s'encroûte jamais... dût-il en passer par des remixes electro-indus de Daniel Balavoine!

Cavage est le label de disque issu d'une association de deux entités qu'on ne connaît pas forcément : UHT/SAOULATERRE, peux tu nous expliquer de qui et de quoi il s'agit ?

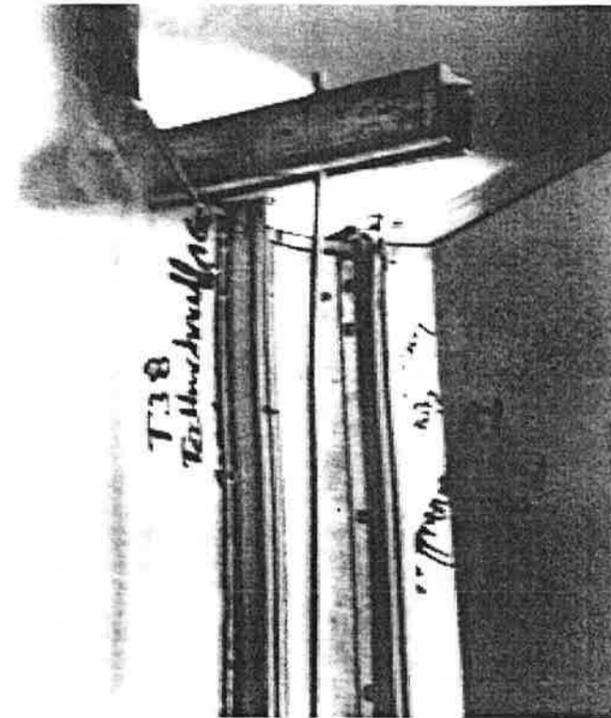
Rien de précis, c'est dérivé du vieux groupe de catacons qui taguait uht partout dans les carrières souterraines de Paris au début des années 90, Saoulaterre était comme un mot logo, voilà, j'ai gardé les blazes et derrière je suis seul à faire de la musique sous ce nom.

A ce sujet, peux-tu nous parler du leitmotiv qu'on retrouve sur la feuille promo du cav02 "descendez", qui y a t'il de si particulier, de si attirant en dessous ?

Descendre dans le sous sol de Paris tient de l'expérience psychédélique, du dépassement intérieur, de la pénétration primaire, c'est le moyen urbain d'accéder à des stades dissociatifs in situ sans utilisation de produits. Ceci dit il s'agit aussi d'une base, quasi no man's land, parfait lieux pour fêtes et orgies psychotropes ou éthyliques, c'est selon. Tout parisien se doit de pénétrer une fois le ventre de sa ville, c'est quasi mystique si l'on se sent quelques affinités pour le lieu dans lequel on vit. Et puis les catacombes ont cet attrait que seuls quelques rares lieux possèdent, cette histoire de « on dit » et cette zone autonome laissée en friche par les premières grandes industries, chacun y entre avec sa vision de la démarche et y apporte sa poésie, son ésotérisme son mysticisme, à la base, les anciennes carrières de Paris et banlieue ne sont les premières et plus anciennes friches industrielles en milieu urbain, celles ci se trouvent sous le sol ce qui leur confère un charme si étrange, sauvage et dangereux.

Relies tu tes activités musicales à la notion d'underground que tu mets en pratique physiquement "sous la terre" ?

Il y a un lien d'inspiration certain entre ces deux pratiques, l'une est la petite musique de l'autre, je cherche souvent le tunnel sonore, c'est un truc évident en fait, une de ces influences sensorielles d'état d'esprit, un peu comme celle de la drogue. Après, la notion d'underground est assez évidente



avec les souterrains et avec le fait qu'il est difficile qu'il y ait commercialisation sur le sujet (à part quelques catacons avides de médias, et des équipes finissant souvent camera dans l'eau). Le problème de l'éthique underground comme on la voit dans le truc techno ne se pose pas vraiment, c'est ce que fait chacun du lieu qui est jugé, apprécié et s'il le faut qualifié d'underground. Dans la musique, je me vois mal qualifier du son d'underground, je préfère dire qu'un truc est hardcore même quand ça sonne pas hc, c'est la démarche hardcore pour créer le son, underground, je vois plus ça au niveau de la diffusion, par certains distributeurs underground, certaines fêtes festivals underground, à mes yeux ça prendrait plus le terme quand il y a court-circuitage d'un circuit existant, c'est pas vraiment applicable dans une démarche musicale... quoique.. Blabla

Depuis quand travailles tu sur des machines ? Quel a été le dé clic ?

J'ai commencé à bidouiller en 96, le dé clic, c'est un ordinateur qui est tombé du ciel un jour de neige et je suis allé me faire carotter chez Surcouf pour acheter un soft pour le son et voilà, Après j'ai vite fait du business dans j'annonce : pour faire passer entre mes mains des analos à gogo, j'ai réussi à jouer avec des gros streumons que je revendais rapidos mais bon, c'est sympa de faire du hardcore avec des modulaires.. Ah ah la branlette analogique, bon, et maintenant j'ai tout fourgué pour l'audio numérique qui à mon avis est le gros du futur de la zicmu, c'est l'accès au matos pour de vrai, pour pas un flèche, avec un pc qui vaut le prix d'un sampler de base, n'importe qui peut le bourrer de softs craqués qui marchent trop bien et faire du son prêt à presser, on a au même endroit le méga énorme sampler, séquenceur, tonnes d'effets, mixage, toute la chaîne à la maison... tout le monde est en train de passer à ça, dans le hiphop aussi !

enregistrements du

CAVAGE

L'ULTIME
ATOMI

Xingu Hill

L'ULTIME
ATOMI



Le commencement : premiers souvenirs musicaux

Le premier disque que j'ai acheté - que j'ai fait acheter par ma mère, en fait -, c'était "When I'm with you" des Sparks. Très bon morceau, que j'aime toujours beaucoup, d'ailleurs. Ensuite, j'ai écouté la radio, comme un veau, pendant des années.

La deuxième chose qui m'a fait "prendre le droit chemin", ça a été un choc, à la vision de "New York 1984" de John Carpenter : j'en ai trouvé la musique absolument fabuleuse, et me suis tout de suite précipité pour acheter le disque. Il a constitué ma première initiation à la musique. À cette époque, j'ai beaucoup écouté Tangerine Dream, ainsi qu'un ou deux Kraftwerk. Sans plus. Puis, vers la fin des années 80, je me suis mis à Front 242 et à l'electronic body music.

C'est à ce moment que je me suis mis à tripoter avec des synthés, de simples CASIO, etc. Le hasard m'a fait rencontrer un type avec qui j'ai monté un groupe, lequel est resté absolument inconnu. Ce groupe, Das Gift, très influencé par les Young Gods, a sorti deux disques, fait quelques concerts mémorables, et ça s'est arrêté. Le comparse en question, Christophe Gaillot, est resté actif ; il a notamment sorti un album sur Staalplaat, sous le nom de "La Chiesa".

Pour ma part, j'ai ensuite stoppé la musique pendant deux/trois ans : le magazine "Noyade Mécanique" me prenait alors beaucoup de temps, tout comme mes études de cinéma. Ce magazine a été une bonne occasion de m'ouvrir, de parler de tout, de toucher à tout. Puis j'ai abandonné, par manque de courage et de lecteurs.

Recevant alors les promos de chez Nova Zembla (des choses comme Zen Paradox), même après l'arrêt de la revue, cela m'a décidé à m'y remettre. J'ai acheté du matériel, et en trois/quatre mois, j'ai réalisé des morceaux qui sont ceux qui figurent sur le premier album de Xingu Hill. J'ai envoyé, très logiquement, la cassette à Nova Zembla, qui se sont déclarés intéressés. Cet album est sorti fin 95, et voilà...

D'où vient le nom "Xingu Hill" ?

Il y a plusieurs interprétations. Xingu, en fait, est le nom d'une rivière du Brésil. Je voulais juste trouver le nom d'un endroit imaginaire, et inspirant. Quant à "Maps of the

impossible" (titre du premier album), c'était également lié à mon état d'esprit du moment. Je n'avais pas de plan de carrière, et cherchais juste une sorte de nom complémentaire pour cet album. Et cela "sonnait" bien...

L'importance du sampler dans ton travail

Mon sampler était au départ très limité. En résultait une musique très synthétique. C'est d'ailleurs un peu selon le matériel que les évolutions musicales sont venues. J'en ai acheté souvent, et à chaque fois la musique change.

Si je ne samplais pas trop à l'époque, c'est donc parce que je n'avais pas le matériel pour.

Pour ce qui est du MACOS, il s'agit d'une idée commune de Atom Heart et Dave Thrussel, qui ont monté ça ensemble, un peu comme un gag, vers 1993/94. L'idée est amusante et permet de générer des contacts. Pour l'instant, Macos continue, mais peu de gens continuent de le mettre sur le disque (moi non plus, d'ailleurs). C'est un peu tombé dans l'oubli, il faut dire. Ils ont un manifeste, qui est d'ailleurs sur le site web. Très limité, il explique qu'ils s'engagent à offrir leurs disques à tous les samplers du monde sans qu'il y ait de problèmes. Le problème du copyright dans un angle plus général n'est pas abordé.

A ce sujet j'aime bien le propos de Black Lung : il affirme qu'il n'y a pas de raison qu'il ne puisse pas sampler tout ce qui lui passe sous la main, qu'il n'avait lui-même jamais donné son autorisation pour être bombardé de publicités, d'informations, de sons, par la télévision et les médias en général. Je trouve que c'est une philosophie très intéressante. Évidemment, la limite, à ce moment-là, entre piratage et sampling, devient très vague...

Quant aux aspects politiques de la chose... plein de gens cherchent dans la musique une manière de révolte. Je pense pour ma part que la musique a un pouvoir très faible, dans l'ensemble. Je ne vois pas comment lui conférer une vraie identité politique, hormis en faisant passer des messages politiques clairs, par son biais.

Comment juges-tu, tries-tu ton travail ?

En règle générale je ne fais pas de concessions, et je ne sors pas un morceau que je n'aime pas.

La seule fois où je l'ai fait, ça a été pour le deuxième Xingu Hill, qui s'appelait "Fiction" : J'avais fait alors beaucoup de concerts, concerts où le son était assez péchant ; or il ne l'était pas du tout sur disque, le label m'a donc suggéré de travailler des morceaux en ce sens. J'en ai donc conçu 4 dans cet esprit, alors que ce n'était peut-être pas exactement ce que j'avais envie de jouer. C'était une petite concession à laquelle j'avais été un peu poussé. Attention, je n'étais pas non plus en train de pleurer en me voyant faire ça... mais je pense que maintenant je ne le ferais plus.

Hormis cet exemple-là, il n'y a pas de sélection particulière. Je fais des morceaux comme j'ai envie de les faire, et puis, si ça me semble aller, je les fais écouter à des gens que je connais, pour qu'ils me donnent leur avis. Ensuite je les présente au label, et s'il est intéressé, tant mieux. Jusqu'ici on ne m'a jamais rien renvoyé.

De la musique pour toi, ou pour les autres... en quelle part tiens-tu compte des avis extérieurs ?

À la base, certainement, je fais de la musique pour moi. Mais s'il n'y avait personne pour l'écouter, j'arrêtera. La musique, je considère qu'elle doit servir à communiquer. En ce qui me concerne, du moins. C'est le besoin de communiquer qui est viscéral chez moi.

J'aime bien savoir... parce qu'au bout d'un moment, quand on fait des morceaux seul, on n'a plus de recul sur son travail, et ne sait plus l'écouter. À ce moment de saturation, le morceau peut être beau, merveilleux, ou épouvantable, il est pour moi inécoutable. Ce qu'il faut savoir, c'est à quel degré d'inecoutable est-ce que c'est encore convenable. Donc, je le fais écouter à des gens dont je connais les goûts pour savoir ce qu'ils en pensent. À certains même, dont je sais qu'ils n'aiment pas certains types de morceaux que je fais, je les fais quand même écouter, car leur avis, même négatif, s'il est un peu structuré, me permettra de me situer, par rapport à ma production "habituelle". Maintenant, s'il y a effectivement, après ces commentaires, certains morceaux que je vais modifier, cela ne représentera jamais que 5 % du morceau final.

Si on me fait un commentaire et que je me dis, en y repensant, que cela va dans le sens de mon travail, alors je le modifie. Si je ne le sens pas, je n'en fais rien.

L'ULTIME
ATOMI

Quand te représentes-tu l'auditeur, à quel moment de ta composition ?

Dès le début. Cela ne nous intéresse absolument pas de faire chier l'auditeur. On ne fait pas un truc de potache. La scène industrielle actuelle — pour la plupart, car il reste quand même des bonnes choses — est assez déprimante. Je trouve qu'elle était beaucoup plus motivante et riche à la fin des années 70, au début de Cabaret Voltaire...

Je n'ai jamais apprécié le genre d'industriel réducteur, primaire, comme il y en a eu dès le début avec des gens comme Throbbing Gristle. J'ai toujours préféré des gens comme Z'ev, par exemple. Je trouve plein de finesse dans son travail. Il y a aussi des passages très physiques : il tapait notamment surtout sur des percussions qu'il s'attachait à lui. Le bruit pour le bruit, en somme, la masse sonore qui t'empêche même de parler, je n'en suis pas très fan (à part Withehouse) ; j'ai toujours préféré l'industriel qui lorgnait vers une forme de psychédéisme. (Cabaret voltaire, toujours...). Et ce qui me plaît particulièrement dans la production actuelle, c'est cette espèce d'alliance entre industriel et techno. lorsque c'est bien fait, cela donne des résultats terribles...J'aime cette concentration sur le travail du son, cet aspect peu mélodique, ainsi que ce caractère physique.

Contradiction dans cette façon d'en appeler au corps, tout en usant de la technologie...

Nous ne pouvons pas nous passer de la technologie... Il me plairait bien de faire de la musique rien qu'avec des banjos, des percus non amplifiées, etc. Mais je le ferai lorsqu'il n'y aura plus rien. Alors j'y serai obligé. La technologie, c'est génial : je me suis toujours intéressé aux machines. Dès mes 16 ans, j'ai commencé à acheter des effets. C'était le moment où je voulais réellement jouer de la basse, idée que j'ai vite abandonnée. Ce qui m'intéressait le plus, dès cette époque, était de chercher des sonorités différentes, de partir dans des trucs divergents. Dans cette optique, la technologie, pour moi, est capitale.

Cependant, on s'efforce de n'en être pas trop esclave. Ce n'est peut-être pas pour rien que nous n'utilisons pas ou peu d'ordinateur. Parce que, quand tu utilises un ordi, tu as tendance à ne plus te concentrer que là-dessus, à ne plus avoir rien d'autre autour. Dans Silk Saw, il y a quand même de la basse, des effets, beaucoup de synthé joué en direct. c'est d'ailleurs plus contraignant ; à chaque fois nous devons rechercher les sons qu'on avait trouvés la fois précédente.

Un autre inconvénient se pose aux gens qui ne travaillent qu'avec des ordinateurs lorsqu'ils doivent passer sur scène. C'est encore moins vivant, et très ingrat. Nous faisons tout notre

possible pour essayer de sortir de ce côté engoncé du live électronique, mais n'y arrivons pas encore. Le pire, ce sont ces gens qui ne cessent d'acheter de nouvelles machines, en pensant qu'ils vont aussitôt faire des trucs nouveaux... (rires)

Le net.

Laisser des sons à disposition de n'importe qui, je laisse ça aux autres. Je reste plutôt pour le troc. Laisser disponibles des sons qu'on a travaillés durant des heures et des heures serait un peu, pour moi, comme de se séparer d'un instrument. Je ne vois pas l'intérêt de cette démarche. Que celui qui est intéressé par nos sons le fasse lui-même en écoutant le disque et en le samplant.

Le mix.

J'aime beaucoup le mix, dans l'idée et en pratique. Cela m'intéresserait, évidemment, mais personne n'accepte jamais nos remixes ! Quant à nos morceaux, personne ne veut jamais les remixer ! (rires) Si Silk Saw doit remixer un groupe, il faut qu'on sente la filiation : ça m'énerve autant d'entendre un remix qui soit resté beaucoup trop proche de l'original, qu'un remix qui n'en ait rien gardé.

L'apport d'un avis extérieur ou intérieur. Comment peut-on juger de la qualité d'une musique ?

Dès les débuts de Jardin d'Usure, nous ne pensions pas à si cela allait marcher ou pas. Avec Silk Saw, il y a encore des morceaux, où le constat peut se faire, des morceaux dont on sait assez tôt qu'ils ne vont pas fonctionner sur beaucoup de monde. Mais dans l'ensemble, il reste assez difficile d'en préjuger...On doit alors, souvent, compter sur l'avis de gens qu'on ne connaît pas vraiment ; parce que, pour ce qui est des copains, on ne peut jamais être sûr qu'ils vont dire la vérité. Mais nous sommes déjà, à ce qu'il me semble, particulièrement sévères envers nous-mêmes. Après, il y a différents processus : Il s'est déjà présenté, par exemple, que deux morceaux se fondent en un seul.

"La magie se situe beaucoup plus en l'oeuvre qu'en la personne qui l'a faite." (David Lynch)

C'est sûr. Il y a un moment donné où l'oeuvre échappe complètement à l'artiste, qui ne sait plus comment il en est arrivé là. De toutes façons l'artiste a une idée préconçue sur son

L'ULTIME
ATOMI

travail, et ça le dépasse lui-même au vu du résultat final. Il y met plein de choses, et pas forcément de façon consciente, qui sont liées au vécu et à l'environnement, à son histoire personnelle. Dans Jardin d'Usure, cette notion de trucs qui t'échappent est très clairement présente : parce que si j'avais ressemblé à ça dans la vie de tous les jours... (rires)

Politique ?

"Preparing wars"... il s'agit d'une guerre contre la connerie ! Peu de gens ont dû percevoir ce titre de cette manière. Il faut s'attendre de toutes façons, lorsque l'on fait un disque ou une oeuvre quelconque, à avoir des interprétations et des réactions de toutes sortes... Ce ne sont pas quelques titres qui vont imposer un message à la personne. C'est ainsi dans tous les domaines : même en écriture, il y a toujours diverses manières d'interpréter une oeuvre.

Certaines réactions peuvent certes, parfois, être un peu embêtantes. Le fait qu'on nous classe souvent dans la musique industrielle par exemple. Je crois, aussi, de toutes façons, que quand on fait quelque chose d'artistique, on touche forcément des personnes qui ont des goûts très différents des siens. Parce que, et heureusement, on peut trouver plusieurs choses dans un tableau, comme dans un disque. Je ne suis pas sectaire.

Alors on est forcément mal barrés, puisqu'on utilise en général des sons assez proches de l'industriel. C'est pour cela que j'irais bien vers des musiques encore un peu plus abstraites, moins rattachées à des genres préexistants. Mais il ne faut pas non plus que ces formes soient moins vivantes ; ça doit rester vivant. Squarepusher ? Je trouve son travail très intéressant, la plupart du temps. Mais on tombe parfois, ici aussi, dans un tas de clichés à la Jaco Pastorius — un bassiste jazz progressif, souvent intéressant, mais parfois chiant, comme Squarepusher (rires). C'est d'ailleurs une 'de ses idoles, comme Stanley Clarke... C'est patent dans ses derniers albums : dans "Music is a...", il y a une partie un peu jazz-rock, très démonstrative, que je ne trouve pas très intéressante. C'est dommage, parce que tout ce qui est de la fusion rythmique est plutôt agréable...N'est pas Jaco Pastorius qui veut...

C'est souvent le problème : Lorsque l'on n'écoute que un ou plusieurs genres musicaux, on ne peut pas se rendre compte qu'un disque est à côté de la plaque, qu'un artiste est tout allé chercher chez quelqu'un d'autre, sans rien y apporter de neuf, d'intéressant.

Interview réalisé par le staff Atomique à Bruxelles en Août 2000, euh, non 1999. (Désolé).

L'ULTIME
ATOMI

D'une manière générale, quelles sont les grandes étapes de ton parcours d'auditeur, depuis que tu es libre (en tant que personnalité affirmée) de tes choix ?

Ma première passion musicale est le rap, et j'écoute toujours énormément de hip hop à la maison, bien plus que de techno, je sample aussi beaucoup de hip-hop, J'ai eu un petit creux pendant quelques années le temps de digérer quelque chose que la techno essaye de vous faire avaler et maintenant je l'intègre à fond comme par exemple sur le projet dombi funky crew, un split de remixes entre moi et YUGO BOSS, un zicos hip hop (sous pseudonyme, les rappeurs ont peur de la scène tek ha ha ha)...sinon, arrivée dans la techno par la porte NETWORK 23, c'est les premiers disques que j'ai achetés, je me suis lobotomisé à ça quelques temps et puis j'ai découvert NOTEK, ensuite EXPLORE TOI et d'autres trucs hardcores, PRAXIS aussi m'a comme les autres grave étonné à cette époque. j'ai commencé à ouvrir les oreilles sur d'autres beats, puis plus dans la danse en rencontrant d'autres trucs encore... Et demain la salsa... en ce moment je suis assez intrigué par des trucs expérimentaux malheureusement très fermés et péniblement sur-intellectualisés, c'est bien dommage car ça refrène l'envie de découvrir le truc tranquillement mais j'ai la chance de croiser des gens créatifs et ouverts dans ce milieu, celle-là, elle est pour mon gama (sutra)boy !

Peux-tu décrire les différentes productions d'UHT/ SAOULATERRE ou des projets affiliés comme BOGGI avant la création de CAVAGE ? Profites en pour nous parler de tes partenaires et connexions : BOOGI, justement, mais aussi IRRITANT, PERCE OREILLE, ou encore EXP TOI, HANGARS LIKID ?

J'aime beaucoup tenter des collaborations, c'est un vrai truc fort quand ça le fait et que des bonnes tracks en sortent, à part la daube que le label ksi a osé éditer, j'ai toujours trouvé cela très prolifique, c'est une vraie recherche du dépassement de travailler le son avec des gens ayant une autre approche. Je viens juste de finir ce skeud avec YUGO BOSS qui est le summum pour le moment dans ce délire, on s'est mutuellement remixé des tracks de hip hop et de tech/break core et ça donne un truc trop hybride, ça c'est pour mars, sinon y'a eu E.T. Le pauvre a eu bien du mal à vendre ses skeuds, c'était juste des sessions live à donf d'analogiques,1 par face,15 mn, les gens ont pas capté comme y diraient. Avec BOOGI, j'ai appris pleins de trucs sur les fameux trucs pas dansants, on a fait le PERCE OREILLE 04, un truc techno chelou qui à mon étonnement s'est bien vendu à l'époque, mais boogi c'est un ingé son alors... PERCE OREILLE c'est là où j'ai fait mon premier skeud, alors c'est un peu maison mère, et puis Reno qui drive l'engin m'a bien aidé au début de CAVAGE, ils ne mettent pas tous la main à la patte du dit expérimental pas vendable dans la mafia hardtek, et puis y a qu'aux bizounours que je fais confiance quand je suis torché !!! Et puis bien sûr IRRITANT, c'est avec stevvi qui s'occupe du site internet C8.com les deux premières personnes à m'avoir donné du feedback sur ma musique, à l'avoir diffusé comme ça, avec leur média... c'est cybercool ça ! Une track en collab avec NOMEX arrive aussi, peut être sur CAVAGE, « le sperme créateur » ça s'appelle... et le cd speedcore/bonecore avec RIPIT (mega concept packaging : chaque cd contient un bout conséquent d'os certifié direct live from the catacombs. all parts of human body avalaible), un live en préparation pour une fête atom avec gamaboy, ça fait bien longtemps que j'ai pas livé en tandem... ça aussi c'est chaud

Vos tracks ont été publiées sur plusieurs labels. Pourquoi as-tu souhaité monter ta propre structure ? A quel besoin cela répond il ?

C'est dû à la diversité (j'espère) existante dans ma prod, j'ai envie de partir dans tous les sens. En général dans le hardcore ou pire dans l'expérimental, c'est mal vu, c'est pas underground de faire du dancefloor, voire hardtek, mais où est le problème ? Et vice versa, va voir des mecs qui font assez d'argent avec leurs labels hardtek, parce que



c'est vrai qu'ils vendent plus, et demande leur de produire des trucs no beat ou barés, cheper ta mère, personne en veut et ne risquerait ne serait ce que 500 copies. Alors vu que moi le dancefloor m'a clairement amené à la musique que je fais maintenant sur CAVAGE par exemple, j'ai pas la moindre raison de renier ça, et puis je veux pas me restreindre en attaquant le séquenceur, ça tourne comme ça tourne, donc CAVAGE est un petit terrain de jeu où on mélange tout, à mes yeux le cav4 était tropical tripcore, le 05 presque prêt sera dramatiknoizbrekcorefunk

Avant la sortie du premier ep sur CAVAGE, quelle orientation comptais tu donner à ce nouveau label ? Cela même après deux publications et comment vois tu la suite ?

Vu la forme d'exutoire qu'a CAVAGE à mes yeux, je ne peux pas décrire une quelconque orientation à son égard. C'est la musique que je kiffe à tel moment, c'est un peu aussi la force des choses, vu qu'il est plus facile de se faire éditer sur des projets plus accessibles, plus dancefloor, se retrouveront toujours sur CAVAGE les tracks que je ne cherche même pas à démarcher. Ca va aussi de plus en plus vers des v/a je pense, par la rencontre des gens, j'ai envie d'éditer du son d'autres artistes qui crient le même truc dans leur musique, mais c'est pas une activité de label, c'est du relationnel à tout prix, je ne me vois pas vraiment kiffer une track pour CAVAGE sans avoir kiffé l'artiste, le mec qui crée...

Quel regard portes-tu sur les développements de la musique techno en France : pessimiste (répression d'un côté puis récupération de l'autre) ou plutôt optimiste (des avancées sonores passionnantes, une lutte incessante contre l'immobilisme) ?

Le côté répression/récupération est le truc classique qui ne mérite pas le débat, cautionné au plus profond du dit underground, léchage de boules à tous les étages... fuck off... ce qu'il y a et ce sur quoi il faut se focaliser, en parler et revendiquer, c'est les gens qui bougent et font avancer le truc artistique, car quand les rebelles seront calmés, morts ou en taule, notre seul bastion sera un combat artistique face à la musique formatée. Et je suis grave optimiste car il y a plein de gens concernés et motivés pour faire bouger les fréquences. Il y a sur Paris le sound system ATOM qui fait de la gangrène aussi bien en free party qu'au musée d'art contemporain, avec le même son, la même attitude et le même engagement dans les deux mondes. VISION MUSICALE aussi qui fait des fêtes dans les squats parisiens ouvrant encore d'autres

connexions avec les autres arts. Il y a aussi le KIOSK de Belleville aussi, trop puissant la gangrène, le gars distribue dans un classique kioske à presse parisien du skeud, du zine et tout autres trucs de la scène, ça donne envie de bouger des trucs comme ça !! Si on se cloisonne à l'idée que la seule manifestation digne de notre musique est la free party, on est mort, la diffusion doit se renouveler, travailler dans d'autres directions, avec d'autres gens, melting-pot des cultures parallèles dans la ville... je vois de plus en plus de gens qui ont envie de produire des trucs barrés, c'est de la petite prod mais c'est celle qui inspire et qui trace des lignes (mmm)

La musique de CAVAGE semble rompre sérieusement avec les poncifs de la scène hardcore et tribe (si l'on peut encore parler ainsi car peut être est ce une terminologie déjà démodée) comment regardes tu cet idéal free aujourd'hui ?

Je suis passé par trop de visions différentes de cette chose, il y a mille façons de gérer ça... l'idéal free restera une vision d'ado à mes yeux, j'ai pas connu ça parce que moi je me suis tapé l'idéal cata, pas mieux remarque. Nous on croyait qu'on

ferait tout péter par en dessous, rompre avec la scène hardcore, si scène il y a , je crois pas parce que la difficulté qu'a le son hardcore à s'imposer force le respect de ses acteurs, les mecs dans le hardcore, plus que bon nombre de suiveurs hardtek, croient en leur musique et en sa violence, et lutte pour la propager. Pour ce qui est de "tribe", c'est une scène aujourd'hui formatée, bourrée de clones, panurgisme électronique... faut que ça mute OGM OGM !

Avec CAVAGE tu sembles vouloir développer des structures rythmiques ne s'arrêtant pas aux schémas 4x4 ou beat usuels: pour l'auditeur, il y a une impression d'irrégularité, de déstabilisation de part les ruptures souvent imprévisibles. Comment le conçois-tu de ton côté ? Vois-tu le rythme comme un élément malléable, une structure à construire et déconstruire ? Est ce un sujet de recherche important dans la création sonore à tes yeux ?

Ca dépend un peu des moments, y a des tracks qui sont basées que là dessus, sur le découpage audio excessif, c'est comme un jeu de triturer du rythme. C'est un peu une chose due aussi à la technologie, j'ai découvert ces manips rythmiques en poussant mon travail vers le quasi tout audio dans le pc, les plugins et les nouvelles technologies de l'audio numérique permettent des modifications sur les samples très chirurgicales, c'est passionnant; Je ne mets pas en concurrence le sampler midi et l'audio numérique mais j'ai vraiment trouvé ma voie avec ces trucs informatiques. Le 4x4 a saoulé une bonne partie des producteurs dernièrement mais je crois fort en lui quand même, il a cette force virile et guerrière sur le dancefloor qui déchire les slips, je l'évite sur CAVAGE car les tracks choisies se trouvent être rarement binaires mais c'est comme ça, c'est pas une règle.

Le CAVAGE02 notamment, comporte des sonorités presque fluides, ou l'atmosphère se fait plutôt sulfureuse, comme retenant une colère sourde [parfois relâchée comme dans « va niquer ta mère ». Pourquoi manifester la violence de cette manière ? Dans quel état d'esprit sont conçus ces morceaux ?

Je ne manifeste pas de violence mais une forme de souffrance ce qui explique peut être cette retenue, ça explose ailleurs... c'est comme un rôle impatient, c'est un peu mélancolique aussi à mes yeux, pas dark car j'aime trop la vie et tout ce que l'on a à y faire, mais c'est pénible et il faut exorciser quelque part toutes ces baffes que l'on prend dans la gueule sur le parcours. La drogue tient certainement un rôle dans le processus créatif aussi, je n'aime pas les gens qui essaient de séparer les deux ; le drogué musicien qui croit que sa relation avec la drogue n'influe pas sur sa musique, et dans l'autre sens avec l'auditeur, se fout le doigt dans l'œil bien profond. Pourquoi serait ce un mal, je l'assume totalement, mes tracks parlent aussi souvent de dissociation, de speed et de LSD... aussi bien que d'amour, de haine et de tristesse. L'idée de dissociation, cette analogie entre les anesthésiques dissociatifs et ma musique est très précise, c'est un contraste, j'aime bien ces ambiances décalées, avec deux mondes parallèles dans une track qui viennent s'entrechoquer de temps en temps pour créer un chaos sonore déstabilisant. Le « disson project » est en cours de travail à cent à l'heure, « dxmedia » est le projet dissociatif déjà édité sur CAV1,3 et 4 mais il semble s'être perdu dans une dernière sortie de corps. De toutes façons, les drogues en tant que media mental tiennent la même place qu'un rack virtuel dans un studio. Le rapport intime entre l'art, la création et les drogues n'est pas fortuit et je ne vois pas pourquoi il faudrait au nom d'une culture qui a besoin de se faire une image propre, nier l'existence de ces pratiques. C'est nier les divers moteurs et outils qui ont participé à la création de cette dite culture. Si ça fait partie de notre culture (sic) alors il faut la défendre voir la revendiquer avec : « sexe, drogues et électricité !!! ».

Hardcore et ambient trouvent leur origine dans l'imaginaire industriel : est ce aussi une source d'inspiration pour UHT/ SAOULATERRE ? Qu'en est il de l'urbanisme, de la ville en général ? Ressens tu toi même des sensations ou sentiments forts à cet égard ?

Bien sûr, je voue un culte à la ville, je suis profondément lié à Paris et à sa banlieue. Je suis plus précisément intéressé par les vides résiduels intramuros, ils représentent les no mans lands dans le masturbanisme général, c'est un sentiment très prenant de pénétrer un nouveau souterrain ou de trouver un nouvel endroit abandonné sous la ville. Les friches industrielles aussi procurent un certain plaisir à découvrir. Paris refoule de ces endroits abandonnés par l'industrie et peu connus des gens, plein de choses sont à y faire. Expliquer le pourquoi du comment de cette passion est hasardeux et peut très vite tomber dans de la psychanalyse obstétrique à deux sous. C'est viscéral, l'inverse total de la claustrophobie, être en mesure de ressentir un sentiment de sécurité totale dans le sous sol... cela dit, c'est une chose en temps réel et assez séparée d'une idée musicale.. Je n'ai pas de passé musical industriel et je comprends mal cette appellation pour ces musiques. Je comprends mieux le terme bruitiste, l'industriel est plus pour moi une activité, de voir comment utiliser ce qu'on nous a laissé, comment pervertir tout ça. Mais je peux pas trop parler de cette musique dans la mesure où j'en écoute juste chez des gens ou sur les rares disques que je commence à avoir, mais tout ce boxon bruitiste/noise/indus est vraiment impressionnant et sacrement souterrain...

As-tu réfléchi au public que tu vises ou du moins que tu touches avec ces productions ou est ce la musique qui s'est imposée, sans

réellement imaginer un auditoire et ensuite un plan d'action (communication, distribution) pour parvenir à la faire connaître ?

Je me fais le moins chier possible avec ça, très peu de tests sont pressés, et partent pour les trois quarts à des potes, les autres à des zines, très peu, juste les zines que j'ai de toute façon plaisir à lire. Je crois beaucoup dans les zines, même avant la prod, j'ai toujours cherché le zine, ce média est aussi important que la musique pressée et trop peu de gens s'y investissent, trop peu de gens les lisent, ça part en couille sur Paris en ce moment niveau zine avec CHEZNE STORM qu'a réussi à chier un voilà gala de la scène free (c'est dire la portée de l'info). A part les gens de la scène parisienne que je côtoie, j'ai très peu d'échos sur CAVAGE, je rencontre très rarement des auditeurs de CAVAGE, en tout cas je suis très content de travailler au niveau autodistrib avec des gens comme KOOLPOP ou PRAXIS car leur musique m'a influencé pendant longtemps, leur façon de concevoir le business du disque est la plus musicale qu'il soit et la plus intègre. Ils engrènent et les choses avancent, donc je ne sais pas qui achète CAVAGE mais je suis très heureux de voir qui le distille ..

Tu parles au sujet de CAVAGE de musiques comme état primaire, qu'entends-tu par là ?

J'entends par là que j'écoute Eddy Mitchell (j'ai pas confiance en l'être humain, c'est tjrs les tuniques bleues qui tuent les indiens... c'est beau non?) En boucle ces jours ci, que l'émotion est un état primaire et que la musique qui me touche véhicule de l'émotion, et que j'aime cette sensation basique. Aussi que je ne veux pas croire que la musique passe après le concept, qu'elle n'existe que dans un contexte comme on m'a dit y a pas si longtemps, c'est des conneries de marchandiser qui cherche à se rassurer sur son attitude pas franche, ridicule, la musique préexiste au concept, s'il n'en est pas ainsi, nous sommes dans les rayons cd singles de carrefour.

Au début des 90's, on a présenté la techno comme apolitique, sans paroles ni message. As-tu aussi cette idée ou penses tu que la techno puisse être orientée, voire porter en elle une conscience politique ?

Qu'est ce qui rentre dans le cadre de la politique, c'est complexe, si la subversion rentre dans une démarche politique (ce que je ne crois pas contrairement à l'anarchie) alors oui, la musique électronique peut (ou devrait) véhiculer un sentiment subversif. D'un niveau politique concret, systématisé, non, ça ne m'intéresse pas, je ne veux pas être

L'idée d'expérimentation.

Je pense justement que si on a envie de faire de la musique qui innove, on est obligé d'en passer par une certaine dose d'expérimentation et d'improvisation.

L'ouverture, l'interdisciplinarité.

Il y a chez nous un vif désir de briser les frontières : nos frontières et les frontières de l'art en général. J'aimerais bien qu'il y ait encore plus de ponts entre les disciplines, comme entre les mouvements musicaux. C'est quand elle s'est mise à lorgner vers les musiques de traverse que la techno s'est mise à nous intéresser, car il y avait des ponts en train de se jeter. Le but premier de Silk Saw était de faire passer des choses très différentes de ce qu'on peut trouver ordinairement dans ces musiques-là, d'une façon un peu insidieuse.

Industriel, acousmatique.

En ce qui me concerne je viens de là ; c'est ce que j'écoutais lorsque j'étais ado. Et puis, je n'y ai plus rien trouvé d'intéressant, à partir de 1986-87. Durant plusieurs années, je n'ai plus écouté que de la musique classique et des musiques ethniques. Il est clair que nous ne pouvons qu'en rester proches, il s'agit un peu de nos bases... Quant à l'acousmatique, cela m'intéresse, mais sans plus, parce que, encore une fois, nombre des adeptes tombent dans des lois et des dogmes trop hermétiques. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un domaine intéressant, qui donne lieu à énormément de découvertes.

Le bruit et la noirceur .

Marc et moi sommes des gens assez réalistes. Je suis personnellement quelqu'un d'optimiste, mais je me vois mal faire une musique guillerette. Ce côté noir, indéniable, est compensé par l'ironie. Il y avait énormément d'ironie dans le titre et les images utilisées pour les dernières pochettes (Preparing Wars/ This Time it's War) ; malheureusement beaucoup de gens prennent ça au premier degré. Ils sont d'ailleurs excusables, car il n'y a pas assez d'indices de cette dérision. Nous voulons, je le rappelle, avant tout sortir des sentiers battus, quitte à vendre moins de disques, ce qui n'est pas grave, puisque nous avons tous les deux un boulot. Ce titre, pour nous, est vraiment comique : l'effet en serait peut-être mieux passé, si, comme initialement prévu, c'était Marc qui avait réalisé la pochette, avec plein de petits soldats dessinés au crayon, avec des tanks ridicules et des petits drapeaux...

L'aspect visuel, voire cinématographique.

On n'a jamais mis d'images sur notre son. Par contre, nous avons fait la bande-son d'un court métrage, "Le Paysagiste" de Dominique Lohlé, qui est quelqu'un qu'on connaît très bien. Il s'agissait d'un film très physique, ce qui correspondait à la musique de Jardin d'Usure. J'ai fait à la même époque la musique d'un autre court, flamand, "Abraakmuren". J'ai fait également la musique d'un autre court de Dominique, où d'ailleurs j'apparaissais, jouant de la basse, avec un énorme ampli, dans un parc. Cette expérience m'a plu : il ne me dérangerait pas de le refaire, surtout pour de la musique de spectacle ; je reste très ouvert aux propositions...(rires)

Les films.

Marc et moi sommes particulièrement chagrinés lorsque les gens, très rapidement, font référence à de la musique cinématographique, visuelle... C'est rapidement lassant, ce réflexe forcené. L'aspect musical échappe un peu aux gens, et ils se disent immédiatement : bruitage. Et aussitôt après : film. C'est quand même terrible ! Ils ont encore tant à apprendre au niveau de leur perception du son.

Je n'ai tout simplement pas envie que les gens se fassent un film mental en écoutant un de nos disques. Moi, ça ne m'arrive plus du tout en écoutant un disque, et ce depuis un bout de temps.

Il est très clair, lorsqu'on écoute les morceaux qu'on a faits, Marc et moi, quand on les examine avec attention, qu'on voit le son pour ce qu'il est. J'avais entendu que Stravinsky disait qu'il ne faut pas fermer les yeux pendant un concert , qu'il faut regarder les musiciens jouer, afin de ne pas partir dans son film personnel. En disant cela, il ne pensait pas spécialement au jeu des musiciens , mais à se concentrer uniquement sur le son, sur sa texture, sa richesse, sur les enchaînements. C'est également ainsi que je vois les choses.

Tous les sens en appellent à d'autres sens, c'est certain, mais quand je me concentre sur la musique, je m'efforce de ne faire appel à aucun autre sens. Si les gens pouvaient écouter ma musique en se concentrant uniquement sur le son, un peu quand on écoute un certain free jazz, cela me comblerait.

Il est évident que ce que je propose là est souvent impossible, mais pour moi c'est l'idéal.



ULTIME
ATOMÉ

ULTIME
ATOMÉ

ULTIME
ATOMÉ

ULTIME
ATOMÉ

Transition de Jardin d'Usure vers Silk Saw.

Après Jardin d'Usure, nous avons voulu faire quelque chose de plus accessible — ce qui n'était pas difficile (rires...) : même moi qui suis un peu tordu, je n'arrive pas à écouter Jardin d'Usure très souvent. L'avènement de la techno nous a également beaucoup remués... seulement lorsque cela a commencé à devenir intéressant ; au départ je trouvais cela plutôt merdique. Lorsqu'il a commencé à y avoir de plus en plus de brebis galeuses, nous ne pouvions, venant de la scène électro-indus des 70/80, que nous y retrouver.

Pour le premier Silk Saw, nous avons voulu faire comme une 2ème blague — car il y avait déjà beaucoup d'humour dans Jardin d'Usure, même s'il n'était pas forcément compris... — ; nous voulions faire des rythmes indansables, tellement poussifs que les gens commençaient à hocher la tête, mais, ne pouvant aller plus loin, en restaient interloqués...

Avec Jardin d'Usure, il n'était pas question de faire des morceaux basés sur des beats réguliers du début à la fin, ce qui aurait été légèrement conventionnel, "rock'n'roll" ; or Jardin d'Usure n'est absolument pas rock'n'roll. Pour Silk Saw, on avait envie de trucs qui fassent relativement bouger, aussi... qui aient du rythme, qui dégagent quelque chose d'hypnotique, voire de psychédélique.

Ultraphonist (Foton 02)

IL s'agit d'un projet sorti en même temps que le Urawa (« Villa Vertigo »), sur ce nouveau label belge. Nous l'avons conçu spécialement pour le label Foton, sur la base d'idées que nous avions déjà envie de développer, avec Marc. Une envie de surprendre l'auditeur, en même temps que de le noyer sous des fréquences qui finissent par l'endormir. Cela tient vraiment de l'idée de l'album concept. Alors que dans le dernier Silk Saw, "Preparing Wars" (printemps 99), il s'agissait essentiellement de morceaux enregistrés live ; nous avons extrait les "meilleurs moments " de ces espèces d'impros qui constituent une part de notre travail.

Construction des albums

Dans Jardin d'Usure, il y avait vraiment la notion d'une construction d'album, avec des portes qui s'ouvrent, des passages. Le premier album de Silk Saw compilait, lui, des morceaux faits "à l'instinct". Il s'est ensuite agi d'un travail de plus en plus construit, au fil des albums de Silk Saw.

Il y a deux modes d'approche bien distincts : La manière instinctive ; lorsqu'on est content d'avoir terminé un morceau on se relâche un peu , en faisant une jam à deux. On fait avec ce qu'on a préparé les jours précédents, tous les deux, chacun de notre côté. C'est en fait pratiquement toujours ainsi que nous travaillons. Cela part d'idées jetées un peu au hasard ; on peut tester durant une demi-heure un morceau qui change tout le temps , jusqu'à ce que nous trouvions les bons ingrédients. Et lorsqu'on sait quels ingrédients on veut garder, on enregistre ceux-ci, des boucles de basse (électrique) par exemple. Il y a de la basse six cordes, par exemple, sur "Preparing Wars". Cela s'explique par le fait que j'ai toujours voulu jouer de la guitare. Et, bien que je n'aie pas spécialement de gros doigts, je suis très pataud, ce qui m'a aiguillé vers la basse six cordes.

À l'heure actuelle, nous ne séquençons plus tellement sur ordinateur. On l'a beaucoup utilisé pour les deux premiers albums (un séquenceur Roland), mais je ne me retrouve pas tellement dans l'usage de l'ordi, même s'il permet de faire des choses terribles. Actuellement nous procédons plus par couches additionnelles. Sur "Preparing Wars", tout était du direct. Simplement les machines étaient reliées en midi. Le prochain album de Silk Saw qui sortira peut-être bientôt sur Hymen est construit de façon plus vivante : nous utilisons de moins en moins d'ordinateur.

Les influences extérieures.

Celles que l'on pourra trouver sont venues inconsciemment ; on ne saurait les éviter. Mais nous n'allons jamais les chercher, les stimuler. Exemple, un ami qui aime beaucoup les Chemical Brothers, m'a récemment affirmé, à propos d'un de nos morceaux, que nous avions dû le faire en pensant à eux. Or ce n'était pas du tout le cas. Les lignes de basse que nous faisons en ce moment, peuvent certes y faire penser, par leur aspect hypnotique — qui est ce que j'apprécie beaucoup chez eux — mais ça s'arrête là. Je ne crois pas que nous sommes influencés, et je ne le souhaite surtout pas : nous gardons cette volonté permanente d'essayer de rester nous-mêmes avant d'appartenir à une quelconque école.

Les breakbeats sur le premier Silk Saw : influence extérieure ?

Il y a quelques années, lorsqu'on commençait à parler de la drum'n'bass, je pensais qu'elle allait devenir réellement très intéressante. Or cela ne s'est pas passé, et c'est retombé dans les mêmes clichés. Les morceaux drum'n'bass qui sont sur le second album de Silk Saw ne sont vraiment pas, avec le recul, ceux que nous préférons : les rythmiques sont sans doute plus ou moins bien faites mais cela s'arrête là. Je suis, par contre, très content du morceau sur le cd Ant-Zen, qui est aussi drum'n'bass d'inspiration, mais nettement plus intéressant à mon goût. Il brise beaucoup plus les règles du genre. Pour notre part, tant avec Jardin d'Usure qu'avec Silk Saw, nous avons toujours voulu éviter l'idée de démonstration. Sinon on aurait raté le coche... En plus, on n'est pas trop menacés, puisqu'on n'est pas vraiment de bons musiciens...



concrètement orienté politiquement en achetant un disque. Elle porte certainement en elle une conscience, heureusement même, mais pas politique à mes yeux, plutôt revendicative d'un sentiment subversif profond, cette impression, en écoutant une track, que le mec gerbe réellement toute sa haine ou son mal être est très forte, très nourricière.

Crois-tu finalement au potentiel subversif de la musique et plus largement du bruit ? Que signifie pour toi la subversion (à l'heure où l'on reprend le il est interdit d'interdire soixante-huitard, assaisonné à la sauce néo libérale) ?

Wow, je sais pas trop, la subversion chacun la mène à sa sauce je pense, c'est de l'activité ou au moins de la lucidité, ce qui est déjà un grand pas. La subversion peut, peut-être être passive à partir du moment où on se forme ses idées soi-même sur tout. Avoir un esprit très critique à l'encontre du panurgisme est déjà une forme de subversion. après, on peut s'impliquer et "faire" de la subversion, mille moyens, artistiques, agressifs, réaction automatique, engraine, fanzines, musique, peinture, blablabla, alcool, drogues etc ...

Te sens tu engagé dans un mouvement culturel de part tes activités musicales ? Soutiens-tu plus généralement une ou des causes, as tu des revendications ? Crois-tu en une utopie ?

Le mot culturel pose problème car il officialise : je laisse la culture techno à Coda et Technopole. On est le seul pays je crois à avoir eu l'idée de créer un ministère de la culture, alibi parfait pour organiser des soupapes comme la fête de la musique ou la gay pride, et les gens y croient, sont persuadés que ces 24 heures généreusement octroyés par le ministère de la culture sont une bénédiction pour les jeunes artistes, alors que ça se limite à « Faites du bruit le 21 et fermez vos gueules le reste de l'année ». Même chose pour la gay pride, « Soyez homos aujourd'hui et ayez l'air hétéro le reste de l'année », et les gens, de plus très concernés, adhèrent et participent à cette mascarade en masse... je me sens plus engagé dans une synergie qui est le fruit du travail de plusieurs projets qui forcent les portes tant bien que mal, pas dans une culture et je n'ai aucune utopie d'un monde meilleur. L'être humain est une ordure de base et tant qu'il y aura ce vice de contrôle, le monde ne changera pas et c'est très con de croire le contraire, mais l'énergie négative existe et la lutte, les claques et la souffrance génèrent ce que nous créons.

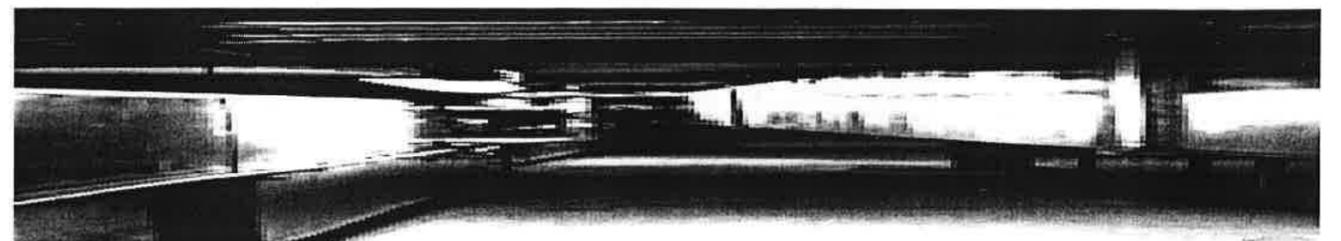
La musique est-elle, en ce qui te concerne, une fin en soi, un moyen de communication, de créer ou de dépenser de l'énergie, ou plus concrètement est-ce un moyen de subsistance ? Considères tu la musique comme une activité viable sur le long terme ou as tu déjà penser à te recycler, un jour ou l'autre ?

Si la musique n'est concrètement pas viable à ce stade là, elle me rend la vie vivable alors c'est une énergie qui est dépensée mais, de l'autre côté, ça revient en énergie pour avancer... ça tourne en rond donc l'évolution ne peut être que fortuite, je ne dis pas que je ne veux pas vivre de ma musique un jour ou l'autre mais comme dit NTM "la maille on la cherche pas comme ça, si elle vient c'est tant mieux" point barre.

A quoi aspirer-tu aujourd'hui, que te manque t'il absolument ? Quel envie, besoin, sentiment, colère ou autre expression souhaiterais tu faire passer ici et maintenant pour finir ?

Maintenant que nous sommes en l'an 2000, j'attends :

1. les extra terrestres
2. la drogue du millenium [peut être fournie par 1]
3. une insurrection du peuple américain contre AOL [soutenue par une armée de clones lewinsky]
4. le retour des spiral tribe
5. plus de famine dans le monde
6. plus de paix dans le monde
7. le RMI à 10 000 frs
8. obtenir ce rôle dans Notre Dame de Paris
9. jouer avec Jean Michel Jarre dans les catacombes de Cachan
10. Jack Lang maire de paris qu'on rigole un peu



enregistrements du

CAVAGE
MAIL / NET ORDER AT :

<http://www.dlgitalworldnet.com>

<http://www.c8.com/praxis>

<http://www.urbanshadow.com>

<http://www.c8.com/cavage>

KIOK EKLEKTIK

1 rue de Belleville, 75019 PARIS

tel: 0614853811

SPHENOIDE

6 rue Androuet 75018 PARIS

WAVE rec shop

rue keller 75011 PARIS

+ hckus pokus , toolbox et ta mere

DISCOGRAPHIE :

- perce oreille 03 "kaal kher" 12"
- perce oreille 04 avec boogi 12"
- perce oreille 14 12" (dissidence e.p.)
- explore toi 21 12"
- explore toi 23 12"
- n.d.e. 12"
- o.b.e. 12"
- cavage 01,02,03,04
- muhtan 01 12"
- ultra annoying 03 12"
- dombi funky cru 12" (zombi funky recs)
- mixer 01 10"(nl)
- V/A notek 10
- V/A ksi 4.01
- V/A bmtr 0041
- V/A cd tnt cosmos 1 & 2
- V/A KOOLPOP
- CD rpt vs uht
- K7 irritant audio/visual zine

L'ULTIME ATOME SILK SAW

[garrot, ferraille et antistress]

L'ULTIME ATOME

L'ULTIME ATOME

L'ULTIME ATOME

De ce projet bruxellois, nous ne connaissions que peu de choses avant la rencontre avec l'un des deux protagonistes, Gabriel Séverin, au mois d'août 99. Nous avons raté la sortie du premier album, "Come Freely, Go Safely" paru en 96 chez SUB ROSA. De même, ce n'est que sur le tard que nous sommes intéressés au second, "Dystopia". Le duo y aborde diverses formes de démultiplication du rythme, des plus groove aux plus tranchants, qui évoluent entre hip hop bleepé et drum n'bass sophistiqué au sein de longues compositions chargées de boucles et de samples. La construction live lui permet de superposer les éléments tout en jouant sur la répétition, mais frisant par moment la confusion. Si ce disque n'est pas le plus abouti, il constitue cependant un essai ambitieux qui se fait à plusieurs reprises captivant.

C'est vraiment fin 98, avec la publication chez ANT-ZEN de "Preparing Wars" (et de son pendant vinyle "This Time, It's War" chez HYMEN) que L'UA décide de se pencher plus sérieusement sur le cas SILK SAW. Il faut dire que le son est corsé, ce qui n'est pas fait pour nous déplaire. Incisive, rêche et beaucoup plus dépouillée que précédemment, la musique de "Preparing Wars" reste répétitive - toujours sous le coup de la composition live - et développe des atmosphères d'une noirceur surprenante. Le duo a beau s'en défendre, invoquant un nécessaire second degré dans l'appréhension de ce travail, il règne ici une tension sourde, montant au fil du disque au travers de grondements, instabilités, ruptures et mutations, claviers lancinants et stridences insidieuses, jusqu'à l'oppressant "Cut the King" final.

Évoluant désormais dans l'univers normatif des musiques dark, SILK SAW réussit néanmoins à occuper un champ ne répondant à aucune appellation - ni ambient, ni electro indus - et s'affranchit des formes communément admises au risque de perdre l'auditeur en cours d'écoute. Aussi difficile que passionnant donc. Mais des différentes facettes que revêtent Gabriel et son comparse, Marc, la plus intrigante reste le projet qui leur a valu une toute première parution chez SUB ROSA : JARDIN D'USURE. La "Musique du Garrot et de la Ferraille" est aussi de loin leur plus impressionnante production, tant par son concept et sa réalisation - sous l'emprise d'un dadaïsme très inspiré - que par le son développé, vraiment percutant. Un choc, dont toute la dimension s'apprécie à volume conséquent.

Autant dire que la réactivation de ce projet constitue la bonne nouvelle du début d'année 2000. Poussés en effet par SUB ROSA, les deux complices tentent avec leur nouvel album, "Electric Musical Chairs" de récolter les morceaux issus de leurs précédents dédoublements. Mais, en confrontant ainsi Jardin d'Usure à Silk Saw, Gabriel Séverin et Marc Medea dépassent le stade des remixes comme du simple interventionnisme d'une entité sur le terrain de l'autre.

La musique semble plutôt le résultat d'une synergie, là où l'on aurait pu se contenter d'associer les sinuosités ou répétitions électroniques à l'un, et les errances vocales à l'autre.

Silk Saw vs Jardin d'Usure donne donc naissance à un disque aussi inattendu qu'exceptionnel, loin au delà du réel (et sans aucune connotation télévisuelle); la découverte de ces longues divagations tubulaires, entrecoupées de disparitions silencieuses ou de brutales apparitions percussives, est de ce fait vivement recommandée. De quoi, en tout cas sceller pour de bon notre attachement à leur travail...

Mais il serait difficile de clore cette introduction sans évoquer la métamorphose en Ultraphonist, le temps d'une somptueuse leçon d'antistress, sur le label Foton.

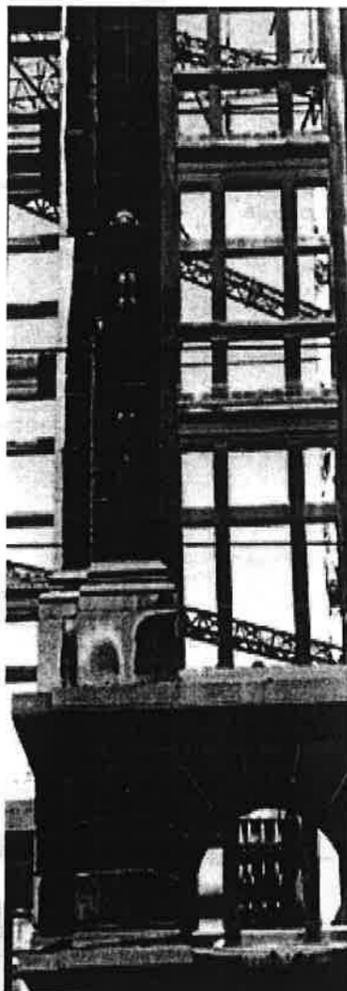
Aussi à l'aise dans ce récent déploiement fréquentiel, semblable à une ballade sur coussin d'air, que lors de violents éclats rythmiques, le duo construit peu à peu une œuvre dont la morphologie comme les futurs développements semblent devoir échapper encore longtemps à toute tentative d'appréhension rationnelle. Néanmoins, nous vous proposons ici une visite guidée des fondations. Visite qui, vous en conviendrez certainement, vaut le détour.

Itinéraire musical.

La question des influences n'est pas primordiale : il n'est pas nécessaire d'en avoir, mais c'est plus pratique. Marc et moi avons chacun commencé à faire de la musique assez tôt. Pour ma part, ça a été dès l'âge de 18 ans — j'en ai aujourd'hui 36 —. Et je n'ai sorti des disques qu'à l'âge de trente ans. C'était assez frustrant, à l'époque, de n'être pas édité ; mais assez logique : il s'agissait du projet Jardin d'Usure, loin d'être mainstream. Il a donc fallu se décarcasser, se démener, pour trouver un label.

Marc et moi nous étions rencontrés au sein d'un groupe sans grande importance, ici, à Bruxelles, au sein duquel il officiait à la batterie et moi au micro. Ce groupe s'appelait Brain Damage ; il était vaguement mythique dans les milieux gothiques et industriels, "after punk" tels qu'ils se décrivait eux-mêmes. La seule chose que je puisse en dire, c'est qu'ils sentaient tous très mauvais (rires). C'est ce qui m'a principalement incité à les quitter.

Le premier Jardin d'Usure est sorti en 1993. On en avait déjà un deuxième sous le coude, prêt à presser, mais nous avons opté pour celui-là, qui était une sorte de recueil compilatoire de tout ce que nous avions fait jusque-là. Cet album, "Musique du Garrot et de la Ferraille", est resté le seul, à part un autre morceau sur une compilation "Continuum Absorbis". Le deuxième album de Jardin d'Usure, vient de sortir. Il s'agit en fait de Silk Saw versus Jardin d'Usure, l'un allant vers l'autre et vice-versa ; peut-être est-ce un peu hitchcockien... C'était une proposition du label Sub Rosa, pour offrir un autre environnement que Jardin d'Usure.



Jardin d'Usure

Les techniques d'enregistrement.

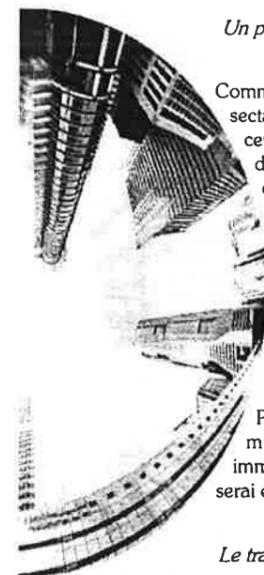
Jardin d'Usure fonctionnait ainsi : au départ, des enregistrements au micro. Puis on retravaillait le son pour avoir des textures différentes, en rajoutant même un peu d'ordinateur, mais pas tant que ça...

Cette méthode favorisait les trouvailles : des bouchons de bouteilles de porto, ainsi que des cuillères en métal, avec lesquels on faisait des variations tout en lisant un texte. Cette technique, qu'on a utilisée sur le premier album, nous l'utilisons encore de temps à autres... Pour une performance à Nantes en mai 1999, où nous avons laissé une large part à l'improvisation, ainsi que plein d'éléments différents, notamment dans les vêtements. Il y avait un aspect clownesque dans nos déguisements. (Le sens du grotesque fait partie intégrante de Jardin d'Usure).

À Nantes nous étions accompagnés par des appartenants d'un mouvement littéraire belge, le "Daily Bull". Nous avons fait une performance de 50 minutes, incluant des récitations pour lesquelles on usait de ces techniques-là. On y ajoutait des tas de petits instruments qui faisaient toutes sortes de bruits...

La dimension littéraire de Jardin d'Usure.

Étant prof de français à l'origine, ce domaine m'intéresse beaucoup. Je m'étais à l'époque penché sur toutes les possibilités d'interprétation des textes littéraires. J'étais très souvent déçu par celles que j'entendais, que je trouvais trop académiques. C'était d'ailleurs toujours présent chez moi : lorsque j'entends certains disques qui sortent actuellement, imprégnés de cet aspect littéraire, je suis souvent assez déçu. (Le "schizotrope" de Sub Rosa est un des rares à être assez réussi — quoiqu'un peu statique à mon goût.) Notre principe de fonctionnement, en regard de cela, c'est de sortir des sentiers battus, sans pour autant faire n'importe quoi.



Un parfum dadaïste

Comme tout ado qui se respecte, un peu branleur, j'ai lu Rimbaud, dada, et puis les surréalistes, avec leur côté prise de tête... et sectaire, presque religieux, en ce qui concerne un type comme Breton. Les plus intéressants des surréalistes, finalement, ce sont ceux qui se sont fait virer. Je ne supporte pas les groupements uniquement basés sur un système hiérarchique et des dogmes. J'ai des idéaux, et trouve grotesque qu'un Breton, soi-disant idéaliste, ait institué un nouvel académisme, et donc la même merde que celle qui précédait. Tandis que Dada était une sorte d'anarchie flottante, beaucoup plus drôle et carrément rentre-dedans. Avec beaucoup de dérision...

Il y a, c'est vrai, un côté suicidaire dans cette sorte de démarche : proclamer que l'art était mort, tout en en faisant quand même... Ils ne pouvaient que se saborder assez rapidement. Le lien avec ce mouvement chez Jardin d'Usure est dans l'autodérision.

Importance de l'écriture.

Pour le moment je n'écris rien. Sauf parfois un petit truc, juste pour rire. Parce que je me concentre exclusivement sur la musique. Il y a quelques années, j'avais décroché un super prix littéraire, ici, en Belgique, doté d'une bonne somme d'argent ; j'ai immédiatement tout investi dans la musique. Je crois que je n'écrirai à nouveau, que je n'en aurai à nouveau envie, que lorsque je serai encore un peu plus vieux. Je suis tout à fait pour cette idée, qu'en écriture, plus on est vieux et plus on a des trucs à dire.

Le travail de mise en forme et de présentation des textes dans l'album de Jardin d'Usure

C'est le graphiste qui a utilisé cette méthode graphique. Peut-être voulait-il nous rattacher ainsi au mouvement dada, lequel a beaucoup fait de poèmes lettristes ou graphiques. Il y avait dans l'album l'interprétation de six poèmes de Haussmann, etc. Ce qui a d'ailleurs valu d'être cité dans un bouquin de Marc Dachy consacré au mouvement Dada.

Les différences entre écriture et musique dans la pratique.

C'est une approche très différente. Ça ne touche pas nécessairement les mêmes sens. En ce qui concerne l'écriture, il faut — et même si ça paraît simpliste —, savoir lire. Tandis que pour la musique, à moins d'être sourd, n'importe qui peut entendre, et apprécier peu à peu, même s'il n'aime pas au début. L'écriture demeure quand même un truc beaucoup plus intellectuel.

Pour ma part, quant à la majorité des trucs que j'écris, j'essaie de nouveau de faire l'idiot (cf. Lars Von Trier) durant le temps de rédaction. C'est aussi pour me décharger d'un trop grand bagage littéraire. La poésie que j'ai pu écrire, dans le passé essayait de sortir des sentiers battus, en étant plus physique que l'ordinaire. C'est en ça que cela se rapproche plus de la musique qu'on fait, qui est également assez physique. Il est vrai qu'on nous connaît, souvent, pour nos basses insidieuses, peu musicales, et donc purement physiques.

Les thèmes du corps et de la souffrance.

L'idée de Jardin d'Usure, au départ, c'était de faire une musique du corps. Il y a d'ailleurs un morceau qui s'appelle "Chanson du Corps". Il s'agit d'essayer de décrire des sensations purement physiques. Comme une espèce de musique intérieure, avec la présence de la voix, mais la voix redevenue matière.

Puisque cela parle du corps, il est logique que cela parle aussi des souffrances du corps. Il est vrai que l'on s'y attarde plus que sur les plaisirs corporels. L'humour peut-être accentue cet aspect. C'est un disque qui peut perturber beaucoup de gens trop "pépères" dans leur tête ; il est dérangeant, voire déstabilisant... En résumé, ce n'est vraiment pas le genre de musique que je mettrais si j'invite des amis à dîner... (rires)

C'est un disque qui réclame que tu y consacres toute ton attention. Cela met en perspective un des problèmes majeurs de l'objet disque : c'est un support qui peut servir à tellement de choses différentes (à faire la vaisselle, ou en tant que musique d'ameublement...). Et ce genre de disque, qui réclame d'être écouté intensément, qui demande de se focaliser entièrement dessus..., ça ne peut qu'être difficile à appréhender.

En voyant "Les idiots" de Lars Von Trier, j'ai trouvé des corrélations avec Jardin d'Usure : il s'agit ainsi de faire l'idiot, dans un sens de recherche... c'est assez efficace pour nous d'un point de vue psychanalytique. J'ai d'ailleurs un ami psychiatre qui a déjà essayé Jardin d'Usure sur des patients, relativement jeunes en général ; et ça eu des effets très positifs sur certains d'entre eux. Cela a été le cas pour nous ; ça nous a épanouis.

Le travail sonore.

Nous sommes très maniaques en ce qui concerne le son ; il n'y a pas un pet de souffle sur le premier album. On traque jusqu'au moindre détail. Nous ne voulions d'ailleurs pas sortir le Jardin d'Usure en format vinyle à l'époque où ceux-ci étaient majoritaires. En effet sur cet album, nous jouons beaucoup sur les contrastes, passant du vide absolu, d'une quasi-absence de son — ou presque, avec des sons très peu fréquents —, à un son soudainement plein de dynamique : le format du CD qui permet ça, sans craquements à venir interférer. Cet usage de textures sonores, peu conventionnelles mais réglées à des niveaux assez subtils, nécessitait une totale absence de souffle : C'est ce qui explique notre maniaquerie.

